

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Panique en Afrique

Josette Bruce

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

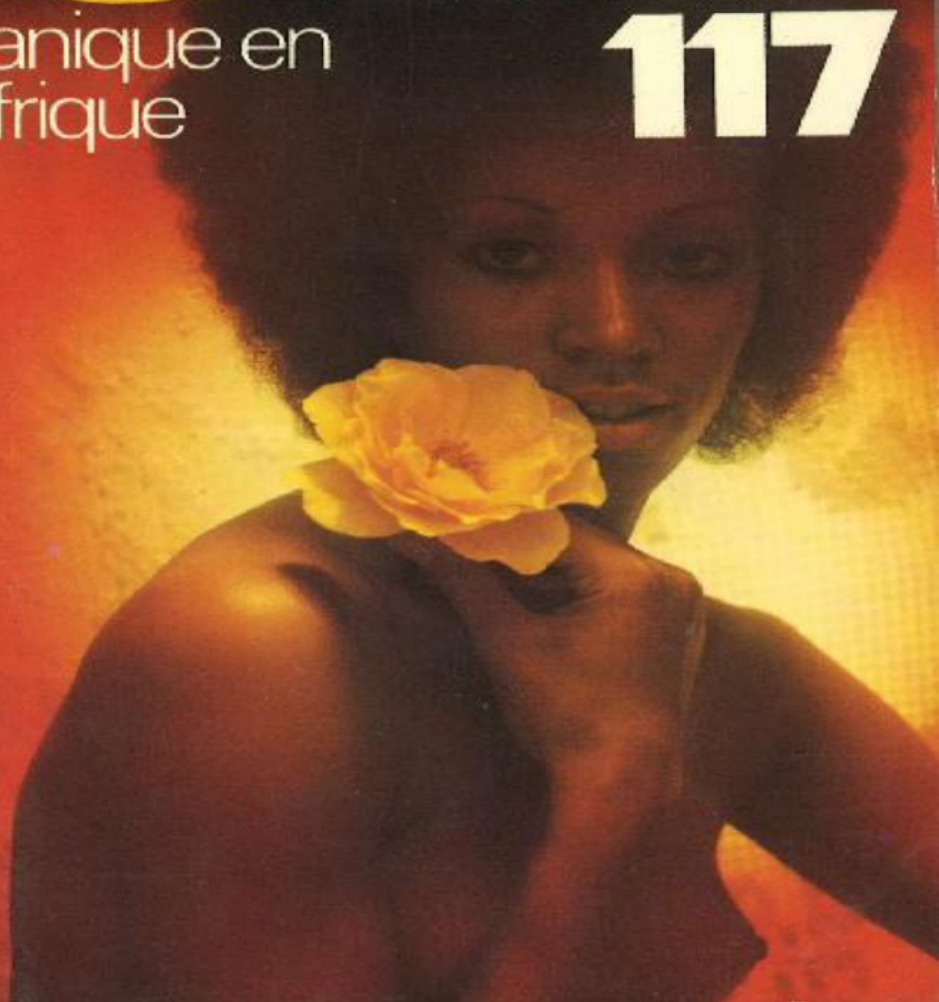
OS

BRUCE

panique en
Afrique

117

PRESSES DE LA CITÉ



**PANIQUE
EN AFRIQUE
POUR OSS 117**

par
JOSETTE BRUCE



**PRESSES DE LA CITÉ
PARIS**

CHAPITRE

1

Le capitaine julien Kékoko leva la main pour réclamer le silence.

— Ces individus sont des traîtres à notre patrie bien-aimée, dit-il d'une voix onctueuse. Ils ont été jugés par un tribunal populaire qui les a reconnus coupables d'avoir préparé un coup d'État pour renverser le gouvernement directement issu du peuple...

Ce ne serait jamais que le dix-septième ou le dix-huitième depuis que l'ancienne colonie française du Bohawi avait accédé à l'indépendance. Une sorte de spécialité locale...

Quant au tribunal populaire en question, chacun savait à quoi s'en tenir. Composé exclusivement de membres du parti unique, sélectionnés pour leur militantisme et leur fidélité, il ne s'embarrassait pas de détails aussi saugrenus que preuves ou aveux. L'avocat de la défense, pour sa part, se contentait en général de lire une déclaration reconnaissant la culpabilité de ses clients et demandant une peine exemplaire à titre de rédemption. L'évocation d'éventuelles « circonstances atténuantes » justifiant la clémence des juges revenait au procureur, pour bien montrer à quel point la justice populaire était compréhensive et équitable.

Dès les paroles augustes, tout le monde s'était tu. Une moitié de l'assistance, triée sur le volet, était là en service commandé pour figurer les masses laborieuses. La seconde, venue par curiosité ou sur « invitation » de la police, se souciait peu d'attirer l'attention sourcilleuse des gorilles présidentiels.

— Ces traîtres ont été condamnés, poursuivit le capitaine Julien

Kékoko de la même voix douceuse.

Plutôt petit, court sur pattes, il possédait un front bas et une face vaguement lunaire. En dépit du sourire bonasse et niais qu'il arborait en permanence, son regard, habituellement flou, s'allumait parfois d'éclats rusés. Sous des dehors ternes, inoffensifs, on devinait alors un personnage madré, capable de ruse, dissimulant parfaitement son jeu.

Julien Kékoko venait d'être nommé caporal dans l'Armée française quand l'indépendance du Bohawi lui avait ouvert la porte des plus hautes destinées. Il pouvait paraître étonnant qu'il ne soit que capitaine au bout de quinze ans, mais cela tenait au pays. Les Bohawéens n'avaient jamais brillé pour leur fibre guerrière et se souciaient peu des avancements fulgurants. Ce n'était pas chez eux qu'un ancien sous-officier, courbé sous le poids des médailles lui battant les genoux, pouvait se proclamer maréchal ou empereur.

Le capitaine Kékoko n'avait pas eu besoin de breloques étincelantes ou d'honneurs tapageurs pour accéder aux sommets du pouvoir. Il avait prouvé qu'il suffisait de s'entourer de bons conspirateurs pour s'emparer des rênes de l'État et devenir président de la république.

Il n'arborait d'ailleurs même plus ses galons et se contentait de se montrer en simple treillis et béret sans insigne, réservant la vareuse à col Mao pour les grandes circonstances.

La nouvelle République Populaire du Békana ne cachait pas que son cœur battait à gauche...

— Le peuple exige l'application stricte du jugement rendu par le tribunal, enchaîna le capitaine Julien Kékoko sans élever le ton. Les contre-révolutionnaires doivent savoir quel sort les attend s'ils s'obstinent dans leurs sombres manœuvres impérialistes et néo-colonialistes.

Il se produisit dans la foule un début de mouvements divers, selon la formule usitée. La présence des gorilles aidant, les exclamations de surprise virèrent à l'approbation sans réserve.

Jusqu'à présent, en cas de coup d'État réussi ou de putsch avorté, on se bornait à emprisonner ou à expulser les responsables de la tentative manquée ou les chefs principaux du précédent régime renversé. Rien ne disait que leurs amis ne s'empareraient pas du pouvoir ou ne le reprendraient pas deux mois plus tard. Dans cette perspective, mieux valait préserver l'avenir en évitant de commettre l'irréparable.

Tous les regards s'étaient braqués sur les « coupables », deux hommes et une grosse « mamma » passablement bosselés et abrutis par les coups. Il n'était pas impossible qu'on les ait un peu drogués

pour prévenir toute manifestation déplacée de cris et de supplications déchirantes. Tous trois affichaient une morne résignation, dodelinant de la tête, comme s'ils ne se sentaient pas concernés par les paroles du capitaine-président.

Chacun connaissait le verdict du tribunal du peuple, mais on ne le prenait pas trop au sérieux. On s'attendait à une sévère bastonnade publique, au terme de laquelle le chef de l'État aurait manifesté sa clémence par une commutation de la peine ou quelques années de prison, c'est-à-dire jusqu'au prochain coup d'État ou jusqu'au suivant.

En dehors de quelques adeptes du « grand soir » à la mode africaine, l'annonce du maintien de la sentence créait une sorte de malaise. Une tension palpable régnait désormais autour du groupe constitué par les membres du conseil de la révolution et leurs gardes du corps musculeux. Confusément, on avait conscience qu'une ère était en train de s'achever et qu'une main de fer se dissimulait derrière le concept de « masses populaires ».

— Il est nécessaire de faire un exemple, ajouta aimablement le capitaine Kékoko. Ainsi, les ennemis de la République Populaire du Békana seront prévenus.

Il leva une main molle pour désigner les trois prisonniers.

— Que la sentence du peuple soit exécutée !

Sur ce, le même rictus souriant plaqué sur sa face lunaire, escorté par ses quatre gardes du corps armés jusqu'aux sourcils, il mit tranquillement le cap vers les deux automitrailleuses communément utilisées pour ses déplacements.

Rien de tel qu'un bon blindage de fabrication impérialiste pour assurer le repos de l'esprit et arrêter d'éventuelles balles perdues...

Tandis que plusieurs spectateurs lançaient avec zèle des cris hostiles pour essayer de provoquer la vindicte spontanée de la foule à l'égard des condamnés, des gardes en uniforme les empoignèrent pour les traîner jusqu'aux cocotiers bordant la plage battue par les rouleaux de l'océan et entreprirent de les attacher chacun à un tronc.

Alors que les deux hommes ne cherchaient pas à résister, fatalistes et résignés, la « mamma » parut brusquement comprendre et se mit à pousser des hurlements déchirants. Un des soldats, coiffé d'une casquette à la Castro, lui tapa dessus à coups de crosse pour la faire taire. Les lèvres éclatées, sanglantes, ne laissèrent bientôt plus échapper que des gémissements.

— Reculez ! Écartez-vous !

Pas besoin de répéter pour que la foule s'empresse de prendre du

champ. À part les excités qui continuaient à vociférer leurs slogans à s'en user la voix, personne ne pipait mot. Certains s'obstinaient encore à croire à une mise en scène très réaliste qui allait heureusement se dénouer au dernier moment.

Le claquement sec des culasses de Kalachnikov retentit, et les rafales crépitèrent avec fracas, dominant le sourd grondement de la mer. Les corps tressautèrent sous les impacts. Après la dernière détonation, ils mollirent entre les cordes qui les maintenaient attachés à leur cocotier, menton basculé contre la poitrine rougie, et ne bougèrent plus.

D'un geste théâtral, le grand Noir en casquette cubaine, qui avait commandé le peloton d'exécution, engagea un nouveau chargeur courbe dans son arme, fit face à l'assistance.

— Quiconque s'aviserait de venir chercher les corps serait fusillé sur le champ !

Après ce qui venait de se passer, personne ne mit sa menace en doute. Lentement, silencieusement, la foule commença à se disperser.

Dans un de ses discours à la radio, le capitaine-président Julien Kékoko avait annoncé que la révolution serait pure et dure. Apparemment, du moins en ce qui concernait le second terme, il tenait sa promesse.

*

* *

La triple exécution avait eu lieu le long de la Marina, la large avenue reliant le port et le centre de Toumako au quartier européen résidentiel bordant l'océan en direction du palais présidentiel et de l'aéroport.

Cela faisait trois jours que les cadavres étaient accrochés à leur cocotier pour l'édification des populations, mais tout le monde était au courant depuis longtemps.

Surtout les habitants des villas les plus proches, quand le vent tournait...

Alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que l'événement reçoive la plus grande publicité, l'unique journal de Toumako, émanation directe du parti populaire unique, n'y consacrait pas la moindre ligne. À quoi

bon parler de ce que nul n'ignorait ? En outre, à quoi bon coucher sur le papier quelque chose qui pourrait servir d'argument aux fauteurs de troubles réactionnaires réfugiés dans les pays voisins ?

Le premier incident eut lieu à la nuit tombée, quand deux jeunes Français chevauchant une grosse moto s'arrêtèrent devant l'*Hôtel de la Plage*. L'un d'eux descendit de l'engin avec une grimace de dégoût ostensible.

— Merde, alors ! lança-t-il à son compagnon. Ça commence à puer sérieusement !

Sortant brusquement comme des diables d'une boîte, deux Noirs émergèrent de l'obscurité où ils se dissimulaient, au-delà de l'angle du bâtiment. Le cheveu abondant et partiellement décrêpé, des pattes tombant bas sur les joues, ils s'avancèrent d'un air furieux en brandissant chacun un Kalachnikov.

— Vous insultez la révolution ! glapit le premier. Répétez un peu que nous puons !

La dernière mode consistait à créer des milices populaires parmi les étudiants africains. Les plus enthousiastes recevaient un brassard et un Kalachnikov, panoplie de base du militant actif.

Les armes étaient cependant prudemment neutralisées, sans chargeur ni percuteur. Autant réduire les risques d'accident et ne pas leur donner la possibilité de basculer dans le déviationnisme ou le fractionnisme en faveur d'un noyau de conjurés encore plus purs et plus durs...

Avant que son compagnon n'ait le temps de répliquer, le conducteur de la moto intervint avec un sourire apaisant.

— Nous arrivons de l'aéroport et nous sommes passés par le bord de mer, expliqua-t-il calmement. Mon ami était en train de me dire qu'il trouvait que les contre-révolutionnaires puaient.

Son sourire s'accentua.

— Vous êtes d'authentiques révolutionnaires, n'est-ce pas ? ajouta-t-il. Cela ne peut donc s'appliquer à vous.

Les deux miliciens hésitèrent, vaguement décontenancés. Celui qui avait lancé l'apostrophe ne voulut pas s'avouer battu.

— Prétendriez-vous critiquer le président et le conseil de la révolution pour avoir laissé ces trois charognes pourrir sur la plage ? insinua-t-il sournoisement.

— Nous ne nous le permettrions pas, affirma très sérieusement le motocycliste. Nous sommes des travailleurs étrangers bénéficiant de

l'hospitalité de la République Populaire du Békana. Nous lui en sommes reconnaissants et nous ne songeons nullement à nous immiscer dans ses affaires intérieures, encore moins à mettre en doute la sagesse de ses dirigeants.

C'était gros, ficelé avec des câbles, mais propre à flatter l'amour immodéré de certaines petites élites africaines pour le verbe et le verbiage. Un peu déçus de ne pas s'attirer de répartie hautaine, vaguement flattés de surcroît, les deux miliciens ne purent qu'approuver cet éloge qui rejaillissait sur eux.

— C'est bon, firent-ils avant de retourner se tapir dans leur coin d'ombre.

Le second incident se produisit à l'issue d'une de ces soirées entre Blancs plus que généreusement arrosées au cognac et au scotch. Toumako avait toujours eu une vie nocturne particulièrement inexistante, et le nouveau régime n'avait rien changé à l'absence quasi totale de distractions, avant et après le crépuscule. Même le pantouflard le plus indulgent avait très vite fait le tour des rares boîtes réputées potables où se voyaient toujours les mêmes têtes.

Pour tromper leur ennui, les Européens se retrouvaient tour à tour chez l'un ou chez l'autre, tuant le temps à grand renfort de liquides plus ou moins fortement alcoolisés. Les sujets de conversation variaient peu : les femmes, la reconstruction du monde et la dernière de tel ou tel ministre qui s'était emmêlé les pédales pendant un discours. Dans le-style : « le régime précédent avait conduit le pays au bord du gouffre, nous avons fait un grand pas en avant. » Au besoin, la chaleur de l'ambiance aidant, les convives paraphrasaient certains hommes politiques français.

— Toumako, port de pêche et qui entend le rester...

Avec une allusion non déguisée à l'ancien wharf métallique, à moitié rouillé et désaffecté, que les gouvernements successifs avaient vainement essayé de vendre à des ferrailleurs internationaux. Depuis la construction d'une grande digue et d'une nouvelle jetée en béton franchissant les barres, c'était le gag permanent, destiné à renflouer les finances du pays.

Vers minuit, plus beurré qu'une tartine, un Européen quitta une villa située près du ministère des Transports pour tenter de rentrer chez lui au volant de sa voiture. Sa vision fortement embrumée lui montrait deux avenues au lieu d'une seule. Il eut le grand tort de choisir la mauvaise et de sortir de la chaussée pour venir s'ensabler au milieu des cocotiers non loin de l'endroit où les trois « traîtres à la révolution », continuaient à témoigner de la détermination des masses

populaires.

Parvenant à s'extraire de la voiture, il inspira à fond dans l'espoir de reprendre ses esprits, et emplit ses narines des effluves portés par la brise. Cela le dégrisa partiellement, mais pas assez.

— Putain ! s'exclama-t-il d'une voix pâteuse. Ces nègres et leurs conneries !

La malchance voulut que, croyant à une tentative contre-révolutionnaire pour s'emparer des cadavres, les gardes accourent juste à cet instant. Et entendent parfaitement.

Sans égard pour son état d'ébriété avancée, le blasphémateur fut incontinent tabassé, conduit au camp militaire et tabassé de nouveau malgré le sommeil comateux dans lequel il avait plongé.

Les difficultés commencèrent, une fois les vérifications d'identité opérées, quand il apparut qu'il s'agissait d'un coopérant politiquement engagé, professeur de droit militant de gauche, soutien inconditionnel du nouveau gouvernement populaire, ayant par ailleurs grandement contribué à la rédaction de la récente constitution proposée par le capitaine-président et ses proches conseillers et démocratiquement adoptée à l'unanimité.

Questionnés de nouveau par leurs supérieurs qui leur tendaient pourtant d'énormes perches, les gardes se méprirent totalement sur ce qu'on attendait d'eux. Non seulement ils confirmèrent la gravité de l'insulte, mais ils en rajoutèrent encore pour faire bonne mesure.

La commission permanente d'expulsion fut donc réunie en séance extraordinaire et le coupable embarqué dans le premier avion à destination de la France.

Motif officiel : accident d'automobile provoqué par conduite en état d'ivresse et rapatriement d'urgence pour recevoir les soins médicaux appropriés.

L'intéressé n'émergea des brumes qu'au moment de l'atterrissage.

Il fut totalement incapable de se rappeler ce qui s'était passé. Dans une interview ultérieure, il se plaignit avec amertume de l'ingratitude de ses « chers amis Africains ».

Entre temps, les trois cadavres avaient été discrètement évacués.

CHAPITRE

2

La haute silhouette sombre se glissa souplement par la porte entrouverte pour pénétrer dans l'entrée qu'aucune lampe n'éclairait.

— Entrez, camarade, dit Jorge Carillo. Soyez le bienvenu...

Il s'était exprimé en français, avec ce qu'on pouvait prendre pour une pointe d'accent espagnol. À mi-hauteur du continent africain, les subtilités entre les inflexions de la Castille ou des Caraïbes ne risquaient pas de frapper grand monde. À la rigueur, se souvenant que les premiers colonisateurs avaient été les Portugais et que la capitale administrative portait le nom de Nueva Villa, quelques « évolués » pouvaient être tentés par un rapprochement abusif, mais c'était sans aucune espèce d'importance.

Après avoir refermé la porte, Jorge Carillo se dirigea vers la pièce de séjour et actionna l'interrupteur. Une lueur tamisée jaillit, révélant un mobilier de grande série, bois blanc de style pseudo-scandinave modifié artisanal pour exportation bon marché.

Le grand Noir jeta un regard méfiant vers les rideaux obturant les fenêtres au-dessus de la bouche ronronnante du climatiseur. Ses lèvres épaisses s'ornaient d'une moustache tombante à la Gengis Khan et d'une petite touffe de poils descendant vers le menton. La peau très noire de ses joues disparaissait en partie sous deux énormes rouflaquettes crépues. Sa carrure imposante et son visage épais dégageaient une impression de force brutale.

— Soyez le bienvenu, camarade Mathieu Thotho, répéta Jorge Carillo. Votre visite comble mes vœux les plus chers...

Le teint olivâtre, arborant une barbiche peu fournie, il avait l'air encore plus chétif et maladif qu'à l'ordinaire. La comparaison ne jouait évidemment pas en sa faveur. La stature puissante du Noir et ses muscles d'acier accentuaient encore son apparence malingre de rat de bibliothèque.

— Laissons de côté les formules de politesse et la palabre, prononça Mathieu Thotho d'une voix de basse. Venons-en au fait sans tourner autour du pot.

Jorge Carillo savait que l'efficacité concise affectée n'était souvent qu'une façade en face des Blancs, une réaction contre les idées trop souvent répandues et vérifiées à propos de l'ancien Bohawi, surnommé le « Quartier Latin » de l'Afrique. À force de se poser en intellectuels turbulents multipliant les coups d'État, les Bohawéens avaient fini par ne plus être pris au sérieux. La République Populaire du Békana se devait de biffer cette fâcheuse image de marque.

Jorge Carillo acquiesça et désigna un des fauteuils autour de la table basse.

— Je suis heureux que nous puissions parler sans détour, affirma-t-il. C'est d'ailleurs parce que j'ai toujours été convaincu que vous étiez l'homme de la situation que j'ai souhaité cette rencontre. Les gens intelligents n'ont pas besoin de s'embarrasser de longues phrases pour se comprendre. Je suis persuadé que nous partageons l'un et l'autre la même opinion sur un grand nombre de points.

Espagnol par son passeport, Jorge Carillo était censé appartenir à l'une des nombreuses et obscures émanations dépendant plus ou moins de l'Organisation Internationale du Travail. Il suffisait de se souvenir que celle-ci était infiltrée et noyautée à tel point que la nouvelle administration américaine avait décidé de s'en retirer. À partir de là, inutile de gratter bien loin pour deviner le Cubain servant de relais aux Russes derrière cette couverture pratiquement transparente.

Avant de venir planter sa tente à Toumako, Jorge Carillo avait opéré au grand jour en Angola, pour le compte du K.G.B. Comme commissaire politique chargé de la « rééducation » des réfractaires, il pouvait se prévaloir de résultats flatteurs. À son départ, les survivants prononçaient l'éloge de la révolution permanente à haute voix pendant leur sommeil.

— Nous suivons avec la plus vive sympathie et avec la plus grande attention l'expérience conduite par le président Kékoko dans la voie de la démocratisation, ajouta-t-il. En particulier, il est excellent d'avoir procédé au châtement public des trois agents de la réaction et de

l'impérialisme.

Mathieu Thotho éclata d'un rire sonore.

— N'exagérons rien ! S'il fallait arrêter tous les petits comploteurs de cet acabit, le quart des habitants de Toumako se retrouveraient en prison...

Jorge Carillo continua comme s'il n'avait pas entendu.

— Pour asseoir solidement son pouvoir, il est indispensable de frapper l'imagination des masses populaires, énonça-t-il doctement. Celles-ci doivent se convaincre que le cours de la révolution est irréversible.

Un peuple, un Parti unique, un pouvoir sans partage ! Foin de ces vieilles idées rétrogrades telles que « l'alternance démocratique » ou autres billevesées réactionnaires...

— Nous saluons la lutte menée par le président Julien Kékoko, reprit le Cubain. Nous sommes tout à fait conscients du combat qu'il doit mener pour affranchir la République Populaire du Békana des lourdes pesanteurs du passé.

Il marqua une courte pause et adopta un air dubitatif.

— Toutefois, nous nous demandons s'il ne manque pas un peu d'audace pour parvenir plus complètement à la normalisation et au socialisme constituant son objectif...

Ce fut au tour de Mathieu Thotho de ne pas entendre.

La « provocation » était un excellent moyen pour tester les fidélités chancelantes. Depuis que le peloton d'exécution avait été remis à l'honneur, mieux valait ne pas se hasarder à tomber dans ce genre de panneau.

Souriant, Jorge Carillo entreprit de planter sa petite graine.

— J'ai beaucoup d'admiration et d'estime pour les hommes qui acceptent de servir le peuple avec modestie, déclara-t-il. Il faut posséder une grande humilité pour refuser les honneurs et se contenter d'un poste subalterne alors qu'on pourrait occuper légitimement le premier rang.

Mathieu Thotho écoutait poliment, comme s'il s'agissait de banalités sans conséquences.

Notant qu'il ne protestait pas, Jorge Carillo enchaîna d'un ton badin :

— Prenons votre cas personnel. Après les éminents services que vous avez rendus au Parti et au peuple du Békana, il aurait été logique

que vous occupiez un siège au conseil de la révolution. C'est mon opinion, et je ne suis pas le seul à la partager.

Il leva la main pour couper court à toute protestation.

— Sans minimiser l'importance de votre rôle au poste de délégué au Plan, vous ne possédez qu'une voix consultative, ajouta-t-il. Nous respectons votre décision de vous effacer au profit d'autres, mais nous le regrettons dans l'optique de l'intérêt objectif des masses populaires et de l'idéal révolutionnaire...

La semence était désormais en terre. Restait à savoir si elle prendrait racine et quel genre de plante vénéneuse en résulterait...

*

* *

Huong Ba avait plusieurs cordes à son arc. Aux uns, il jouait la scène de l'exilé déraciné, contraint de quitter le Vietnam à cause des « événements », abandonnant sa famille d'origine chinoise dont il était sans nouvelles depuis plusieurs années, obligé de travailler pour un grand groupe d'intérêts japonais prospectant les marchés étrangers depuis Singapour. Aux autres, il offrait plusieurs versions quelque peu divergentes, selon les circonstances. Question imagination pour s'adapter au milieu environnant, il tenait du caméléon.

Une chose était certaine. Même s'il n'avait encore emporté aucun contrat depuis qu'il s'était installé à Toumako, Huong Ba n'était jamais à court de fonds et pouvait toujours dépanner une relation momentanément gênée. Les investisseurs japonais misaient à long terme...

Plus d'un membre de la colonie européenne de la ville serait resté muet de saisissement en apprenant que le petit Sino-Vietnamien affable était le très honorable représentant des services secrets de Pékin au Békana.

Il ouvrit sa porte, jeta un coup d'œil prudent à l'extérieur, et la grande ombre furtive de Mathieu Thotho se glissa dans l'entrée obscure. Quelques instants plus tard, ils prenaient place dans la salle de séjour chichement éclairée, fenêtres occultées.

— Je vous remercie d'être venu, dit Huong Ba d'une voix légèrement nasillarde. Votre visite me comble d'aise. J'en suis très sincèrement et très profondément ravi.

Mathieu Thotho balaya l'air de sa grosse main noire à la paume grise.

— Laissons de côté les formules de politesse et la palabre, déclarait-il. Venons-en au fait sans tourner autour du pot.

Parfois, Huong Ba trouvait les Africains encore plus déconcertants que les Européens. Ils étaient capables de s'écouter discourir pendant des heures pour ne rien dire, ou bien ils se conduisaient comme un rhinocéros poursuivi par un feu de brousse. De grands enfants, imprévisibles, pouvant néanmoins se révéler terriblement retors malgré les apparences.

Des années de lutte clandestine avaient enseigné à Huong Ba à s'adapter aux circonstances. Puisque son visiteur tenait à aborder le fond du sujet sans préambule, autant lui donner satisfaction.

— Vous et moi sommes des hommes de couleur, précisa-t-il toutefois. Cela veut dire que nous devons nous défier des Blancs, à quelque bord qu'ils appartiennent. Ils finissent toujours par s'entendre entre eux sur notre dos.

Puis, sur un ton confidentiel, clignant de l'œil d'un air complice, il ajouta :

— La révolution menée par le peuple du Békana bénéficie de toute notre sympathie et nous sommes prêts à lui apporter toute notre aide. Cependant, nous avons l'impression qu'elle ne progresse pas assez vite. Nous pensons qu'il faudrait un homme comme vous à sa tête...

La puissance sonore du rire de Mathieu Thotho le prit complètement au dépourvu. Il faillit sauter derrière son fauteuil comme si une grenade venait d'atterrir dans la pièce, considéra avec incrédulité l'énorme bouche grande ouverte d'où jaillissait un bruit de trompette grimpant dans l'aigu, interminablement.

*

* *

Au physique, comme dans ses manières, Georges Gantrey pouvait passer pour le prototype de ce que les Européens appelaient entre eux un « vieil Africain ». Il représentait assez bien l'image du Blanc rescapé de l'époque coloniale, grand consommateur de boissons anisées, catégorie unanimement décriée et flétrie depuis que tous les pays avaient accédé à l'Indépendance.

Malgré leur condamnation sans équivoque dans des termes définitifs, on n'en avait expulsé qu'un tout petit nombre, ceux qui refusaient par exemple d'appeler « Excellence » l'obscur commis aux écritures promu au rang de directeur de douanes ou de ministre. Les autres, on les aimait bien en dépit de leurs fâcheuses habitudes, ils faisaient partie du paysage. Surtout, on s'était rendu compte que les grands services de l'État et l'essentiel de la vie économique s'effondreraient avec leur départ en masse. En outre, à l'usage, leur paternalisme réputé humiliant se révélait beaucoup plus supportable que la morgue ou la rapacité de certaines élites purement africaines à l'égard de leurs frères de couleur de moindre importance.

Lorsqu'une révolte tribale éclatait dans quelque province, elle n'était pas dirigée contre le *toubab* blanc houspillant son personnel avec des mots, mais contre le sous-préfet noir ou le collecteur d'impôts roulant Mercedes. Une vieille bouffarde entre les dents, Georges Gantrey alla ouvrir.

— Ça fait plus d'une heure que je t'attends, grommela-t-il. Qu'est-ce que tu fabriquais encore ? Entre et dépêche-toi de vider ton sac !

Mathieu Thotho protesta avec indignation.

— Je ne suis pas votre esclave, gronda-t-il avec colère. Terminé ! Vous n'avez pas le droit de me tutoyer et de me parler sur ce ton ! Le colonialisme, c'est fini !

Georges Gantrey referma la porte sans manifester d'émotion.

— Arrête ton char, monsieur le délégué au Plan, répliqua-t-il. Tu ne veux pas en plus que je déroule le tapis rouge et que je joue de la trompette en ton honneur...

— Je peux vous faire jeter en prison, menaça Mathieu Thotho. Je peux vous faire expulser comme un vulgaire escroc.

Georges Gantrey hocha la tête, l'humeur joyeuse.

— Tu as toujours eu des mots malheureux, observa-t-il.

Puis, il indiqua la pièce de séjour plongée dans une obscurité presque totale :

— Ne me fais pas rire ! Va t'asseoir et déballe ta salade.

En adhérant au Parti de la révolution, Mathieu Thotho avait omis, par pure inadvertance de sa part, de parler d'une ancienne et sombre affaire dans laquelle il n'avait pas précisément le beau rôle. Chacun traîne plus ou moins une casserole accrochée à ses basques, mais celle-là était vraiment de taille. Même au prix d'une autocritique spontanée, il lui serait impossible d'éviter le couperet. Les ennemis du peuple

seraient trop heureux de s'emparer de l'histoire pour discréditer l'équipe du capitaine-président. Il n'était pas certain qu'un « suicide » dicté par le remords suffise à enrayer une campagne bien orchestrée. La calomnie, surtout lorsqu'elle est fondée, est une arme redoutable auprès d'une population au naturel frondeur.

Éliminer discrètement Georges Gantrey n'arrangerait rien. Dans la mesure où le Français n'agissait pas pour son propre compte, un autre prendrait automatiquement le relais et se montrerait peut-être beaucoup moins bien disposé.

Avec un soupir résigné, Mathieu Thotho gagna le fauteuil le plus proche et s'assit sans plus protester. Il n'avait pas le choix.

— Kékoko est en train de déconner, attaqua Georges Gantrey en mordillant le tuyau de sa pipe. Qu'est-ce qui lui prend de se mettre à fusiller sur la place publique ? Les crocodiles de la lagune n'ont plus faim ?

Il tira sur sa bouffarde avant de la pointer vers son visiteur.

— D'accord pour qu'il joue à la révolution, qu'il se fasse élire « Petit Père du Peuple » ou « Grand Timonier », ou encore qu'il distribue le petit livre rouge dans les maternelles, ajouta-t-il. Au besoin, on lui en fera imprimer tout un stock à crédit. Toujours d'accord s'il veut s'amuser à nationaliser ce qui ne l'est pas encore ou s'il lui prend envie de redistribuer les terres pour les organiser en kolkhozes. On lui fournira du blé et de la farine pour éviter la famine. On imprimera de beaux timbres en couleur à son effigie et on subventionnera des génies artistiques méconnus pour planter une statue à sa gloire à chaque carrefour...

Il marqua un temps d'arrêt avant de conclure :

— Mais qu'il cesse de déconner ! Quand on ouvre la boîte de Pandore, c'est le bordel garanti. On ne sait jamais jusqu'où ça ira ! La prison, on en sort. La vaccination au Kalachnikov, c'est le début de la pente savonneuse...

Le Békana, ex-Bohawi, n'était qu'un tout petit pays à l'échelle de l'Afrique. Dépourvu de pétrole, sans aucune ressource minière, avec un cheptel insuffisant et des cultures tout juste capables d'assurer sa subsistance les années fastes, il revêtait une certaine importance stratégique grâce à la voie de chemin de fer partant du port de Toumako et traversant plus de la moitié de son territoire en direction du nord.

L'essentiel des approvisionnements lourds des mines d'uranium et des installations pétrolières du Niger passaient par là avant de continuer par des pistes routières jusqu'aux divers lieux d'exploitation

dans la frange sud du Sahara.

Coincé au centre du continent africain, sans aucun débouché maritime, le Niger n'avait théoriquement que l'embarras du choix de la direction. À l'examen, celui-ci s'avérait considérablement restreint, car traverser tout le Sahara et l'Algérie jusqu'à la Méditerranée était le chemin le plus long, entraînant le plus de servitudes sur le plan logistique et soumis par ailleurs aux foudres politiques d'Alger. Avec des dizaines de bateaux contraints d'attendre près de six mois avant de pouvoir décharger dans le port de Lagos formidablement embouteillé en permanence... Quant à utiliser les pistes jusqu'à Ouagadougou, puis le chemin de fer jusqu'au port d'Abidjan, ce n'était qu'une formule de rechange potentielle, réclamant de lourds investissements.

En attendant, la France restait tributaire de Toumako et du chemin de fer du Békana pour son approvisionnement en uranium nigérien.

Si le capitaine-président sombrait dans le folklore afro-léniniste ou déclenchait une guerre civile en multipliant les exécutions sommaires, la voie ferrée serait la première à faire les frais de la pagaille.

Rien de plus excitant que de faire sauter un train, et rien de plus facile que de couper chaque nuit deux ou trois cents mètres de rail en dix points différents de la brousse...

— Autant être clair, reprit Georges Gantrey. Il faut savoir à quoi s'en tenir au sujet de Kékoko. Si c'est juste une crise d'eczéma passagère, on lui souhaite une existence longue et prospère. Si cela risque d'être chronique, on lui trouve un successeur.

Il baissa le ton, comme pour une confidence.

— Un homme de confiance, quelqu'un dans ton genre...

*

* *

La pirogue dérivait lentement au gré de la marée dans le large bras d'eau de la lagune. À bord, Oumarou Samali somnolait tranquillement en tenant une ligne dans chaque main. Il ne souhaitait pas spécialement qu'un poisson morde parce qu'il aurait été obligé de secouer sa douce torpeur. Ce n'était pas un stakhanoviste. De toute façon, quel que soit le résultat de sa pêche, il devrait subir les criailleries de sa grosse matrone de femme.

Domage que la Révolution ne l'ait pas mobilisée, elle et toutes ses semblables, pour aller casser des pierres et construire des routes à l'autre bout du pays, à perpétuité...

Oumarou Samali crut d'abord à une grosse pièce quand sa ligne droite se tendit brusquement. Ensuite, il pensa à quelque tronc de palmier ou de cocotier poussé par la marée. Enfin, consterné, il découvrit qu'il s'agissait d'un cadavre gonflé dérivant entre deux eaux.

S'il n'y avait pas eu la trentaine de pirogues flottant comme lui au gré du flux, il l'aurait prudemment renvoyé au fond, mais un autre pêcheur avait aperçu le corps et battait le rappel de tous leurs compagnons.

Impossible de couper aux tracasseries policières que cette prise macabre ne pouvait manquer d'entraîner. Avant de remonter un cadavre au bout de sa ligne, mieux valait s'inscrire au Parti afin de pouvoir attester de sa pureté révolutionnaire. Heureusement, les occupants des autres pirogues étaient là pour témoigner de l'innocence d'Oumarou Samali. Prudemment, celui-ci attendit l'arrivée des renforts pour hisser le corps, des fois qu'on l'accuse de lui avoir fait les poches si elles se révélaient vides...

Quelques heures plus tard, un second cadavre fut retiré du lac Konoué, sensiblement en face du village lacustre de Vangié. Il ne devait pas y être depuis très longtemps car les poissons n'y avaient pas encore touché. Cette fois, l'identification fut aisée. Il s'agissait d'un commerçant libanais d'honnête réputation.

La police, dans un bref communiqué, annonça que les deux hommes avaient succombé à une noyade accidentelle.

Apparemment, on ne tenait pas à laisser répandre la nouvelle que le premier mort avait récupéré un plein chargeur dans la poitrine et que le second avait encaissé deux balles dans la tête.

De mauvais esprits auraient pu en conclure que c'était le prolongement discret de la triple exécution de la Marina...

*

* *

À plusieurs milliers de kilomètres de là, au Maroc, la célèbre place Djema el-Fna de Marrakech connaissait son habituelle animation bourdonnante et colorée. Sous la protection du minaret carré de la

Koutoubia, le propriétaire de l'âne gris de l'Atlas côtoyait le conducteur de grosse limousine bardée de chromes. Quelques cars climatisés, incapables de circuler dans les étroites ruelles des souks, étincelaient au soleil.

Alvaro Melao, faux touriste portugais mais révolutionnaire authentique, contourna un groupe de Marocains en djellaba formant cercle autour d'un conteur volubile, marcha d'un pas tranquille vers la dizaine d'Européens en train de photographier un montreur de serpent, jouant de la flûte au bénéfice du reptile dressé hors de son couffin de vannerie. Il s'immobilisa à trois mètres, comme fasciné par l'animal qui oscillait doucement au son de la musique aigrette.

Plutôt petit, le poil sombre et l'œil de braise, Alvaro Melao avait activement participé à toutes les tentatives de l'extrême-gauche militaire pour instaurer une dictature communiste à Lisbonne et dans les campagnes. Lors du dernier putsch manqué qui avait vu la défaite des hommes du « général rouge » et des tenants de la tendance marxiste-léniniste dure, il avait dû s'enfuir précipitamment du Portugal pour éviter la prison.

Depuis, il avait « travaillé » avec les Cubains en Angola, au Mozambique et dans plusieurs autres pays d'Afrique. Un stage en Corée du Nord, avec escale à Hanoï, lui avait permis de se recycler. À l'image des techniques de pointe, la subversion et les matériels utilisés évoluaient constamment. Au cours des derniers mois, Alvaro Melao avait beaucoup circulé entre Alger et Tripoli, dans le sillage des dirigeants de divers « fronts » ou « mouvements » de libération aux appellations souvent variables.

En matière de désaveu officiel, rien ne vaut une organisation parfaitement fantaisiste créée pour une circonstance unique. Le fin du fin, en s'y prenant bien, consiste à crier à la provocation visant à discréditer les véritables combattants de la liberté...

Alvaro Melao continuait à observer le reptile quand Mehdi ben Mbarak s'approcha de lui, exhibant plusieurs portefeuilles, couvre-livres, sacs en cuir de fabrication artisanale, comme n'importe quel marchand ambulant accostant un touriste dans la foule.

— J'ai obtenu des renseignements, prononça-t-il entre ses dents.

Alvaro Melao désigna un portefeuille et feignit de marchander.

— Je vous écoute.

— La gendarmerie chérifienne garde étroitement le terrain d'aviation et le camp d'entraînement, déclara Mehdi ben Mbarak. Un de mes informateurs de confiance a néanmoins obtenu de précieuses informations.

Alvaro Melao se retint de répliquer que c'était à lui d'en juger. Les anciens « colonisés » avaient parfois la susceptibilité à fleur de peau.

Il hocha la tête en signe d'encouragement.

— Les Européens sont une cinquantaine au moins, poursuivit le Marocain. Une majorité de Français, dont une forte proportion d'anciens parachutistes. Ils effectuent presque quotidiennement des séances de combat sous tir réel.

Cinquante à soixante hommes, cela constituait environ deux sections. À moins qu'ils ne reçoivent d'autres renforts en effectifs... Alvaro Melao avait le sentiment qu'il manquait une donnée au problème.

— Y a-t-il eu des exercices de parachutage ou de transport par hélicoptères ? questionna-t-il. Savez-vous si ces hommes sont tous des gradés ou s'il y a des caporaux ou de simples soldats parmi eux ? Leur entraînement comprend-il des exercices sur un terrain bien déterminé ou une phase d'accoutumance aux conditions du Sahara ?

Dès qu'Alger avait eu vent de l'arrivée de « mercenaires » européens dans un camp de la région de Marrakech, on avait tout de suite pensé à la préparation d'une attaque de commandos contre les bases du sud de l'Algérie depuis lesquelles les colonnes se réclamant du Polisario lançaient leurs raids contre la Mauritanie et l'ancien Sahara espagnol.

Sous couvert de tourisme, Alvaro Melao avait été envoyé au Maroc pour tenter de découvrir ce qu'il en était réellement. À cet effet, Alger avait « activé » un réseau conservé jusqu'alors en réserve. S'il était possible d'intercepter les parachutistes et d'en capturer au moins un vivant, l'Algérie pourrait crier à l'agression caractérisée de l'impérialisme et du néo-colonialisme depuis toutes les tribunes de l'O.N.U. et autres instances internationales.

Non sans satisfaction, Alvaro Melao enregistra l'air déconfit de son interlocuteur.

— Le camp est trop bien gardé, invoqua Mehdi ben Mbarak. Même si nous avons quelqu'un à demeure à l'intérieur, les Européens vivent en cercle fermé et effectuent leurs exercices sur un terrain d'entraînement à l'écart. Comme ils ne sortent jamais, il est impossible de provoquer la moindre confiance de l'un d'entre eux.

Une lueur s'alluma toutefois dans son regard à l'iris sombre.

— Je peux quand même vous annoncer qu'ils ont commencé à recevoir l'appoint d'un certain nombre d'Africains, entre quinze et vingt à ce qu'il semble.

Alvaro Melao ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

— Avez-vous appris leur nationalité ? Des Marocains ? Des Mauritaniens ?

Mehdi ben Mbarak secoua la tête.

— Je me suis mal exprimé, corrigea-t-il. Par Africains, je voulais dire des Noirs originaires d'une région plus au sud, plus proche de l'équateur...

Alvaro Melao ne comprenait plus. Si c'était vrai, cela remettait en cause toutes les prévisions d'Alger sur l'affaire. Il se sentait brusquement déçu, frustré.

— En êtes-vous sûr ?

— J'ai toute confiance dans mon informateur, affirma Mehdi ben Mbarak. Les Européens ont réparti les Noirs entre leurs différents groupes et semblent vouloir les entraîner avec eux... Si je peux me permettre de vous donner mon avis personnel, il est très peu probable qu'ils préparent une opération contre nos camarades qui se battent au Sahara...

Alvaro Melao dut admettre la justesse du raisonnement.

— Efforcez-vous d'obtenir des précisions sur leur nationalité, dit-il.

Les mercenaires européens ne jouaient pas à la guerre pour le simple plaisir de gaspiller des bandes de cartouches. À défaut d'attaquer les bases du Polisario, il y avait de bonnes chances pour qu'ils soient en train de préparer quelque agression impérialiste.

Quoi qu'il en soit, il fallait qu'il rende compte sans délai du tour nouveau que la situation paraissait prendre.

Un peu plus tard, Alvaro Melao fut retrouvé au travers de la porte de la cabine téléphonique de son hôtel, éborgé comme un mouton, délesté de son portefeuille.

La police marocaine montra qu'elle tenait au plus haut point à préserver la sécurité des touristes. Dans les deux heures suivantes, elle avait déjà ramassé une demi-douzaine de suspects.

Par le plus grand des hasards, il s'agissait d'opposants irréductibles au régime.

Une occasion comme celle-là, on ne la laisse pas passer.

CHAPITRE

3

M. Smith sacrifiait au rituel du polissage de ses verres de myope au moyen d'une petite peau de chamois tirée de son gousset. Derrière son grand bureau, où trônait un interphone bardé de touches multiples, il affichait son habituelle expression blasée de batracien mélancolique.

Ajouté au silence persistant qui régnait dans la vaste pièce insonorisée, ce n'était pas un signe très encourageant. L'attitude de M. Smith était un excellent baromètre de la situation internationale. La tendance était très nettement à la dégradation.

Assis dans un des fauteuils de cuir réservés aux visiteurs, Hubert Bonisseur de la Bath, alias OSS 117, attendait patiemment que le chef du service « action » de la CIA ait terminé son petit ménage. Jambes croisées, détendu, il offrait l'image de la parfaite décontraction. Son costume gris de coupe sobre était souligné par une cravate club. Son visage de prince pirate, tanné, buriné, évoquait quelque aventurier bâtisseur de légende.

M. Smith rangea la peau de chamois et posa ses lunettes sur son nez.

— Alors, vieux garçon ? demanda-t-il. Bien remis de vos émotions au Brésil (1) ?

Hubert acquiesça.

— Tout à fait, monsieur. Ma forme est excellente et fait le désespoir des médecins qui m'ont fait subir les examens exigés par les règlements. Je suis classé « bon pour le service ».

M. Smith soupira.

— Vous avez bien de la chance...

Hubert détestait entendre parler d'ennuis de prostate ou autres menus désagréments apportés par l'âge. Prenant les devants, il s'empessa d'intervenir.

— Nos diplomates ont perdu un dossier brûlant et il faut le récupérer ? Un de nos chers collègues a retourné sa veste et livré son réseau en pâture à la presse ? On a surpris une brochette d'anciens de la Maison avec une poignée de micros dans les poches ?

M. Smith grimaça. Dès qu'un coup fourré, réel ou imaginaire, était découvert aux quatre coins du monde, il était devenu habituel de prendre la CIA comme bouc émissaire et de l'accuser de tous les maux. Certains journalistes en faisaient une spécialité à plein temps.

— L'Afrique... Qu'en pensez-vous ? demanda M. Smith.

— Cela dépend, répondit prudemment Hubert. Il existe encore deux ou trois pays où il est possible d'y vivre sans soucis. Ils deviennent de plus en plus rares cependant.

— Je ne vous le fais pas dire, approuva M. Smith. On pourra bientôt les compter sur les doigts d'une seule main.

Puis, il questionna sans transition :

— Que savez-vous du Békana ?

Hubert fronça les sourcils.

— Se seraient-ils offerts un nouveau coup d'État dont la radio et les journaux n'auraient pas parlé ?

Un sourire énigmatique fleurit sur les lèvres de M. Smith.

— Nuance, vieux garçon, on va peut-être leur en offrir un.

— Comme vous y allez ! s'exclama Hubert. Ne me racontez pas qu'ils sont en train de constituer une flotte de pirogues pour traverser l'Atlantique et opérer un débarquement en vue de libérer Harlem ? Jusqu'à présent, le capitaine-président Kékoko semble s'être montré beaucoup moins folklorique et sulfureux que certains autres chefs d'État africains.

— Certes, concéda M. Smith, il n'est pas le seul à puiser son inspiration de l'autre côté du rideau de bambou pour nous cracher à la figure. Le problème, c'est qu'il vient de faire fusiller publiquement trois personnes accusées d'être des contre-révolutionnaires.

— Il est encore loin des quinze à vingt millions de morts attribués à Staline ou de la centaine de millions de victimes de Mao. Il n'arrive

même pas à la cheville d'Idi Amin Dada. Vous me direz qu'il est encore jeune et qu'il a théoriquement tout l'avenir devant lui...

M. Smith eut un regard de reproche.

— Ce sont les premières exécutions qui comptent, observa-t-il. À partir de là, c'est la porte ouverte à tous les excès. Jusqu'à présent, l'ancien Bohawi se montrait plutôt tolérant. On assassinait bien un peu, mais seulement quand c'était nécessaire à la réussite du coup d'État. Le reste du temps, on se contentait d'envoyer les anciens dirigeants ou les opposants en prison.

— Vous ne voulez quand même pas le faire sauter parce qu'il inaugure une nouvelle tradition afin de conserver sa place ?

M. Smith croisa ses doigts boudinés de prélat.

— Notez que je n'ai jamais dit que c'est nous qui allions lui procurer un remplaçant, rectifia-t-il. Ensuite, vous partez pour le Békana dans le but de vérifier si son remplaçant s'impose ou s'il s'agit seulement d'un phénomène isolé.

Comme Hubert plissait le front sans comprendre, il ajouta :

— Nous avons des raisons de penser que les Russes et les Chinois se livrent à une surenchère pour prendre effectivement le pouvoir dans le pays. Il est à peu près certain que les exécutions ont eu lieu à leur instigation et qu'ils ne vont pas en rester là. Si le capitaine Kékoko continue seulement à organiser de grands rassemblements populaires pour flétrir l'impérialisme et la société occidentale, laissons-le se gargariser de belles phrases. En revanche, s'il devient un pion docile entre les mains de Moscou ou de Pékin, il faudra veiller à renverser la situation avant qu'elle n'ait pris un tour irréversible.

M. Smith eut une petite toux discrète et enchaîna :

— Le cordon ombilical reliant les mines d'uranium du Niger à la côte atlantique passe par le Békana. N'oublions pas non plus que c'est le plus court chemin pour évacuer la production future des immenses gisements de gaz et de pétrole découverts dans la partie saharienne du Niger...

Distinction subtile... Sur le plan strictement juridique, les sociétés étaient nigériennes de droit, avec siège social à Niamey. Dans la pratique, l'uranium était extrait par les Français alors que les pétroliers dépendaient d'un groupe à prédominance américaine.

Washington ne voulait pas risquer qu'un gouvernement marxiste-léniniste dur s'installe au Békana et décide du jour au lendemain de couper la route du pétrole. Même si l'uranium concernait principalement les Français, il s'agissait d'une matière première

hautement stratégique qui ne pouvait laisser les Américains indifférents. Sur l'échiquier mondial, l'approvisionnement énergétique des nations occidentales représentait un tout.

Pour Hubert, le problème se résumait de manière beaucoup plus terre à terre.

— J'arrive là-bas et je regarde, commenta-t-il. Et après ?

M. Smith éluda sa question du geste.

— Tout d'abord, vous ne serez pas seul, fit-il. Vous trouverez sur place quelqu'un qui vous aidera à vous forger une opinion.

Il s'interrompit une seconde.

— Si vous arrivez à la conclusion que le capitaine-président Kékoko est sur la mauvaise pente, ajouta-t-il, il suffira de laisser les choses suivre leur cours. À l'inverse, si vous jugez que le remède risque d'être plus néfaste que le mal, vous me rendrez compte et je m'efforcerai d'intervenir pour arrêter les événements.

Hubert sentit que M. Smith ne lui en dirait pas plus, qu'il était inutile d'insister.

— Je dispose de combien de temps ?

— Le plus tôt sera le mieux.

Difficile d'être moins précis...

— J'ai quand même une couverture ? demanda Hubert avec une pointe d'ironie.

M. Smith joignit les doigts et parut s'absorber dans la contemplation de ses ongles.

— Le Canada bénéficie actuellement d'une forte cote, indiqua-t-il. Les Africains anglophones peuvent dialoguer sans mal, et les francophones considèrent que tous les Canadiens parlent le français. En outre, ils ont une réputation de libéraux très prisée.

Hubert avait déjà effectué des missions avec un passeport canadien. Ce n'était qu'une question très accessoire.

— Les exécutions publiques ne sont pas la seule raison pour laquelle je vous envoie au Békana, enchaîna M. Smith. Il se pourrait fort que les Russes et les Chinois aient entrepris de s'imposer autrement que par la bonne parole. Un homme a été repêché dans la lagune de Toumako, et nous sommes quasiment certains qu'il était un de leurs agents. Malgré le silence officiel, nous avons appris qu'il avait été liquidé d'une rafale en pleine poitrine.

En fait de coexistence pacifique, on trouvait mieux.

— En outre, le même jour, des pêcheurs ont ramené un second cadavre exécuté de deux balles dans la tête. C'était un commerçant libanais qui travaillait pour nous. Il avait annoncé qu'il espérait obtenir la preuve que des personnages de l'entourage du capitaine-président étaient en train de pousser leurs pions pour instaurer un régime révolutionnaire beaucoup plus actif, type algérien, angolais ou cubain.

Son regard accrocha celui d'Hubert.

— C'est déjà suffisamment l'anarchie et la pagaille en Afrique. Il faut en avoir le cœur net pour y mettre le hola !

Il posa ses mains à plat sur son bureau, signifiant que l'entretien était terminé.

— Bonne chance, vieux garçon, conclut-il. Passez voir Howard. Il vous fournira les détails et vous remettra vos « instructions détaillées ».

*

* *

Howard, secrétaire particulier de M. Smith, semblait avoir avalé un manche à balai. C'était un parfait bureaucrate qui se prenait très au sérieux et se croyait supérieur aux agents « action » à cause des nombreux secrets qui lui passaient entre les mains.

Tout le monde s'accordait cependant à lui reconnaître une qualité : les dossiers qu'il préparait étaient remarquablement précis et documentés. Sur ce plan, il était irréprochable et très exactement à la place qui lui convenait.

Malgré cela, Hubert n'aimait pas beaucoup Howard. Il ne se souvenait pas l'avoir vu rire, et ils étaient trop dissemblables. Au début de leurs relations, des frictions s'étaient produites, et il avait dû mettre très sérieusement les choses au point.

Tandis qu'Hubert parcourait rapidement les feuillets préparés à son intention, Howard ouvrit une enveloppe de papier fort et entreprit de vérifier méthodiquement son contenu avant de l'étaler devant lui sur son bureau.

— Je pense que je n'ai rien oublié et que tout y est, déclara-t-il. Passeport canadien muni de plusieurs cachets d'entrée et de sortie

d'aéroports européens... Une carte de crédit et un relevé bancaire datant du mois dernier... La photo convenablement jaunie d'une jeune femme prise à Montréal... Des dollars canadiens et des chèques de voyage... Plusieurs timbres, le ticket d'une cafétéria, votre billet d'avion aller et retour de Paris à Toumako... Deux lettres d'introduction à en-tête...

Il interrompit son énumération en constatant qu'Hubert ne l'écoutait pas, plongé dans la lecture des feuillets.

— Cela ne vous intéresse pas ?

Hubert affecta d'ignorer la bouche pincée de l'adjoint de M. Smith.

— Je vous fais confiance, mon vieux, affirma-t-il. Avec vous, c'est toujours O.K...

Il pointa le doigt vers les feuillets tenus de la main gauche.

— Il y a un truc que je ne retrouve pas. Dans ce que m'a dit le boss, je n'ai pas très bien saisi où s'entraîne le commando français que nous manipulons ?

Le visage d'Howard exprima l'étonnement.

— Le boss vous a...

Il s'interrompit brusquement, conscient de la bétise qu'il venait de commettre.

Hubert se mit à rire.

— Vous auriez dû tourner sept fois votre langue, c'est le premier principe qu'on enseigne aux débutants. Mais rassurez-vous, je n'irai pas le lui répéter...

CHAPITRE

4

Après un virage au-dessus de la surface miroitante du lac Konoué, le DC 8 d'UTA acheva de descendre pour se poser sur la longue piste de l'aéroport au-delà duquel se discernait la frange blanche des rouleaux de l'océan. Les roues touchèrent bientôt le béton, et le pilote actionna les inverseurs de flux pour freiner la course de l'appareil.

À l'époque de la guerre du Biafra, quand le pays s'appelait encore le Bohawi, Toumako avait été l'une des plaques tournantes à partir desquelles les ponts aériens ravitaillaient les populations encerclées par l'armée nigériane. Il avait alors fallu agrandir les parkings pour permettre à tous les appareils de stationner.

Depuis la révolution, le touriste déjà rare l'était encore plus. Les quelques avions de l'ancienne « Escadrille Bohawéenne », assurant le transport sur les lignes intérieures, paraissaient perdus sur l'immense tarmac. Du moins pouvait-on constater l'absence de Migs ou de gros Antonov soviétiques, comme en Angola.

Cela durerait-il ? Ou verrait-on bientôt de ces « coopérants » en combinaison de vol, maniant le vocabulaire des procédures aériennes avec de curieux accents évoquant les faubourgs de La Havane ou les berges de la Moskova...

Le DC 8 finit de rouler sur le taxiway et s'immobilisa devant le bâtiment de l'aéroport. La voix mélodieuse d'une hôtesse formula le souhait de revoir sur les lignes de la compagnie ceux des passagers qui s'arrêtaient là. L'autorisation fut donnée de détacher les ceintures.

Par les hublots, en plus du personnel technique, Hubert aperçut

une demi-douzaine de policiers coiffés de casquettes de couleur, et autant de représentants des forces armées révolutionnaires, en tenue camouflée, pistolet-mitrailleur en bandoulière ou pendant avec une feinte négligence le long de la hanche. Des fois qu'un quarteron d'impérialistes réactionnaires saute de l'avion ou que quelques Bohawéens anti-révolutionnaires cherchent à grimper à bord dans l'espoir de quitter le pays sans visa de sortie.

À son habitude, Hubert fut un des premiers à se présenter à l'échelle de coupée. Il laissa toutefois plusieurs Africains le précéder. En terre d'égalitarisme verbal forcené, son apparition devant tous les autres passagers aurait pu passer pour une provocation raciste. Pas question de risquer le quiproquo et l'expulsion à peine arrivé.

Après la climatisation de la cabine, la chaleur était lourde et moite. Le thermomètre devait tutoyer les trente degrés.

À l'intérieur de l'aérogare, quelques montagnes de muscles jouaient les plantes tropicales, dévisageant les nouveaux arrivants comme des détecteurs magnétiques, leur ample boubou ne dissimulant qu'à demi les bosses formées par l'arsenal porté dessous. L'un d'eux, moustachu à souhait, camouflé derrière de grosses lunettes de soleil à verres réfléchissants, était figé dans une immobilité de caméléon prêt à gober une mouche.

Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, les formalités n'étaient pas plus tracassières que dans certains autres pays africains à vocation capitaliste et touristique. Hubert nota que les passeports des Noirs étaient feuilletés avec plus d'attention, sans doute pour vérifier que n'y figurait aucun cachet d'entrée de pays tels que les États-Unis ou le Chili, également et exclusivement peuplés d'agents de la C.I.A. voués à la destruction des véritables démocraties.

Quant à l'Afrique du Sud ou la Rhodésie, inutile d'en parler. Autant se présenter en Libye avec un passeport israélien...

Sa valise récupérée et fouillée, Hubert fendit le groupe attendant un parent, un ami ou une relation, se fit héler par un chauffeur de taxi aussitôt au-dehors.

— Combien pour la *Croix du Sud* ?

À trois mètres de là, veillait un défenseur de la révolution, en blouson léopard et casquette de joueur de base-ball.

— Trois cents francs (2)... répondit le Noir avec un soupir de regret.

Ordinairement, espérant tomber sur un Blanc débarquant pour la première fois en Afrique, il aurait réclamé cinq fois plus, quitte à

accepter de baisser un peu son prix. Avec un soldat-milicien qu'il ne connaissait pas à portée de voix, c'était un petit jeu beaucoup trop risqué.

Hubert prit place sur la banquette aux ressorts défoncés et au dossier de skaï craquelé, collant.

L'hôtel de la *Croix du Sud* était situé en bordure de l'océan, au début du quartier résidentiel, non loin du palais de la Présidence et des constructions de l'Entente, réservées aux chefs d'État ou ministres étrangers venant en visite officielle dans le pays.

À l'écart des ruelles défoncées, envahies par une population bruyante, du village de pêcheurs le long de la lagune ou des « avenues » de terre poussiéreuse du Nouveau-Toumako, les « Excellences » bénéficiaient de toute la quiétude désirable, à deux pas des principales ambassades. Pas besoin d'aller se commettre du côté de la gare ou dans les artères commerçantes pour prendre un bain de foule ou décerner force saluts aux populations laborieuses.

Lorsque le capitaine-président et le conseil de la révolution voulaient honorer un hôte de marque, plénipotentiaire sahraoui ou délégué du Front de Libération du Zimbabwe, tous les camions étaient réquisitionnés pour transporter les volontaires des brigades d'applaudissements de part et d'autre de la route de l'aéroport. Chaque comité de quartier recevant l'ordre d'en désigner un nombre déterminé et multipliant celui-ci par deux pour faire du zèle, l'enthousiasme populaire et la chaleur de l'accueil étaient garantis.

Utilisée par tous les éphémères dirigeants de l'ancien Bohawi, la formule avait fait ses preuves. La république populaire du Békana aurait eu tort d'en changer...

La *Croix du Sud* avait été ultra-moderne quelques années auparavant et le demeurait encore à l'échelle de Toumako. La démocratisation des masses avait priorité sur l'édification de hautes tours de verre et d'acier, qui seraient d'ailleurs demeurées aux trois quarts vides de clients. La plus grandiose réalisation architecturale de la révolution était un stade de six mille places, encore inachevé.

Conformément à sa réservation, Hubert obtint un des bungalows climatisés ajoutés au corps de bâtiment principal de l'hôtel. En revanche, aucune nouvelle de la voiture qui aurait dû lui être fournie par Békana Autoloc...

Tandis qu'il s'apprêtait à suivre le chasseur portant sa valise jusqu'à son bungalow, le réceptionniste lui promit qu'il allait s'en occuper.

La sonnerie du téléphone bourdonna pendant qu'Hubert se

rafraîchissait.

— Ici la réception, monsieur. J'ai pu vous obtenir une voiture, mais elle sera livrée seulement dans une heure ou deux.

La notion de temps étant très élastique en Afrique, cela pouvait signifier aussi bien dans la soirée que le lendemain matin.

— C'est parfait, assura néanmoins Hubert, je vous remercie.

Un peu plus tard, vêtu d'un léger costume tropical, d'une chemise claire et d'une cravate discrète, il hélait un des taxis bringuebalants passant devant l'hôtel.

— À l'Information, indiqua-t-il au chauffeur en boubou gris.

Révolution ou pas, un Européen se serait discrédité s'il avait parcouru à pied les quatre cents mètres jusqu'au bâtiment abritant le service de l'Information...

De même, si les officiels de tout rangs s'affichaient volontiers en simple treillis militaire ou en complet de velours vert pomme avec chemise ouverte d'un jaune orange agressif, le visiteur blanc se devait de porter une cravate sobre sur un costume strict. Toute mise un peu décontractée était considérée comme une émanation néocolonialiste ou une impudente remise en cause de l'Indépendance représentée par ses hauts fonctionnaires.

On n'en était pas encore à exiger des directeurs de société blancs qu'ils servent de porteurs de palanquin pour le bénéfice de la presse internationale spécialement conviée, mais autant se conformer aux usages afin d'éviter de se signaler aussitôt arrivé.

À l'Information, vocable désignant à la fois la propagande, la censure de l'unique quotidien et la distribution des directives ou discours officiels, Hubert fut accueilli par un secrétaire-planton à l'oisiveté pontifiante.

Après s'être présenté dans les règles et avoir indiqué l'objet de sa visite, il tendit les lettres d'introduction prévues pour la circonstance. L'autre les lut avec lenteur mais dans le bon sens, puis hocha gravement la tête.

— Je vais voir si le camarade délégué peut vous recevoir...

À son ton, il jugeait visiblement discourtois qu'Hubert n'ait pas eu la politesse d'écrire ou de téléphoner pour demander audience à une personnalité aussi importante.

Un bon quart d'heure s'écoula, sans que quiconque se manifeste ou que le moindre signe d'activité puisse être enregistré dans les locaux. Apparemment, à moins que tous ses effectifs n'aient été requis pour

« couvrir » quelque allocution officielle, l'Information ne succombait pas sous le poids du labeur.

Enfin, le secrétaire-huissier revint, fit signe à Hubert de le suivre et l'introduisit dans un bureau dont les murs brun-vert disparaissaient en partie derrière des affiches de propagande et des photos du capitaine-président inaugurant une baraque-dispensaire ou s'entretenant familièrement avec des comités de porteurs de pancartes vantant la révolution békanaise.

L'occupant des lieux était un jeune Africain à lunettes, modérément moustachu et barbu, coiffé en boule, dont le militantisme actif avait dû s'exercer à Vincennes ou à Nanterre avant de trouver un champ d'application dans l'ancien Bohawi transformé selon ses vœux.

— Je suis le camarade Paulin Yesofo, déclara-t-il avec sérieux, un rien condescendant. Veuillez vous asseoir.

Hubert inclina la tête avant de s'exécuter et de poser son attaché-case sur ses genoux.

— Je vous remercie de prendre sur votre temps pour me recevoir, dit-il. Surtout aussi rapidement. Je sais que j'aurais dû solliciter une audience, mais je ne suis arrivé que tout à l'heure par avion et j'ai pensé...

Le camarade-délégué leva la main pour signifier qu'il acceptait les excuses ainsi formulées et que la question était réglée. La révolution en marche n'avait que faire des antiques palabres préliminaires. Elle allait droit au but.

— Je vous écoute.

Les lettres d'introduction étaient posées devant lui sur le bureau. Hubert les désigna d'un mouvement de la tête.

— Ainsi que vous avez pu le lire, exposa-t-il, nous désirerions éditer une plaquette ou un volume illustré sur votre pays afin de mieux le faire connaître au Canada...

— Puis-je voir votre passeport ? intervint Paulin Yesofo.

Tout en flairant un début d'embrouilles, Hubert le sortit et le lui tendit avec un sourire de pure innocence. Le Noir examina les renseignements d'identité ainsi que les différents cachets apposés sur les feuillets.

— Vous avez déclaré effectuer un voyage touristique sur la fiche de police que vous avez remplie à l'aéroport, observa-t-il d'un ton important. Je constate que c'est une inexactitude et que vous venez en réalité pour des motifs commerciaux et affairistes.

Derrière l'enflure du vocabulaire, se dessinait la menace dialectique consistant à placer d'emblée l'interlocuteur en porte-à-faux. Autre évidence : la police ne servait pas uniquement à amuser la galerie mais classait et répertoriait les étrangers dès leur arrivée. Il valait mieux le savoir tout de suite.

Hubert ne se laissa pas démonter. L'attaque du « camarade-délégué » témoignait d'une simple volonté de créer des complications. S'il avait conçu la moindre méfiance, il n'aurait pas pointé aussi visiblement et rapidement le bout de l'oreille.

— J'admets qu'il puisse s'agir d'une interprétation erronée de ma part, concéda-t-il. Mais j'ai l'intention de faire avant tout du tourisme, ce qui me semble souhaitable pour m'imprégner de l'ambiance populaire de votre pays. Cela me paraît même indispensable. Ensuite seulement, si ma suggestion retient votre accord, mon voyage pourra prendre un caractère culturel et éducatif plus prononcé.

Il enchaîna sans attendre que son vis-à-vis lui porte la contradiction :

— L'ouvrage dont il est question est destiné avant tout aux universités, aux bibliothèques et à tous les organismes culturels du Canada d'expression francophone. Il s'agit à mes yeux d'un but beaucoup plus élevé que la simple signature d'un contrat d'affaires. Les questions commerciales sont très accessoires.

Le Noir fronça les sourcils, front plissé, décontenancé.

— Il faut de l'argent pour éditer un livre, prononça-t-il. Qui vous subventionne ?

Le profit étant l'élément de toute société capitaliste, un mobile purement philanthropique et désintéressé lui semblait très invraisemblable et suspect.

Hubert sourit largement, montrant de nouveau les lettres.

— Ainsi que vous pouvez le constater, nous sommes parrainés par un certain nombre de fondations dont plusieurs dépendent de l'Unesco. Nous ne sommes soumis à aucun de ces impératifs de vente qui paralysent beaucoup d'éditeurs et les poussent vers la facilité. Pour nous, l'essentiel est d'amener les peuples à se connaître. Il va de soi, si cet ouvrage se réalise, qu'il sera soumis à votre approbation préalable de la première à la dernière ligne.

Paulin Yesofo marqua une hésitation. Manifestement, il avait oublié son attaque concernant le prétendu tourisme d'Hubert. Il réfléchissait et voyait déjà des milliers de livres à la gloire de la révolution békanaise distribués dans tout le Canada. Et il recueillerait

les fruits de cette brillante opération qui n'aurait pas coûté un franc au budget de son service, déjà plus troué qu'une passoire.

— Je vais transmettre votre proposition au comité compétent déclara-t-il avec hauteur. Lui seul est habilité à prendre une décision. Pour cela, je vous demande de m'adresser deux ou trois pages où vous détaillerez votre projet.

Hubert se frotta le menton, songeur.

— Pensez-vous que je puisse trouver une secrétaire qui me tapera mon texte au propre ?

Paulin Yesofo abandonnait ce genre de problèmes subalternes au militant de base.

— Sans aucun doute, éluda-t-il avant de conclure : Je compte sur vous demain.

Autrement dit, Hubert était invité à lever le siège pour le laisser à ses nombreuses activités essentielles à la marche du pays.

Dehors, le soleil jouait à cache-cache avec quelques nuages moutonnants, mais la même chaleur humide persistait. Un petit groupe de jeunes Européens en vélomoteur, garçons et filles, roulait vers les Quarante Logements, un immeuble frisant le gigantisme à l'échelle de Toumako, habité en totalité par des coopérants.

Hubert reprit le chemin de la *Croix du Sud*. À condition de remettre les trois pages de pensum exigées par Paulin Yesofo, il était tranquille pour un bon moment, avec un motif de séjour en béton armé. Le temps que le « comité compétent » se réunisse et statue sur le projet proposé, il espérait bien en avoir terminé.

CHAPITRE

5

Le téléphone de toumako marchait plutôt mal. Après une demi-douzaine d'appels qui se perdirent dans les circuits, trois faux numéros, deux sonneries « occupé », Hubert réussit enfin à obtenir celui qu'il désirait.

— Mlle Pelaccini, s'il vous plaît, demanda-t-il. Avec un peu de chance, elle serait là, et il ne serait pas obligé de recommencer la même comédie pour la rappeler plus tard.

— Un instant...

La ligne était une cascade de craquements et de grésillements inquiétants, comme si elle allait rendre l'âme. Enfin, une voix féminine émergea de la friture.

— Oui ?

— Mon nom est Hubert Bonisseur de la Bath, déclara Hubert. Je suis canadien et je viens de débarquer à Toumako. J'aurais besoin de quelqu'un susceptible de taper un court texte à la machine dans la soirée. On m'a dit que vous pourriez peut-être me rendre ce service.

Si des oreilles indiscrètes écoutaient la conversation, il suffirait de vérifier auprès du camarade Paulin Yesofo qu'Hubert avait effectivement besoin d'une secrétaire.

— Bien entendu, votre prix sera le mien, ajouta-t-il. Si vous êtes libre et si vous acceptez, je vous invite à dîner. Nous pourrions expédier le travail avant ou après, à votre convenance.

Il y eut un bref silence.

— D'accord, passez me prendre au *Pam Pam*. J'y serai à partir de sept heures et quart et je porterai une robe rose à carreaux blancs. De toute façon, vous n'aurez qu'à me demander, on me connaît. Cela vous convient ?

— C'est parfait.

Une bonne nouvelle, comme les catastrophes, arrivant rarement seule, Hubert fut informé quelques instants plus tard qu'on venait, de livrer la Simca 1100 de location promise et qu'il pouvait en prendre possession dès qu'il aurait réglé les formalités.

*

* *

La révolution avait changé le nom du pays, mais pas celui des rues de Toumako. Ou alors, si elle l'avait fait, elle avait omis de remplacer les anciennes plaques, et tout le monde continuait à appeler les principales artères du centre comme à la détestable époque coloniale.

L'avenue Gouverneur Clozel demeurait la rue commerçante par excellence, où se trouvaient les principales boutiques européennes en partie abritées sous des arcades. Pour aller à la gare, on empruntait toujours la rue Gouverneur Fourn, et le *Pam Pam*, de même que les deux ou trois bars ou boîtes fréquentables, était situé sur l'avenue Monseigneur Steinmetz.

S'il fallait attendre que la révolution locale ait sécrété suffisamment de grands hommes ou de martyrs pour rebaptiser chaque voie, les vestiges du colonialisme avaient encore de beaux jours devant eux...

Hubert venait de garer sa voiture et se dirigeait vers le *Pam Pam* quand il reconnut, sans l'avoir jamais vue, Lucile Pelaccini qui arrivait en sens inverse. En plus de la robe qu'elle lui avait décrite, elle tenait la poignée d'une petite mallette contenant une machine à écrire portable.

Plutôt grande, élancée, elle pouvait avoir aux alentours de vingt-cinq ans. Sa robe légère mettait en valeur la rondeur de ses hanches et la manière dont ses seins tendaient le tissu n'avait rien d'artificiel. La lumière d'un réverbère – la nuit tombe avant sept heures sous les tropiques –, faisait miroiter des éclats de blondeur dans ses cheveux châtain clair.

Hubert s'avança et, tout en se présentant, la débarrassa de son

fardeau.

— Je ne vous imaginais pas comme vous êtes, remarqua-t-elle. Je m'attendais à un jeune intellectuel frais émoulu de son université ou à un vieux birbe chauve comme un genou, tissant sa toile comme une araignée devant une bouteille de pastis ou de scotch.

Malgré le cinéma et la télévision, on peut se faire des idées curieuses sur la CIA...

Hubert se mit à rire.

— Avec votre nom, je m'attendais plutôt à une brune qu'à une blonde...

Lucile Pellaccini rit à son tour.

— Je porte un nom corse, mais je suis née en Suisse d'une mère à moitié finlandaise, expliqua-t-elle. Je vous épargne les détails d'une généalogie complète qui embrasse la moitié des pays d'Europe.

Elle eut un geste fataliste.

— Et je suis en Afrique pour essayer de rédiger en français lisible des proclamations verbeuses ou des directives ampoulées dont trois mots sur quatre ne veulent rien dire ou signifient exactement le contraire de ce qu'ils sont censés exprimer. Un jour, je publierai un recueil de toutes ces stupidités ronflantes destinées à la postérité. Je l'appellerai les joyeuses perles noires ou quelque chose comme ça. Je suis sûre que ce sera un best-seller.

D'un coup d'œil circulaire, la jeune femme s'était assurée qu'aucun gorille ou milicien ne traînait dans le secteur, prêt à intervenir en les accusant de lèse-révolution.

— Je prendrai bien un scotch, ajouta-t-elle sur le même ton. Ensuite, si cela ne vous dérange pas, je préférerais dîner avant que nous nous mettions au travail.

Après avoir bu chacun un *J. & B.* au *Pam Pam*, Hubert résolut de reprendre sa voiture pour emmener Lucile Pelaccini au restaurant de l'*Hôtel de la Plage*, en bordure du front de mer entre le nouveau wharf et l'ancien.

Datant de l'époque où le Bohawi était encore une colonie française, il offrait une apparence à la fois désuète et sympathique. Modernisé, il possédait tout le confort souhaitable, dans un cadre agréable, et sa piscine était un des lieux de rencontre favoris des Européens.

Son restaurant, en plein air, était situé dans une sorte d'enclave délimitée par un jardin tropical. Un système ingénieux de résistances électriques, suspendues en hauteur, préservait les dîneurs de l'attaque

des moustiques ou autres insectes volants. Les bestioles étaient attirées par le rayonnement de chaleur dégagé par les fins réseaux de fils et venaient s'y électrocuter. Un grésillement permanent témoignait de l'efficacité du procédé.

Pendant le repas, Hubert répondit à un certain nombre de questions indiscrètes de la jeune femme en puisant dans la « légende » mise au point à cet effet. Puis, pour couper court à trop de curiosité, il entreprit de lui faire juste ce qu'il fallait de cour. Il eut le sentiment qu'elle n'y voyait aucune manœuvre de dérobade et, au contraire, qu'elle y était sensible.

Arrivés parmi les premiers, ayant par ailleurs choisi un menu léger, ils n'eurent pas à attendre entre les plats et eurent bientôt terminé. Hubert demanda l'addition.

— Nous pouvons aller chez vous si vous vous sentez plus à l'aise pour y travailler, proposa-t-il. Autrement, il y a une table pour votre machine dans mon bungalow de la *Croix du Sud*.

— J'aime autant, répondit-elle. Vous en serez quitte pour me raccompagner.

Hubert ignorait si elle vivait seule ou partageait son logement avec une amie. Plus simplement, elle n'avait peut-être pas envie de ramener un homme chez elle à cause de sa réputation ou de ses voisins. Toumako était une petite ville. Tout devait s'y savoir très vite, et les célibataires en quête d'une bonne fortune ne manquaient sûrement pas. Mieux valait ne pas leur donner l'idée de tenter leur chance.

Dehors, plusieurs jeunes Noirs portant brassard et Kalachnikov couvaient d'un œil sombre les Européens qui entraient ou sortaient de l'établissement. On avait dû leur dire et leur répéter que la plus grande vigilance était la première qualité requise pour démasquer les contre-révolutionnaires et autres agents impérialistes.

Hubert leur sourit courtoisement en passant devant eux pour ouvrir la porte de la Simca à Lucile Pelaccini. Avec un peu de chance, il s'en trouverait bien un pour faire un rapport sur ce Blanc qui paraissait aimer les défenseurs du peuple, au lieu de l'habituelle indifférence souvent ironique.

Par la Marina, le trajet jusqu'à la *Croix du Sud* prit cinq minutes à peine. En retirant sa clé à la réception, Hubert demanda qu'on apporte une bouteille de *Moët & Chandon* dans son bungalow.

Tout en ouvrant la porte, il mit l'index devant ses lèvres pour intimor le silence à la jeune femme.

— Je vous laisse installer votre machine, dit-il en posant la

mallette sur la table. Je vous demande deux secondes pour préparer mes papiers et mes notes.

Puis, tandis qu'elle le considérait avec une pointe d'étonnement, il froissa deux feuilles l'une contre l'autre et se mit en devoir de fureter dans tous les coins susceptibles d'héberger un micro caché. La vocation socialo-maoïste n'excluait pas quelques notions de sonorisation électronique.

Apparemment, tout était « clair ». D'autre part, la construction de l'hôtel étant bien antérieure à la poussée de fièvre révolutionnaire, il n'y avait pas à redouter que des gadgets aient été coulés dans la masse des murs.

Lucile Pelaccini avait docilement installé sa machine à écrire et introduit une feuille derrière le rouleau.

— Je n'ai qu'un seul carbone, déclara-t-elle avec amusement. Mais je peux faire deux doubles si vous le voulez...

Manifestement, elle s'était prêtée à la mise en scène sans y croire.

— Un seul suffira, répondit Hubert.

Ils furent interrompus par un boy qui apportait la bouteille de *Moët & Chandon* dans un seau à glace qu'il posa sur un guéridon, avant de repartir nanti d'un pourboire.

Hubert s'assura qu'il ne restait pas à écouter derrière la porte du bungalow.

— Bon, fit-il, nous pouvons parler. Aucune oreille ennemie en vue.

Lucile Pelaccini prit une cigarette, et il lui tendit du feu.

— Il n'est pas possible d'organiser un contact ce soir, assura-t-elle en soufflant un petit jet de fumée. *Hector* a été obligé de se rendre à Kapoura dans la journée pour un wagon dont les documents de route ont été égarés. Au mieux, il rentrera dans le courant de la nuit. Plus probablement demain en fin de matinée.

Hector était le nom de codé du correspondant de la CIA à Toumako, à la fois commerçant et transitaire pour certaines des marchandises empruntant le chemin de fer puis la route à destination du Niger. Cette position stratégique lui faisait rencontrer beaucoup de monde et lui permettait de mesurer très exactement le pouls du pays. La jeune femme devait servir d'agent de liaison entre Hubert et lui, car il était très important de ne pas le griller aux yeux des autres.

— Ce qui était prévu a donc dû être annulé, poursuivit-elle. Il mettra une nouvelle procédure au point dès son retour. Il m'a recommandé de vous inciter à la plus grande prudence. Des

représentants de marques concurrentes seraient sur place pour se livrer à de la surenchère. Vous ne devez rien entreprendre avant d'en avoir discuté avec lui.

— C'est-à-dire ?

Lucile Pelaccini haussa les épaules.

— Aussi paradoxal que cela puisse paraître, je suis très mal placée pour en juger. Précisément parce que je suis en quelque sorte au milieu de la mêlée et que je manque de recul pour analyser les événements ou les courants occultes qui se dessinent.

Elle tira sur sa cigarette.

— Il faut être dans le bain pour comprendre le véritable délire permanent des « guides de la révolution ». C'est le royaume d'Ubu à la puissance deux. Chacun se méfie de chacun, et tout le monde a plus ou moins un squelette dans son placard. Alors, on rivalise de proclamations de fidélité en rajoutant d'autant plus que l'autre est obligé de vous prendre au sérieux. Un jour, le bruit court qu'un corps expéditionnaire va être levé pour combattre aux côtés des Cubains contre les réactionnaires angolais. Le lendemain, il est question d'aller prêter main forte aux Chinois pour reconquérir les territoires sibériens que les Russes occupent indûment. L'heure suivante, au contraire, c'est Moscou qui envoie dix mille techniciens pour aider le Békana à prendre en main son économie en expulsant tous les Européens. Là-dessus, quelqu'un s'amuse à faire circuler le bruit que le conseil de la révolution va être renversé...

Elle soupira.

— La première fois, quelques naïfs ont applaudi. On ne les a jamais plus revus...

Les requins du large partageaient une même qualité avec les crocodiles de la lagune ou du lac : le mutisme le plus parfait.

— Au début, tout ce folklore est plutôt divertissant, ajouta Lucile Pelaccini. Mais cela devient très vite lassant, Jusqu'à présent, pour autant que je puisse en juger, le capitaine-président roule à gauche mais il n'entend pas qu'un « grand frère » quelconque tienne le volant à sa place. Il est évident aussi que les Russes et les Chinois sont en coulisse et attendent l'occasion de prendre les rênes, directement ou par personnes interposées.

Elle eut un geste d'excuse.

— Désolée de ne pas pouvoir être plus précise. Tout ce que je pourrais vous raconter serait trop sujet à caution.

Hubert préférait cela à une fille qui lui aurait débité le dernier ragot comme parole d'évangile.

— Que suis-je censée taper ? demanda-t-elle en montrant sa machine. La météo ou la vie de Mao ?

— Je dois vraiment remettre un petit topo au camarade-délégué de l'Information, indiqua Hubert. Je vais essayer de vous dicter ça. Nous verrons ce que cela donne.

Une vingtaine de minutes plus tard, Lucile Pelaccini achevait de mettre au propre une note tout à fait potable dont les termes étaient suffisamment ambigus pour permettre diverses interprétations et satisfaire la commission idoine.

— Parfait, approuva Hubert après avoir relu, tandis que la jeune femme rangeait son matériel.

La question étant réglée, il pouvait désormais passer aux choses vraiment sérieuses. Hubert mit le cap sur le seau à champagne, prit la bouteille de *Moët & Chandon* pour la déboucher, fit le service.

— À notre fructueuse collaboration, mon cœur, prononça-t-il en levant sa coupe.

Il l'appelait Lucile depuis le restaurant, et elle disait « Hube » pour lui parler. Ce n'était donc qu'un tout petit pas supplémentaire.

Le champagne aidant, et parce qu'elle lui plaisait, Hubert ne tarda pas à franchir les autres vers une collaboration qui n'avait plus rien de professionnel.

— Ne croyez pas que je sois une fille facile ! protesta la jeune femme quand il dénuda ses seins et les caressa. C'est même tout le contraire !

Hubert embrassa l'une après l'autre les pointes durcies par l'attente.

— J'en suis persuadé, affirma-t-il.

En achevant de la déshabiller.

CHAPITRE

6

Le climatiseur bourdonnait doucement dans la pièce obscure, et ils avaient dû remonter le drap sur leurs deux corps nus. Ils avaient longuement fait l'amour et récupéraient, apaisés, comblés, dans un état de semi-conscience.

— Je dois rentrer, déclara Lucile au bout d'un moment, sans conviction aucune.

Au contact d'une hanche et d'un sein ferme contre lui, Hubert venait de retrouver une vigueur indiscutable. Il pivota vers elle, et elle ne put que s'en rendre compte.

— Non ! s'exclama-t-elle avec incrédulité. Ce n'est pas vrai !

— Si, répondit simplement Hubert.

Plus tard, bien plus tard, Lucile parvint à secouer la douce torpeur qui l'avait envahie pour demander à retourner chez elle. Cette fois, Hubert devina qu'elle le souhaitait réellement. À ses yeux, et à ceux de ses voisins, rentrer au milieu de la nuit pouvait avoir une autre signification que découcher complètement. Certaines soirées entre amis se prolongeaient peut-être jusqu'à une heure avancée sans que cela prêle à médisance.

— Si tu pouvais me ramener devant le *Pam Pam*, fit-elle, cela me permettrait de reprendre ma voiture.

Après les moments qu'ils venaient de passer ensemble, Hubert pouvait difficilement refuser ou la questionner. Dans certaines circonstances, la galanterie se devait de prendre le pas sur toute autre considération. Il serait toujours temps de la cuisiner plus tard.

Ils furent bientôt prêts. Hubert prit la mallette contenant la machine à écrire, éteignit la lumière et ouvrit la porte du bungalow pour sortir le premier, refermant à clé après que Lucile ait à son tour franchi le seuil.

Ils n'avaient pas parcouru cinq mètres qu'une silhouette se précipitait brusquement vers eux depuis l'angle du bungalow où elle s'était dissimulée jusqu'alors.

Dans la demi-obscurité due à l'éclairage réduit, Hubert entrevit les traits convulsés d'un Noir au visage féroce, distingua ce qui pouvait être une lame d'acier que l'autre brandissait d'un air de détermination furieuse. À l'évidence, un fou ou un tueur résolu.

Pas question de chercher à nouer le dialogue... Malgré ses joutes amoureuses, Hubert n'avait rien perdu de ses réflexes. Il réagit au quart de tour. Lâchant la mallette, il bouscula vigoureusement Lucile pour la propulser hors de la trajectoire du forcené, croisant les poignets à mi-hauteur, jambes un rien fléchies pour assurer son assise et procurer la souplesse indispensable.

L'autre ne dévia pas d'un pouce et lui arriva dessus comme un buffle sauvage lancé au grand galop. Il était bien capable de défoncer un mur !

Parant au danger le plus immédiat, Hubert parvint à bloquer le bras armé qui se rabattait, mais la violence du choc ne lui permit pas de placer la riposte qui lui aurait donné l'avantage. Autant essayer d'arrêter une locomotive.

Bousculé par la puissance de la charge, incapable de conserver son équilibre, Hubert se sentit projeté brutalement en arrière. Il réussit néanmoins à maintenir sa parade pendant la seconde suffisante pour dévier le coup et utiliser la force de l'agresseur pour le déséquilibrer lui aussi et l'envoyer à terre.

Avec un grognement de colère et de désappointement, le Noir chuta la tête la première tandis qu'Hubert prenait douloureusement contact de l'occiput avec le mur, derrière lui. Pendant une fraction de seconde, un voile noir passa devant ses yeux et une faiblesse l'envahit tout entier. Il songea que c'était très mal parti pour lui avec un énergumène de cet acabit, que le second assaut allait être beaucoup plus difficile à enrayer.

Il n'y en eut heureusement pas. Rebondissant comme une balle de caoutchouc, le Noir se retrouva sur ses jambes et détaleta comme un lièvre sans demander son reste.

Un assaillant rompu à toutes les ruses et à toutes les subtilités du combat au corps à corps, aurait perçu d'instinct la faille et l'aurait

exploitée. Lui, il ne connaissait que la force brutale, sans l'ombre d'une nuance. Jugeant que son coup était manqué, il déguerpissait sans réfléchir un seul instant. Son intelligence devait être à peu près celle d'un boulet de canon. On ne lui demande pas de faire demi-tour quand il a raté sa cible...

Le temps qu'Hubert se relève en secouant la tête pour retrouver tous ses esprits, il avait disparu à toutes jambes.

Tout s'était déroulé très vite, et Lucile avait du mal à réaliser.

Assise par terre, l'expression incrédule, elle paraissait émerger d'un rêve, comme si elle doutait de la matérialité de l'attaque dont ils avaient été l'objet.

— Qu'est-il arrivé ? fit-elle avec incompréhension. Que voulait-il ?

Son ton ne trahissait aucune peur, même à retardement. Hubert préférerait cela à une crise de nerfs accompagnée de cris qui auraient réveillé tout l'hôtel. Il choisit de minimiser l'incident, haussa les épaules.

— Je crois qu'il n'en voulait même pas à ta vertu ou à mon portefeuille, dit-il en plaisantant. Sans doute un vulgaire cambrieur amateur qui a pris ses jambes à son cou en s'imaginant qu'il allait être découvert...

Il tendit la main pour aider la jeune femme à se redresser, ramassa la mallette.

— Il doit être loin, continua-t-il de la même voix indifférente, rassurante. Et il n'est sûrement pas près de recommencer...

Mieux valait quand même demeurer sur ses gardes, l'œil bien ouvert.

Précaution superflue... Aucun autre traquenard ne les guettait près de la Simca. Une fois sur l'avenue du front de mer, Hubert put constater dans le rétroviseur qu'ils n'étaient pas suivis. Ou alors, ce ne pouvait être que par un véhicule roulant tous feux éteints à plus de cinq cents mètres derrière eux.

Les rues du centre de Toumako étaient désertes. Pas le moindre signe des groupes de miliciens du début de la soirée, aucun indice de patrouilles de la police ou de l'armée. Après tout, la révolution avait bien le droit de s'accorder quelques heures de sommeil.

Le *Pam Pam* était fermé quand Hubert freina pour s'arrêter devant. Lucile se pencha pour effleurer ses lèvres d'un baiser furtif, récupéra sa machine à écrire sur la banquette arrière, ouvrit sa portière.

— Ce n'est pas la peine de me raccompagner, affirma-t-elle. Tu

peux rentrer à ton hôtel. Ma voiture connaît le chemin toute seule.

Visiblement, elle n'avait aucune envie de réintégrer ses foyers encombrée d'une escorte.

— Eh bien, bonne nuit, mon cœur, souhaita Hubert. Je te téléphonerai dans la matinée...

Le rire de Lucile perla tandis qu'elle refermait la portière.

— Je suis à ta disposition si tu as encore besoin d'une secrétaire...

Avec juste ce qu'il fallait d'ironie.

Puis, comme elle restait sans bouger, Hubert fut bien obligé de démarrer pour s'éloigner et tourner dans la rue suivante.

Dans n'importe quelle ville digne de ce nom, il aurait pu manœuvrer pour revenir en vue d'une filature discrète. À Toumako, c'était hors de question. Sa voiture était sans doute la seule à circuler à cette heure. Il suffisait que Lucile écoute simplement le bruit du moteur dans le silence ambiant pour se rendre compte qu'il ne s'éloignait pas normalement.

Revenant vers le marché, Hubert prit l'avenue Clozel pour rejoindre le port et continuer en empruntant la Marina. Au-delà de la digue délimitant et protégeant le port des humeurs de l'océan, les grands rouleaux de la barre s'écrasaient sur la plage avec des explosions d'écume phosphorescente.

Une fois de retour à la *Croix du Sud*, Hubert retrouva toute sa méfiance en descendant de voiture. Des fois que l'escogriffe furieux se manifeste par une tentative moins désordonnée que la précédente.

C'est ainsi qu'il repéra les silhouettes partiellement tapies dans l'ombre plus dense, juste après son bungalow. Ce coup-ci, il y avait du monde, et l'affaire risquait d'être autrement plus sérieuse.

Peu soucieux de s'engager plus avant dans la nasse et de leur laisser l'avantage de la surprise, il s'arrêta net.

— Qui êtes-vous ? prononça-t-il à haute voix. Que voulez-vous ?

Un combat à un contre quatre ne lui faisait pas peur, mais contre des adversaires armés comme ils semblaient l'être, le handicap était vraiment trop grand.

La plus petite des silhouettes s'avança dans l'allée.

— Pourquoi vous méfiez-vous ? questionna l'homme d'une voix haut perchée. Auriez-vous des raisons de craindre que la justice populaire n'ait à vous demander des comptes ? Seuls ceux qui n'ont pas la conscience tranquille redoutent le juste châtement des masses

laborieuses !

Hubert soupira intérieurement. Il ne lui manquait plus que cette espèce de commissaire politique coiffé d'une casquette cubaine et usant d'un vocabulaire de licencié en sociologie !

— Je réagis comme quelqu'un qui rentre tranquillement à son hôtel et qui aperçoit des hommes armés qui semblent le guetter près de la porte de son bungalow, dissimulés dans l'ombre comme des malfaiteurs prêts à perpétrer quelque mauvais coup...

Le mot à ne pas prononcer !

La réplique fusa instantanément, virulente et lourde de menaces :

— Vos paroles sont une insulte grave à la république populaire du Bénin ! Depuis la révolution, il n'y a plus de voleurs ou d'assassins de droit commun ! Les seuls criminels sont les agents de la réaction et de l'impérialisme ! Votre attitude procède d'un mode de raisonnement colonialiste.

Dressé sur ses ergots, il ressemblait à un coquelet lançant son premier cri pour tenter d'impressionner les volailles d'un poulailler. L'ennui, c'est qu'il représentait le tout-puissant Parti et qu'il était accompagné de trois gorilles portant mitraillette en bandoulière.

Hubert fit appel à tout l'esprit de conciliation dont il était capable.

— Je vous prie de bien vouloir excuser la maladresse de mes propos, déclara-t-il platement. Nous aussi, Canadiens francophones, sommes en quelque sorte colonisés et nous nous efforçons de conquérir notre liberté. Et chez nous, nous appelons malfaiteurs tous ceux qui se rendent coupables de méfaits à l'encontre des lois de notre pays.

Subtilité fallacieuse permettant néanmoins de sauver la face de part et d'autre.

— Admettons, fit le Noir, baissant le ton. Vous ne vous demandez pas pour quelle raison nous vous attendions ?

Hubert prit un air à la fois intrigué et souriant, stupide à souhait.

— À vrai dire, c'est justement la question que je voulais vous poser. Mais je suppose que vous êtes là pour y répondre...

Conscient que la balle était dans son camp, le milicien pointa un doigt accusateur.

— Pourquoi n'avez-vous pas porté plainte après avoir été attaqué ?

Hubert afficha le plus authentique ahurissement.

— Attaqué, moi ! Quand l'aurais-je donc été ?

Il se frotta soudain le front et s'exclama :

— Vous voulez dire que l'homme qui courait et qui m'a bousculé quand je suis sorti voulait en réalité m'attaquer ! Je l'ai à peine entrevu mais je n'ai pas eu l'impression qu'il voulait s'en prendre à moi, même quand j'ai perdu l'équilibre et que j'ai essayé de me raccrocher à lui en tombant. La preuve ; c'est qu'il a continué à courir sans s'arrêter quand j'étais à terre.

Il glissa un très léger soupçon de réticence dans sa voix.

— Évidemment, si vous m'assurez que cet homme est un ennemi de votre pays ; je suis prêt à signer une déclaration comme quoi j'ai été assez violemment bousculé. Mais je serais bien incapable de l'identifier et je mentirais si j'affirmais avoir été victime d'une agression caractérisée.

Le Noir plissa le front, et son visage se renfroigna. Il lui était impossible désormais d'invoquer une attaque crapuleuse après sa véhémence proclamation. D'autre part, assailli par une canaille réactionnaire ou révisionniste, Hubert se retrouvait du même coup du bon côté de la barricade et était en droit de se plaindre d'une milice incapable d'assurer la protection des hôtes de la révolution triomphante.

— À quoi avez-vous occupé votre soirée ? dit le milicien en attaquant sur un autre front.

Hubert faillit le lui dire en termes crus.

— J'ai rendez-vous à l'Information avec M. le délégué Paulin Yesofo, répondit-il simplement. Lors de notre dernier entretien, il m'a chargé de rédiger une note résumant le projet pour lequel j'ai effectué tout spécialement le voyage. Il a fallu la composer et la taper à la machine. Si vous désirez vérifier...

Le Noir préféra esquisser une prudente retraite. Il n'était pas recommandé de chercher une mauvaise querelle à un Blanc susceptible de rencontrer les plus hautes autorités et de se plaindre au conseil de la révolution. Un excès de zèle pouvait conduire à une mutation comme responsable politique d'un village perdu au plus profond de la brousse la plus éloignée, avec mission d'enseigner Marx ou Engels à trois douzaines de paysans ne parlant pas un mot de français...

— Très bien, déclara-t-il en faisant signe à ses gorilles de le suivre. Soyez assez aimable pour signaler tout ce qui vous paraîtrait suspect. Je vous en remercie et vous souhaite une bonne nuit.

Tout en refermant la porte de son bungalow, Hubert se frotta

pensivement le menton. S'agissait-il d'une surveillance systématique de tous les étrangers avec coups de sonde au hasard, ou d'une provocation en vue de l'amener à commettre un faux pas ?

Une fuite avait pu se produire au niveau d'*Hector*, à moins que Lucile ne fût brûlée et qu'il se soit trahi en la contactant.

Quoi qu'il en soit, il allait devoir redoubler de prudence. Pour commencer, il plaça une des chaises en équilibre derrière le battant de la porte afin de pouvoir dormir tranquille.

*

* *

Hubert possédait une sorte de sixième sens, véritable radar servant à détecter le danger, qui se manifestait tout spécialement quand il était en mission.

Il se réveilla, instantanément lucide et acquit la certitude absolue que quelqu'un s'apprêtait à essayer de pénétrer à l'intérieur du bungalow. Conservant le même rythme de respiration, il se mobilisa tout entier pour écouter au travers du ronronnement du climatiseur. En même temps, il se redressait lentement pour éviter de faire grincer le lit.

Il y eut d'abord un imperceptible raclement de semelle, auquel succéda un très léger tintement métallique. Alors qu'il achevait de se mettre debout, un frôlement tout juste audible indiqua qu'une clé ou un passe était introduit avec les plus grandes précautions dans la serrure.

Après l'intervention du milicien et de ses gorilles, la logique aurait voulu qu'Hubert demande à haute voix ce qu'on lui voulait ou qu'il appelle la réception pour donner l'alerte. Toutefois, l'expérience lui ayant appris que les réactions les plus inattendues sont souvent les plus payantes, il s'approcha silencieusement de la porte, côté ouverture.

Pas question d'ôter la chaise, ce qui se serait entendu. En revanche, tout en suivant les efforts patients de l'inconnu pour introduire sa clé, Hubert entreprit de retirer la sienne de façon à ce que la serrure puisse fonctionner.

Au bout de deux longues minutes, un léger claquement révéla que le pêne venait de s'effacer. Le battant bougea alors de deux

millimètres et s'immobilisa. Dehors, le type devait penser que la résistance qu'il rencontrait provenait des gonds mal huilés et redouter un craquement s'il forçait.

C'était le moment. Envoyant valser la chaise d'un coup de pied, Hubert ouvrit simultanément le battant en grand, cueillit la main qui tenait la clé et tira violemment son propriétaire à l'intérieur, plaçant un enroulement du bras, jambe en barrage.

Totalement pris au dépourvu, l'inconnu s'offrit un magnifique plongeon. Avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, il se retrouva à plat ventre avec Hubert sur le dos, le bras bloqué à la limite de la rupture, le cou emprisonné par un étranglement sanguin porté de la main gauche.

— Je suis... *Hector*, parvint-il à coasser lugubrement.

Avant de perdre connaissance.

Hubert était loin de s'attendre à la révélation que venait de lui faire sa victime dans un dernier sursaut de volonté.

La meilleure ! Relâchant sa prise, il se releva, s'assura d'un rapide coup d'œil au dehors qu'il était bien seul, referma la porte à clé, alluma et entreprit de fouiller les poches de son visiteur. Dans un portefeuille, il trouva des papiers au nom de Iannis Panagoulis, de nationalité grecque, avec une photo tout à fait ressemblante. C'était bien *Hector* !

La quarantaine, le crâne en train de se déplumer, un début d'embonpoint qu'on aurait appelé autrefois œuf colonial, il était juste assez grand pour qu'on ne remarque pas trop qu'il avait les jambes un peu courtes. Il n'avait rien d'un adonis, mais était néanmoins musclé.

Hubert se mit en devoir de le ranimer par massages du plexus et des globes oculaires. Iannis Panagoulis finit par revenir à la surface, se frotta le bras puis le cou avec une grimace.

— Vous n'y êtes pas allé de main morte, se plaignit-il.

— Vous l'avez bien cherché, répliqua Hubert. La prochaine fois, vous frapperez à la porte.

Tandis que le Grec s'asseyait sur son séant avant de se relever, il déclara :

— La Lorelei n'est pas un fleuve canadien.

Iannis Panagoulis déglutit.

— Ce n'est qu'un rocher du Rhin dont les Allemands ont fait une femme fatale, compléta-t-il.

La phrase était correcte et ne pouvait s'improviser mot pour mot.

— Ça vous arrive souvent de jouer les rats d'hôtel ? enchaîna Hubert.

— Je voulais entrer discrètement sans réveiller les voisins...

Le Grec haussa les épaules.

— Je voulais voir aussi si vous étiez quelqu'un à vous laisser surprendre...

— Vous avez vu ?

— J'ai même senti ! Et je sens toujours...

Iannis Panagoulis fit fonctionner son articulation pour se convaincre qu'elle n'était pas irrémédiablement hors d'état, puis indiqua la bouteille de *Moët & Chandon* ainsi que les deux coupes.

— Si c'est la personne à laquelle je pense, remarqua-t-il, vous n'avez pas perdu votre temps. Vous a-t-elle dit au moins que j'étais absent de Toumako ?

Hubert acquiesça.

— Elle semblait penser que vous ne rentreriez que dans la matinée.

— Exact, mais j'ai préféré presser le mouvement, dit Iannis Panagoulis. Il m'a paru souhaitable que nous nous rencontrions avant le matin. Dans la journée, je suis dérangé sans arrêt à cause de mes affaires et des tracasseries administratives que les plaisantins locaux s'ingénient à multiplier. D'autre part, il aurait fallu monter un véritable scénario pour pouvoir discuter sans que dix personnes soient au courant. Au fait, tout le monde m'appelle Pana. C'est plus court et cela fait couleur locale.

— D'accord, fit Hubert, va pour Pana. Moi, c'est Hubert ou Hube. Sans rancune ?

— Sans rancune. Je vous avoue que je préfère ça à un gars dont j'aurais été obligé de chatouiller la plante des pieds pendant dix minutes. J'avais peur que Washington ne prenne pas l'affaire au sérieux.

Finalement, à condition d'oublier son arrivée quelque peu fantaisiste, Pana se révélait plutôt sympathique.

— Parlez-moi de cette affaire. De quoi s'agit-il exactement ?

— Le bordel dans toute sa splendeur ! Un véritable merdier !

Opinion qui possédait le mérite de la franchise...

— D'abord, les comiques en place, expliqua le Grec. Leur folklore

serait plutôt plaisant et pas plus nocif qu'ailleurs s'ils étaient seuls à s'agiter dans leur bocal. Mais il y a les Russes et les Chinois qui poussent à la roue en coulisse, chacun de leur côté. Les Français, aussi, qui commencent à trouver que la pagaille a suffisamment duré et qui verraient volontiers des gens plus « responsables » aux commandes. Sans oublier toutes les élites locales mises au rancart par la révolution et qui sont persuadées que le pays serait infiniment mieux gouverné si elles étaient à sa tête. Depuis l'indépendance, le complot est devenu une sorte de sport national.

Il sortit un paquet de cigarettes, le tendit à Hubert qui refusa, en alluma une.

— Tout ça va mal finir, continua-t-il. Jusqu'à présent, les coups d'État n'étaient qu'une manière anodine de procéder à des remaniements ministériels, une espèce de mode d'élection directe par les intéressés eux-mêmes. Maintenant que Moscou et Pékin ont un pied dans la maison, ils ne se laisseront pas mettre dehors aussi facilement.

Cela, Hubert le savait déjà. Il se contenta d'acquiescer, invitant son interlocuteur à poursuivre.

— On m'a démolì un gars qui m'avait dit être sur quelque chose de très gros, reprit Pana. Il voulait être sûr et avoir des précisions avant de me donner les détails. Plus que la fusillade publique de la Marina, son élimination prouve qu'il était sur une piste sérieuse et qu'il se prépare un coup de Trafalgar.

Il s'interrompt pour tirer sur sa cigarette.

— Ici, une partie importante du commerce est entre les mains des Libanais mais aussi des Grecs comme moi, indiqua-t-il. Nous ne nous faisons pas de cadeaux, mais nous savons nous souvenir que nous sommes, les uns et les autres, des Méditerranéens d'origine. Quand c'est nécessaire, nous enterrons la hache de guerre pour nous serrer les coudes. C'est le cas actuellement. Si le capitaine-président et sa bande de jacasseurs se mettaient dans la tête de nationaliser à tour de bras et de tout africaniser, ce ne serait pas seulement une catastrophe pour le pays. Nous serions les premiers à en subir les conséquences.

Pana chercha des yeux un cendrier pour écraser sa cigarette.

— Ceci pour vous expliquer que nous ne prendrions pas le deuil si Kékoko et consorts attrapaient la fièvre aphteuse ou se noyaient en chœur dans la lagune...

Heureusement que les murs n'avaient pas d'oreilles.

— Mon informateur était un Libanais assez bien introduit dans les

milieux de l'armée békanaise parce qu'il avait eu l'astuce de faire crédit à un taux un peu moins usuraire que ses concurrents. C'est vous dire qu'il était particulièrement bien placé pour glaner ses renseignements à la source. Il faut croire qu'il aura commis une imprudence ou se sera montré trop curieux. On l'a lesté de deux balles dans la tête avant de le balancer dans le lac Konoué.

Méthode réputée efficace pour s'assurer du silence de quelqu'un en sachant trop.

— Quand on liquide quelqu'un qui affirme avoir levé un lièvre, c'est qu'il y a effectivement anguille sous roche, conclut le Grec. Je vois deux possibilités. Ou bien notre cher capitaine Kékoko a caché son jeu le temps d'asseoir définitivement son pouvoir et s'apprête à « normaliser » dans les grandes largeurs avec la bénédiction du Kremlin. Ou bien il est sur le point d'être dépassé par un noyau d'extrémistes qui nous préparent des lendemains agités.

— Vous devez bien avoir quelques éléments tangibles ? intervint Hubert.

Pana s'humecta les lèvres de la langue, parut hésiter.

— Je préférerais que vous vous forgiez votre propre opinion vous-même... J'ai prévu de vous faire rencontrer dans la soirée un Békanais qui vous exposera beaucoup mieux que moi le point de vue de la population et de deux de ses représentants qui n'ont pas perdu le sens des réalités...

Dans son for intérieur, Hubert soupira. Il y avait déjà le capitaine-président et les « révolutionnaires » qui le soutenaient, ceux qui brûlaient de transformer le pays en succursale castriste ou moscovite, ceux qui faisaient les yeux doux à Pékin, ceux qui supputaient le montant de l'aide de Paris en échange d'un retour à une coopération franche et massive, toute la cohorte des bonnes volontés prêtes à se sacrifier sur l'autel de la Nation à condition que ce soit dans une voiture officielle avec fanion.

Comme si cela ne suffisait pas, le Grec semblait en avoir déniché un pour qui le salut de la patrie en danger passait par Washington.

— Après tout, pourquoi pas...

CHAPITRE

7

Le camarade-délégué Paulin Yesofo n'était pas libre.

Sans doute était-il en train de prendre connaissance des nouvelles internationales dans le condensé des dépêches de l'agence Tass, dûment traduit et fourni chaque matin par les bons soins de l'ambassade soviétique de Toumako. À moins qu'il ne soit plongé dans la lecture édifiante de la presse d'Alger ou des extraits des derniers communiqués de *Chine nouvelle*.

Peut-être, simplement, parcourait-il d'un œil critique et sans bienveillance le dernier album de bandes dessinées arrivé de Paris par avion, exemple flagrant des intolérables manifestations de l'esprit petit-bourgeois et néo-colonialiste régnant en France.

La plus grande vigilance s'imposait.

— Vous n'avez qu'à laisser vos documents. Ils seront remis au camarade-délégué.

Hubert n'était pas mécontent de couper à une entrevue qui aurait pu se terminer par un refus de son « projet ». Il tendit les feuillets au secrétaire-planton qui y apposa aussitôt une série d'empreintes digitales graisseuses.

— Pouvez-vous dire à M. le délégué Paulin Yesofo que je demeure à son entière disposition.

— Ce sera fait.

— Je vous remercie.

Hubert reprit le volant de sa Simca pour gagner le centre. Il ne lui restait plus qu'à jouer les touristes cherchant à s'imprégner de l'ambiance de la ville.

Il décida de commencer par un petit village indigène à l'embouchure de la lagune, tant que l'odeur en était encore supportable. Ensuite, par le nouveau pont, un circuit sur les lotissements récents qui s'étaient de part et d'autre de la route de Nueva Villa... Après quoi, retour vers la gare, le Nouveau Toumako, le camp militaire et le quartier de l'hôpital.

Hubert n'oubliait pas le piège qu'il avait tendu à Howard, à Washington, et la réponse que celui-ci avait laissé échapper. Si une action était effectivement déclenchée, elle viserait en premier lieu à neutraliser l'armée békanaise. Autant se faire une idée de l'importance de ses installations et de son matériel.

Iannis Panagoulis n'avait pas émis la moindre allusion quant à une telle éventualité, mais l'inverse eût été préoccupant. S'il avait été au courant de ce genre de préparatifs, il y aurait eu fort à parier que d'autres l'eussent été aussi. Et dans cette sorte d'affaire, le secret était indispensable sous peine d'échec à peu près certain.

Très vite, Hubert sut qu'il allait devoir retirer la reconnaissance du camp militaire de son programme. Un détour par l'avenue Giran et la rue William Ponty, avec changement de direction pour revenir vers le port en passant devant la BIAO, lui confirma qu'une 403 grise le suivait comme son ombre.

Après une courte escale au village Kako, juste de quoi s'imprégner jusqu'à la racine des cheveux d'une puissante odeur composite d'arachide avariée et d'entrailles de poisson pourrissant à l'air libre, Hubert constata que la 403 avait cédé la place à une R 4.

La route de Nueva Villa étant goudronnée, il aurait pu sans difficultés la semer. Toutefois, cela aurait révélé à ses suiveurs qu'il les avait repérés, ce qu'il ne souhaitait nullement. Mieux valait continuer à les promener afin d'endormir leur méfiance. Le moment venu, il serait d'autant plus facile de se débarrasser d'eux qu'ils ne seraient pas sur leurs gardes.

Hubert roulait toujours en direction des *Trois Paillottes*, un peu plus loin, lorsque l'incident se produisit.

Dans le rétroviseur, il vit un camion doubler la R 4 dans un nuage de poussière, se rabattre violemment une fois parvenu à sa hauteur. L'accrochage était inévitable, avec un net désavantage pour la voiture dont les tôles trop minces étaient bien incapables de résister.

Plutôt que de finir aplati comme une crêpe à l'intérieur de la

carrosserie, le chauffeur choisit de braquer à fond vers la droite en se cramponnant à son volant. Quittant la chaussée, la R 4 dégringola en contrebas en semant de la ferraille, rebondit dans une sorte de marécage en perdant une roue, effectua un double tonneau et termina sur le toit.

Pendant ce temps, comme s'il n'avait rien remarqué, le conducteur du camion traversa la route en biais sous le nez d'un taxi de brousse surchargé de passagers et de paquets, enfila sans ralentir un chemin qui s'éloignait entre les cocotiers, aussitôt enveloppé par les trombes de poussière soulevées par ses roues.

Hubert continua comme s'il ne s'était rendu compte de rien. En Afrique équatoriale, il n'était pas du tout recommandé de s'arrêter en cas d'accident, même pour porter secours. Responsable ou non, le Blanc était instantanément promu au rang de bouc émissaire. Pour peu qu'un Noir ait une simple égratignure laissant perler une seule goutte de sang, tous les autres sortaient le coupe-coupe comme un seul homme. Chaque année, d'innocents curieux ou des secouristes bénévoles se retrouvaient promptement tronçonnés sans avoir compris ce qui leur arrivait.

Quelques kilomètres plus loin, alors qu'il était sur le point de rebrousser chemin, Hubert vit réapparaître la 403 derrière lui.

Intéressant...

Cela le devint plus encore quand, de retour à Toumako, il identifia dans le quartier Saint-Michel une Simca identique à la sienne qui suivait, elle aussi, le même itinéraire à distance respectueuse.

Pour qu'on le gratifie de telle escorte, il fallait qu'on le considère comme un personnage vraiment très important.

✱

✱ ✱

Tous les bungalows se ressemblaient. À quelques minimes détails près, celui dans lequel Hubert, se trouvait était le frère jumeau de celui dont il était le légitime locataire.

En début de matinée, il avait involontairement surpris les propos d'un couple qui se proposait d'aller excursionner pendant la journée à Nonsi et Omabou, l'ancienne capitale du royaume du même nom avant le découpage des colonisateurs européens au siècle dernier.

Compte tenu du trajet, ils ne rentreraient sûrement pas ayant la nuit tombée.

Ses suiveurs devaient être encore à se demander comment il avait pu leur fausser compagnie par l'arrière du petit restaurant de l'avenue Clozel où il avait déjeuné, négligeant de venir reprendre la Simca laissée en stationnement à cent cinquante mètres...

Depuis l'avenue Dodds, Hubert avait utilisé un taxi jusqu'au palais de la Présidence et continué à pied par ultime mesure de prudence. À l'heure la plus chaude de la journée, les courts de tennis de la *Croix du Sud* étaient naturellement déserts. Il était facile d'entrer par là sans être remarqué par les employés du bâtiment principal. Le passe utilisé par Iannis Panagoulis avait alors révélé son efficacité.

Maintenant, dans la fraîcheur du bungalow du couple d'excursionnistes, confortablement installé dans un fauteuil près de la fenêtre partiellement masquée par les stores vénitiens baissés, Hubert surveillait le sien tout en s'abandonnant à une demi-somnolence.

Son corps et son esprit étaient au repos, pour ainsi dire en sommeil. Toutefois, une partie de son cerveau demeurait parfaitement aux aguets, enregistrant tout ce qui pouvait se produire dans son champ de vision.

Après l'évidente sollicitude dont il avait été l'objet dans la matinée, ses suiveurs n'allaient sûrement pas en rester là, surtout après qu'il leur ait filé sous le nez. Il y avait une chance sur deux pour qu'ils se manifestent d'une manière ou d'une autre.

Alors que l'hôtel tout entier semblait s'être assoupi, un Noir apparut dans l'allée desservant les annexes. Le visage banal, vêtu d'une chemise-veste grise sur un pantalon de toile, il arborait un air d'indifférence beaucoup trop ostensible pour être honnête.

De fait, après s'être assuré à plusieurs reprises que personne n'était en vue, il marcha jusqu'à la porte du bungalow d'Hubert, ouvrit au moyen d'une clé ou d'un passe, pénétra rapidement à l'intérieur et referma derrière lui. Un Européen sortant à cet instant l'eût pris pour quelque boy venant vérifier le fonctionnement du climatiseur ou réparer la douche.

Sans quitter la fenêtre de l'œil, Hubert rafla un chapeau de toile appartenant au légitime occupant des lieux, passa une magnifique chemise hawaïenne aux couleurs agressives et chaussa de grosses lunettes de soleil pour voir si elles lui allaient. C'était le cas.

Une vingtaine de minutes s'écoulèrent à tel point qu'il finit par se demander si le Noir n'était pas un envoyé de Iannis Panagoulis employant la même méthode que celui-ci pour attendre Hubert à l'abri

des regards indiscrets.

Finalement, le visiteur ressortit avec la même indifférence affectée qu'il arborait en arrivant. Après avoir donné un tour de clé, il s'éloigna sans se retourner dans l'intention évidente de quitter l'hôtel par les tennis.

Le temps qu'il disparaisse hors de vue, Hubert sortit à son tour pour lui emboîter le pas, courbant les épaules et fléchissant légèrement les genoux pour modifier sa silhouette. À distance, avec les vêtements et accessoires de son hôte involontaire, il devait pouvoir faire illusion.

Au moment de déboucher dans la rue latérale, Hubert prit la précaution d'observer ce qui se passait de l'autre côté de la haie d'hibiscus formant clôture.

Le Noir était en train de monter à l'avant d'une voiture au volant de laquelle était assis un Blanc au visage tanné par le soleil. Hubert photographia mentalement ses traits et enregistra le numéro d'immatriculation de la plaque poussiéreuse avant que la voiture démarre pour virer sur le front de mer.

Perplexe, Hubert tourna les talons pour rejoindre les bungalows. Le problème était de savoir s'il devait ou non reprendre la planque en attendant d'autres visiteurs éventuels.

L'Européen de la voiture ressemblait à un de ces anciens militaires des troupes coloniales françaises, espèce vivace entre toutes, qu'on trouvait encore dans la plupart des pays d'Afrique francophone reconvertis comme « conseillers » dans les armées nationales ou comme cadres habitués à faire marcher leur monde dans le sens du rendement et de l'efficacité.

Rien de tel qu'un ancien officier ou un bon adjudant-chef à la retraite pour secouer la nonchalance atavique de certaines populations ou rétablir une discipline perpétuellement remise en cause par les ancestrales querelles tribales. Avec un Blanc pour commander, pas question d'obtenir de passe-droits parce qu'on avait un cousin, lui-même petit-neveu de la troisième femme d'un chef de village originaire de la même province que le contremaître. Chacun se retrouvait sur le même pied d'égalité, et l'avancement était uniquement fonction du mérite.

Hubert n'ignorait pas, et il n'était pas le seul, qu'un certain nombre d'entre eux servaient d'antennes discrètes à ces organisations basées à Paris dont un défunt président français avait affirmé n'exister que dans l'imagination des journalistes.

À partir du numéro d'immatriculation de la voiture, Iannis

Panagoulis devait pouvoir obtenir l'identité et les coordonnées du propriétaire. Encore fallait-il les lui communiquer, ce qui n'était pas aussi simple que ça dans la mesure où Toumako ne possédait aucune cabine téléphonique publique permettant un appel direct, pas même à la poste.

Seule formule possible : téléphoner depuis une des boutiques européennes du centre, en s'arrangeant pour masquer le cadran et pour ne pas prononcer le nom du correspondant. Les commerçants refusaient rarement de mettre leur appareil à la disposition d'un client.

Après quoi, Hubert irait récupérer la Simca afin de rassurer ses multiples suiveurs et leur permettre de meubler leurs rapports...

*

* *

Georges Gantrey déboîta pour doubler une invraisemblable carriole tirée par un vieux buffle aux côtes saillantes.

— Tu as fouillé partout ? fit-il avec contrariété. Tu es vraiment sûr de n'avoir rien oublié ? Pas de double fond à la valise ? Pas de cachette dans la trousse de toilette ? Tu n'as pas oublié de vérifier la savonnette et le rasoir électrique ?

Son interlocuteur se contenta de confirmer à chaque question.

— J'ai même glissé le doigt sous le col des chemises, affirma-t-il. Tout ce que j'ai découvert, c'est le double de la lettre adressée à Paulin Yesofo et une offre détaillée pour rédiger un livre illustré sur le Békana. Et aussi, des lettres d'introduction écrites par un éditeur et par un organisme culturel canadiens.

Georges Gantrey jura entre ses dents. D'accord, il ne s'attendait pas à mettre la main sur l'annuaire de tous les agents et correspondants de la CIA en Afrique noire, mais il espérait quand même un petit quelque chose de substantiel, un début de preuve en quelque sorte.

À la place, ce Canadien déguisé semblait posséder une couverture en béton armé et se comporter exactement comme s'il voulait faire connaître le Békana aux populations québécoises éprises de savoir.

Cela ne collait pas ! Quand un Américain débarque dans de telles conditions, on trouve toujours à glaner dans ses bagages.

À moins que quelqu'un ne soit déjà passé avant... Ou qu'il ait pour mission de servir de miroir aux alouettes pour monopoliser l'attention et détourner celle-ci d'un compère chargé de traiter les affaires sérieuses...

— Paulin Yesofo est peut-être dans le coup ? suggéra le Noir.

Georges Gantrey jura derechef. Il n'y avait pas pensé.

Ses sourcils se froncèrent.

— Il va falloir l'interviewer ! murmura-t-il entre ses dents.

Ce serait l'occasion de vérifier que Mathieu Thotho était bien digne de tous les espoirs qu'on plaçait en lui.

*

* *

Préoccupé, Huong Ba s'efforçait d'examiner la situation avec toute l'objectivité voulue.

C'était difficile. Divers sentiments contradictoires se bousculaient en lui.

À une époque, quand il militait dans les Pionniers rouges, il avait sincèrement cru à la fable des « grands frères » russes, promoteurs et propagateurs infailibles de la révolution prolétarienne internationale. Plus tard, ses yeux s'étaient ouverts. Il avait compris que le Kremlin servait de repaire à une bande de révisionnistes décadents et d'impérialistes déguisés. Pour tout dire, des sociaux-traîtres alliés aux pires soutiens de la réaction...

C'était logique. Les Russes étaient des Blancs, tout comme les Américains. Une complicité historique les unissait au détriment des peuples de couleur, qu'ils n'avaient jamais cessé de considérer et de traiter avec une mentalité d'esclavagistes et de colonisateurs.

L'avenir, c'était l'union des Noirs et des Jaunes vers le même progrès démocratique. La grande chance de l'Afrique passait par la Chine, qui seule pouvait l'aider à secouer le joug des impérialistes blancs et de leurs valets.

Plus que des Américains, des tigres de papier, le danger venait des Russes et de leurs serviteurs cubains. C'est eux qu'il convenait d'éliminer en priorité.

Le moment était venu de voir si Mathieu Thotho était digne de mériter la confiance des authentiques forces de progrès...

*

* *

Jorge Carillo tournait en rond comme un fauve en cage, fulminant et couvrant d'injures les déviationnistes aux yeux bridés.

Leur jeu, ils venaient de l'abattre avec l'arrivée de cet agent de la CIA déguisé en homme d'affaires canadien...

C'était d'ailleurs prévisible. Depuis que Mao avait reçu en grande pompe Nixon à Pékin, leur nouvelle orientation était évidente. En réalisant cette alliance contre nature, les Chinois ne cherchaient qu'à s'attirer la bienveillante neutralité des *Yankees* pour mieux poignarder la révolution russe dans le dos.

Leurs visées apparaissaient clairement. Sous couvert de dogmatisme, ils voulaient se tailler un nouvel empire calqué sur les grandes invasions du Moyen Âge, quand les hordes tartares bivouaquaient en pays conquis jusqu'à la Baltique.

L'ennemi le plus dangereux n'était pas l'Américain, mais le Chinois...

Jorge Carillo prit sa décision. À Mathieu Thotho de prouver qu'il correspondait bien aux espérances placées en lui...

CHAPITRE

8

Roulant en codes à vitesse réduite, Hubert s'engagea sur le pont enjambant la lagune pour rejoindre le nouveau quartier africain de Pokapo. Avec sa nouvelle Simca, ce n'était pas le moment d'avoir un accident ou de se faire arrêter par des miliciens jugeant son allure excessive et dangereuse pour la sécurité des masses populaires.

« L'échange » s'était déroulé sans problème, après s'être arrangé pour semer d'éventuels suiveurs devenus beaucoup plus discrets, pour ne pas dire inexistants. Contrairement aux vertueuses proclamations officielles selon lesquelles toute forme de larcin avait disparu avec l'avènement de la révolution, il était d'usage de vider très soigneusement sa voiture et de ne pas la fermer à clé pour éviter que les voleurs ne forcent la serrure ou ne brisent une vitre.

Moyennant quoi, Hubert n'avait eu qu'à choisir parmi la demi-douzaine de Simca 1100 stationnant à proximité des Quarante Logements. L'une d'elles, n'avait pas l'anti-vol en position de blocage, ce qui lui avait permis de tourner le volant. Un rapide bricolage des fils de contact et de démarreur avait suffi pour la mettre en route.

Lorsque la nuit était tombée, avec cette brutale et brève débauche de teintes violentes propre aux latitudes tropicales, Iannis Panagoulis ne lui avait toujours pas fait signe au sujet de l'Européen aperçu en compagnie du visiteur du bungalow. En revanche, Lucile avait téléphoné et laissé un message demandant s'il n'avait pas besoin d'elle pour d'autres travaux de dactylographie.

Hubert savait ce qu'il fallait entendre par là. En d'autres

circonstances, il se serait découvert toute une thèse à lui faire taper. Mais ce soir, il préférait ne pas l'avoir dans les jambes. Après la visite qu'il projetait, une mise au point serait peut-être nécessaire avec Panagoulis. Autant de raisons pour conserver toute sa liberté d'action.

Surtout s'il lui fallait ensuite s'occuper de ses différents suiveurs...

Une fois le pont franchi, Hubert chercha la première voie carrossable sur la gauche, mit son clignotant et vira pour s'y engager.

Situé sur l'autre rive de la lagune, le quartier de Pokapo était l'exemple de ce que peuvent réaliser des urbanistes coupés des réalités. Selon leurs conceptions, une ville satellite devait s'y construire, avec de coquettes résidences desservies par de belles avenues rectilignes, larges et ombragées.

Lorsqu'on s'était rendu compte que la moitié du budget national serait englouti dans l'opération, il était de toute manière trop tard. Ou alors, il aurait fallu chasser par la force tous les habitants des bidonvilles qui avaient pris possession des emplacements prévus.

Les raisons de cet état de fait étaient simples. Quand la révolution avait pris le pouvoir et annoncé le début de l'âge d'or, des milliers de paysans parmi les plus démunis avaient abandonné la brousse et convergé vers Toumako dans l'espoir naïf de ne pas être oubliés dans la distribution de la manne.

Leur foi de néophytes avait été vite douchée. La révolution exigeait en premier lieu de chacun qu'il travaille pour le bien des masses populaires. Malheureusement, elle n'avait aucun travail à leur offrir, donc pas de salaire. La constitution de comités de quartier ou de brigades démocratiques, une fois passé l'attrait de la nouveauté, avait rapidement perdu tout sel.

Mais les bidonvilles constituaient un important réservoir où il était possible de désigner des volontaires lors des grandes manifestations de masses...

Pour le reste, en dehors de quelques dizaines de logements en dur et d'un grand hôtel face à la lagune, le *Pokapo Palace*, le quartier se signalait surtout par son insalubrité et l'insécurité qui y régnait après le crépuscule.

Une fois, un groupe de miliciens avait décidé d'y rétablir l'ordre à la suite d'une rixe un peu trop bruyante. Ceux qui avaient réussi à s'échapper s'en étaient sortis entièrement nus, déshabillés en un tournemain. Une chemise, même déchirée et usée jusqu'à la trame, représentait une petite fortune. On avait repêché les autres dans la lagune.

Depuis, on préférait ignorer ce qui s'y passait après la tombée de la nuit...

Hubert n'avait heureusement pas à pénétrer au cœur du bidonville. En suivant l'avenue de terre sablonneuse, il n'avait qu'à continuer jusqu'à l'hôtel. Le lotissement qui l'intéressait s'étendait au-delà, protégé par un marigot assez large de l'inquiétante promiscuité de ce qui aurait dû être une cité riante pour travailleurs méritants. Au total, entre trente et quarante maisons en dur, crépies en jaune brun, entourées pour certaines de jardins passablement pelés.

Comme les Européens et même les coopérants les plus enthousiastes refusaient de venir habiter là, on y logeait certains fonctionnaires et cadres africains qui n'avaient pas le choix. À tout prendre, c'était toujours mieux que les taudis qu'ils pouvaient apercevoir de l'autre côté de la bande marécageuse encombrée de détritiques divers. Pour différencier les maisons, toutes semblables, un numéro bien visible était peint en noir sur le mur de façade de chacune d'entre elles. On devait presque pouvoir le déchiffrer à l'œil nu de l'autre berge de la lagune.

Hubert abandonna la Simca après l'hôtel et continua à pied. L'éclairage public avait été prévu, mais se limitait encore aux trous profonds creusés pour planter les réverbères. La nuit était juste assez claire pour qu'il ne se casse pas les deux jambes en tombant dedans.

D'après Iannis Panagoulis, Silvain Mbobo habitait la maison 23, mais cela ne signifiait pas grand-chose car les numéros avaient été visiblement distribués au hasard. Il fallait les examiner l'un après l'autre.

À l'exception de quelques rares maisons où brillait encore de la lumière, la quasi-totalité du lotissement était plongé dans l'obscurité. À moins qu'un grand rassemblement nocturne à la gloire de la révolution culturelle n'ait lieu au stade, avec chants, danses et banderoles, on ne semblait pas avoir l'habitude de veiller tard à Toumako. Il est vrai que les cadres se devaient de donner l'exemple et de se lever aux aurores pour être les premiers au travail.

Hubert finit par découvrir la maison de Silvain Mbobo, une des dernières du lotissement. Elle était entourée par une haie clairesmée qui n'avait pas encore eu le temps de prendre du volume, et ses fenêtres étaient obscures.

Tout en éprouvant le sentiment vague d'être observé, Hubert marcha jusqu'au petit portail de bois demeuré entrouvert et faillit buter contre le corps étendu juste derrière sur le sol sombre.

Lorsqu'il se pencha pour toucher l'épaule de l'homme, ses doigts

rencontrèrent le tissu de la chemise tout poisseux de sang. Il se rendit compte que la tête avait été pratiquement tranchée d'une oreille à l'autre...

*

* *

Du très vilain travail, sans doute très horrible à voir en pleine lumière, mais exécuté de main de maître. L'assassin devait s'y connaître pour saigner à blanc sa victime, homme ou animal, d'un seul revers de coupe-coupe manipulé avec une si mortelle précision.

Hubert n'eut pas le loisir de vérifier qu'il s'agissait bien de Silvain Mboobo, pas même de prendre la moindre mesure concernant sa propre sécurité. Il était encore penché sur le cadavre quand quelqu'un lança un cri d'alarme assourdi, une dizaine de mètres environ sur la gauche.

Puis, sans autre avertissement, tout se déclencha d'un seul coup.

Un cri s'achevant en gargouillement d'agonie, une détonation partiellement amortie par un silencieux, et ce fut Guadalcanal entre deux partis brûlant également de consommer l'anéantissement de l'adversaire. Une bonne demi-douzaine d'armes tiraient en même temps, sans aucun souci d'économiser les munitions, avec cris de rage et glapissements de douleur, de part et d'autre de l'ouverture pratiquée dans la haie.

Le premier réflexe d'Hubert avait été de se jeter à plat ventre à l'écart de la terre imbibée de sang afin d'éviter toute la ferraille volante échangée par les protagonistes. Il se releva aussi vite, fonça, courbé en deux, vers l'angle proche de la maison.

Une des deux bandes de tirailleurs, au moins, était là en embuscade pour l'attendre. Si elle l'emportait, elle lui tomberait automatiquement dessus. Quant à l'autre, dans l'incertitude, mieux valait décamper plutôt que de courir le risque d'affronter les survivants. Rien de plus dangereux qu'un énergumène enflammé par l'odeur de la poudre et la fièvre du combat.

Côté rue, on continuait d'en découdre avec une égale ardeur. Hubert fonça le long du mur latéral de la bâtisse. Deux balles sifflèrent à ses oreilles, indiquant que sa fuite était éventée, mais allèrent se perdre en miaulant en direction du marigot.

Sur son élan, il traversa l'arrière du jardinet, atteignit la haie de

clôture mitée, la franchit en boulet, se retrouva dans le jardin de la maison voisine.

Tant qu'il s'agissait de bandes réglant leurs comptes à l'intérieur du bidonville, les autorités békanaises affectaient la surdité. En revanche, une fusillade nourrie dans un lotissement réservé aux fonctionnaires de la révolution ne pouvait qu'être causée par une tentative réactionnaire pour arracher le pouvoir aux masses laborieuses.

On n'allait pas se contenter d'y expédier quelques miliciens avec des Kalachnikov sans chargeurs ou sans munitions. L'armée allait être envoyée pour repousser l'agression. Si les automitrailleuses, blindés légers de reconnaissance et autres *ferrets* réclamaient sans doute un certain temps avant d'être en mesure d'intervenir, la piétaille de choc n'allait certainement pas tarder à rappliquer pour terrasser les gangsters impérialistes.

À défaut de parvenir à retraverser la lagune avant le bouclage du quartier, il était urgent de ne pas demeurer à l'intérieur de la nasse qui allait être mise en place.

À l'autre extrémité du second jardin, Hubert déboucha sur une rue de terre, parallèle à celle où la fusillade semblait perdre quelque peu en intensité. Toujours courbé en deux, il obliqua pour courir en direction du *Pokapo Palace*, visible par ses lumières. Peut-être pourrait-il récupérer la Simca « empruntée » si la mobilisation des forces de sécurité prenait quelque retard. De toute manière, elles n'arriveraient pas à pied depuis le camp militaire, et il verrait les phares des camions sur le pont enjambant la lagune. Il pourrait toujours se réfugier au bar de l'hôtel, avançant en cas de contrôle sa couverture de Canadien désireux de s'imprégner des dernières réalisations en matière d'hébergement des touristes.

Cette perspective de dernier recours fut engloutie dans l'éclatement pourpre qui explosa soudain à l'intérieur de son cerveau. Étreint par une soudaine sensation d'apesanteur, Hubert comprit qu'il venait de se faire assommer au passage par un type embusqué qu'il n'avait pas vu dans l'obscurité.

Il plongea en tourbillonnant et tout devint absolument noir.

*

* *

Hubert échappa aux affres d'une remontée nauséuse vers la surface, comme c'est souvent le cas après un coup violent sur le crâne. Tout en reprenant lentement connaissance, il sut qu'il s'était fait assommer bêtement au passage mais que cela ne devait pas être trop irrémédiable puisqu'il était toujours en vie. Si on avait voulu le supprimer sans autre forme de procès, ce serait déjà fait. Sans être rose, l'avenir n'était pas complètement bouché.

En dehors d'un léger flou au niveau de l'estomac, il ressentait une douleur sourde, très supportable, dans l'occiput et dans la nuque. Rien de vraiment sérieux.

L'impression de clarté diffuse traversant ses paupières lui apprit qu'il se trouvait dans un endroit assez vivement éclairé, donc qu'on l'avait transporté pendant son évanouissement. Le sol sur lequel il était allongé semblait plus dur que de la terre battue, mais il le vérifierait plus tard. Dans l'immédiat, il préférerait conserver les yeux fermés et ne pas bouger avant de montrer qu'il avait repris conscience.

Aucun bruit n'était perceptible, mais Hubert devina une présence à proximité. Un raclement de gorge le lui confirma. Il s'attacha à conserver le même rythme de respiration tandis que ses muscles récupéraient rapidement leur force. Dans la mesure où on avait négligé de le ficeler, cette constatation avait de l'importance. Si un seul homme montait la garde près de lui, il y avait peut-être quelque chose à tenter...

— Ça va, il y a un moment que je vous regarde, dit en français une voix d'Africain. Je sais que vous êtes réveillé, pas la peine de continuer à jouer la comédie.

Il appela d'une voix forte :

— Chef, vous pouvez rappliquer ! Il est sorti du potage...

Entrouvrant alors les paupières, Hubert distingua une puissante ampoule électrique dont le réflecteur était braqué dans sa direction. Derrière, il devina confusément la silhouette d'un Noir.

Ils se trouvaient dans une pièce au sol de ciment et aux murs nus, crépis. Aucun ameublement en dehors de la caisse vide sur laquelle la lampe était posée.

— Pas de bêtise, hein ? ajouta le Noir. J'ai un pétard.

Avançant sa main à la limite du cône de lumière crue, il fit voir l'automatique calé dans le creux de sa paume. Si c'était une imitation, elle atteignait la perfection.

— Ça ne m'amuserait pas de vous tirer dessus, observa-t-il d'un ton détaché, mais je n'hésiterais pas une seconde.

Certains éprouvent le besoin de menacer pour se rassurer en entendant leur propre voix. Ce n'était pas le cas, et Hubert jugea plus prudent de se garder de toute initiative pouvant être mal interprétée. Tout en affectant de n'être pas revenu au mieux de sa forme, il entreprit de s'asseoir et de se masser le crâne en réprimant des grimaces.

— C'est vous qui m'avez assommé ? questionna-t-il avec un soupir.

Il perçut un frôlement de pas sur la droite, là où il était possible de situer la porte malgré le faisceau aveuglant de la lampe. Une seconde silhouette s'y encadra.

— Quelle importance ? ironisa le nouvel arrivant. L'essentiel pour vous, c'est que le gars ne vous ait pas défoncé la calebasse. Mais vous vouliez peut-être le remercier ?

Hubert plissa un peu plus les yeux.

— C'est exactement ça, répondit-il. De nos jours, les gens tapent comme des sourds sur n'importe qui. Quand on en rencontre un qui manie la chaussette à sable avec un toucher d'artiste, il mérite des félicitations toutes particulières.

— Je transmettrai à l'intéressé, il sera certainement très content.

Malgré l'éblouissement provoqué par l'ampoule braquée vers lui, Hubert eut la certitude intuitive que l'homme n'était autre que le Blanc conduisant la voiture à bord de laquelle avait embarqué son visiteur de la *Croix du Sud*. Il en aurait presque mis sa main à couper.

— Maintenant que je bénéficie de votre hospitalité, si vous m'expliquez ?

L'autre se mit à rire.

— Vous avez eu de la chance qu'ils se canardent entre eux au lieu de vous liquider comme ils en avaient l'intention les uns et les autres. Vous avez eu aussi beaucoup de chance que je sois là pour vous sortir de la nasse avant que les rigolos du cru ne rappellent. Et comme je ne tiens pas à ce qu'il vous arrive des ennuis, je vais vous garder au frais pendant quelques jours. Vous pourrez dormir et vous faire du lard en toute tranquillité.

Hubert fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas !

— C'est pourtant simple... L'histoire du Canadien philanthrope qui veut faire connaître le Békana au Québec, c'est déjà tiré par les cheveux. Mais quand ce même Canadien vient agiter ses grands pinceaux en pleine bagarre entre frères ennemis, je ne marche plus.

Surtout quand cela se passe juste devant la maison d'un Silvain Mbobo connu pour en croquer à plusieurs râteliers.

Il s'interrompt une seconde.

— Je crois au hasard, mais seulement à dose homéopathique. Je pense que vous émargez à Washington et je trouve que c'est déjà le bordel ici sans que vous vous en mêliez.

Hubert se tut.

À quoi bon protester.

— Nous estimons posséder un droit d'antériorité sur les États-Unis, conclut le Français. Et nous entendons le conserver. Alors, j'ai décidé de vous retirer de la circulation et de vous préserver de la tentation le temps que cette histoire soit terminée.

Du geste, il balaya la pièce aux murs nus.

— C'est peut-être un peu monacal, mais personne ne viendra vous jouer un air de Kalachnikov, reprit-il. Je vais vous faire apporter un lit de camp, de la bouffe et de la lecture. En fin de compte, vous me remercirez...

CHAPITRE

9

Le lit avait été amené, à charge pour Hubert de le monter, ainsi qu'un traversin bourré de crin et une couverture de style militaire.

Comme confort, il y avait mieux.

Après avoir discuté et protesté pour la forme, Hubert avait opté pour une attitude de morne résignation, panachée de rancœur. Les Français tenaient momentanément le bon bout, mais il se réservait, le moment venu, de leur rendre la monnaie de leur pièce.

Lorsque le Noir était venu apporter le lit, ouvrant avec méfiance la porte cadénassée, l'automatique en batterie, il avait pu voir le prisonnier assis contre le mur dans un coin, le regardant d'un air sombre et réprobateur, le réflecteur de la lampe braqué vers le plafond.

La clé cliqueta de nouveau. Il revenait avec les vivres et la lecture promis.

Mais Hubert avait abandonné son coin et son expression amorphe. La porte à peine entrouverte, le Noir reçut en plein dans les yeux le faisceau aveuglant de la lampe tandis qu'un des montants du lit s'abattait avec force sur son poignet armé. Sous le choc, l'automatique lui échappa et dégringola sur le sol. Il n'eut pas le temps de pousser le moindre cri d'alarme. Frappant de la pointe des doigts sous les côtes pour lui couper la respiration, Hubert l'acheva net d'un magistral coup de boule.

Inutile de gaspiller de précieuses secondes à le bâillonner. Il en

avait pour un bon moment avant de retrouver quelque clarté dans les idées.

Ramassant l'automatique, Hubert s'assura qu'il était en état de marche et normalement approvisionné. Même s'il préférait éviter de s'en servir, mieux valait parer à toute éventualité.

Sans prendre la peine de fermer la porte, il suivit un couloir décrivant plusieurs coudes entre des pièces vides apparemment destinées à être utilisées comme bureaux ou ateliers.

La construction semblait être en cours d'achèvement.

Le Français se tenait dans la dernière pièce, moitié bureau, moitié logement de gardien, donnant sur l'extérieur. C'était bien celui de la voiture. Il était assis et compulsait un livre, relevant des lettres à différentes pages et lignes, un codage selon toute apparence.

— Ne vous gênez pas pour moi, dit Hubert en entrant. Continuez, j'ai tout mon temps.

L'autre fit un bond comme si sa chaise avait été subitement branchée sur le courant. Il jura.

— J'aurais dû me méfier, releva-t-il d'un air pas content du tout. Vous vous êtes résigné un peu trop vite à votre sort...

Il était un peu tard pour en faire la remarque, et il eut la sagesse de placer ses mains à plat devant lui, bien en vue.

— Est-ce que vous...

— Il aura sans doute un début de migraine et quelques difficultés à mastiquer pendant plusieurs jours, expliqua Hubert avec un geste vers les profondeurs du bâtiment.

— Bon, la roue tourne, je suppose que vous allez me boucler à votre place ?

Hubert feignit d'hésiter.

— Ce serait sans doute la meilleure formule, déclara-t-il. À moins que nous ne parvenions à trouver un terrain d'entente, une sorte de programme commun... Vous avez lu mon nom dans mon passeport, mais je ne me souviens pas avoir entendu le vôtre ?

— Georges Gantrey. Et je travaille bien pour les Français.

— C'est-à-dire ?

— Pour être franc, nous nous demandons si le capitaine-président Julien Kékoko est bien l'homme qu'il faut à la place qui convient. Je suis chargé d'effectuer une petite synthèse sur la question et de prendre quelques contacts avec d'éventuels successeurs.

Aveu qui aurait pu lui valoir une expulsion dans les plus brefs délais, mais qui avait le mérite de la franchise.

Du moins en partie...

— Avez-vous déjà choisi le remplaçant et le mode de succession ?

Georges Gantrey fit la grimace.

— Nous n'en sommes pas encore là. Peut-être pourrions-nous éviter d'en arriver à ces extrémités...

À croire que cette histoire de commando à l'entraînement plus l'indiscrétion involontaire d'Howard, s'appliquaient à des mesures de pure routine. Hubert ne releva pas. Au contraire, il préférait laisser croire à son interlocuteur qu'il ignorait tout.

— Vous voulez dire que la révolution békanaise pourrait mettre de l'eau dans sa vodka si elle s'apercevait que les grands frères moscovites et pékinois deviennent trop exclusifs et remuants ?

Georges Gantrey saisit la perche à deux bras.

— Russes et Chinois ont déclenché les hostilités pour s'éliminer mutuellement du pays, affirma-t-il. S'ils allaient un tout petit peu trop loin, nous pourrions parvenir à convaincre Kékoko qu'ils rêvent les uns et les autres de s'installer en force et de le transformer en vulgaire potiche.

Il paraissait en envisager très sérieusement la possibilité.

— Cette nuit, ils ont entamé ouvertement les hostilités près de chez Silvain Mboobo. En jetant de l'huile sur le feu, on pourrait les inciter à remettre ça sur une plus grande échelle. Au besoin, un montage bien ficelé aiderait Kékoko à découvrir leur vrai visage. Par exemple, un petit attentat sur mesure ou la découverte d'armes destinées à des factions extrémistes...

Il donnait l'impression de s'en régaler par avance.

— C'est pour cela que je préférais vous retirer de la circulation pendant quelques jours, assura-t-il. Je n'avais pas envie que vous flanquiez la pagaille dans cette affaire.

— Vous avez donc localisé les partenaires d'en face ?

— Un bien grand mot, soupira le Français. Il y a les officiels, ceux qui distribuent des sourires aux foules, des posters ou des livres bien pensants aux bons élèves, qui font bénéficier les dirigeants de leurs conseils éclairés en matière de collectivisation et sont toujours les premiers à applaudir.

Il eut une grimace et lança un regard de reproche à Hubert.

— Il y a aussi les autres, mais il est beaucoup plus difficile de les cerner. Si vous n'étiez pas intervenu près de chez Silvain Mboho, nous aurions pu réussir à « loger » avec certitude au moins une des deux bandes...

Pour glisser entre les doigts, Georges Gantrey aurait rendu des points à une anguille. Tout était la faute d'Hubert. En s'en mêlant de façon totalement inconsiderée, il avait fait échouer des semaines, voire des mois, de patient labeur.

Argument aussi spécieux qu'irréfutable. Même s'il ne trompait personne, il était impossible de démontrer le contraire.

Hubert résolut de changer son fusil d'épaule.

— Désolé d'avoir bouleversé vos plans, affirma-t-il d'un air sincère. Maintenant, si je vous dis que ma mission est identique à la vôtre et que nous voulons seulement éviter que le Békana ne tombe sous la coupe directe des Russes ou des Chinois ? Nous n'avons rien contre les intérêts français dans la région. Au contraire, nous sommes prêts à les favoriser au maximum. N'oubliez pas que ce sont des sociétés à ossature américaine qui sont chargées de l'exploitation du gaz et du pétrole au Niger. Le chemin le plus court jusqu'à l'océan passe par le Békana...

Un éclair traversa le regard de Georges Gantrey. Il claqua la langue contre son palais.

— À vous entendre, nous serions faits pour marcher la main dans la main ?

D'un signe de tête, il désigna les siennes sur la table.

— Je peux bouger ?

En témoignage de confiance, Hubert posa l'automatique qu'il poussa négligemment vers le Français.

— D'accord, vous rendrez ça à votre copain avec toutes mes excuses. Maintenant, parlons sérieusement. Voyons un peu ce que vous pouvez savoir d'autre sur l'ennemi commun.

Georges Gantrey prit un air très malheureux.

— Pas grand-chose, se plaignit-il avec un soupir, j'en ai peur...

À l'élection du plus fieffé hypocrite, il serait passé au premier tour.

*

* *

Parvenu en vue du pont de la lagune, Georges Gantrey ralentit. Aucun barrage de police n'était discernable dans la nuit. Sur la droite, au-delà des lumières solitaires du *Pokapo Palace*, aucune manifestation d'activité militaire n'était visible dans l'obscurité. Si le lotissement grouillait de troupes ou de miliciens, ceux-ci observaient un black-out complet, difficilement compatible avec un ratissage en règle pour retrouver les « envahisseurs impérialistes ».

— Les cosaques et les mongols ont eu le temps de faire le ménage, avança Georges Gantrey. Ou alors, les autres ont préféré décréter qu'il s'agissait d'une bagarre entre deux bandes du bidonville pour ne pas avoir à se déranger...

À Toumako, tout était possible. Y compris que les vaillants chefs des forces armées révolutionnaires décident d'attendre l'ennemi au camp militaire pour lutter sur place jusqu'à la mort.

Depuis l'entreprise inachevée qui lui servait de base sur la route de Nueva Villa, non loin des *Trois Paillotes*, Georges Gantrey avait proposé de reconduire Hubert à son hôtel.

Dire qu'il avait refusé de parler aurait été un mensonge. Au contraire, il s'était montré tellement loquace qu'Hubert avait dû y mettre un terme. À en croire la multitude de détails ou de pures spéculations qu'il avait livrés en long et en large, son réseau était le plus bel exemple d'incompétence flagrante. Son intervention sur les lieux de la fusillade était un pur hasard, le seul élément tangible qu'il ait obtenu depuis des semaines et des semaines.

— Je crois que vous pourriez en profiter pour récupérer votre voiture, dit Georges Gantrey en ralentissant encore pour s'engager dans le chemin conduisant à l'hôtel et au lotissement.

Hubert acquiesça. Cela lui permettrait de la remettre à l'endroit où il l'avait prise.

— Juste une précision, demanda-t-il. Comment m'avez-vous repéré ?

Il enchaîna aussitôt avant que le Français ne reprenne l'inventaire de ses malheurs.

— Pas de baratin ! D'autres ont pu effectuer les mêmes constatations. Maintenant que je vous connais, je risque de parler de vous s'ils me mettent la main dessus.

Georges Gantrey se résigna à lâcher un peu de lest.

— Lucile Pelaccini, répondit-il. Elle est plus carbonisée que du charbon de bois...

— Où habite-t-elle ?

Trois minutes plus tard, tandis que les feux arrière du Français s'éloignaient en dansant sur la mauvaise chaussée défoncée, Hubert abordait avec la plus grande circonspection l'endroit où il avait abandonné la Simca. Aucun traquenard ne le guettait. Il eut tôt fait de rebrancher les fils et de démarrer pour rejoindre le pont et traverser la lagune.

Les rues du centre de Toumako étaient désertes. Les phares éclairèrent un petit groupe de miliciens, visiblement réveillés en sursaut sous les arcades, qui parurent hésiter à arrêter la Simca avant de choisir de se rallonger sur le sol pour se rendormir.

La révolution était bien gardée...

Après un détour par l'avenue Van Vollenhoven puis l'avenue Dorothee Lima, pour vérifier qu'il n'y avait personne dans son sillage, Hubert revint se garer à l'extrémité de la rue Gouverneur Fourn.

Si Georges Gantrey ne s'était pas payé sa tête, Lucile Pelaccini devait habiter à un peu plus de deux cents mètres de là. Il s'éloigna en suivant l'ombre la plus dense des trottoirs.

Ce n'était pas bien dur. Plutôt que de créer quelque ministère pour les économies d'énergie, les autorités avaient trouvé plus simple de ne pas remplacer les ampoules grillées ou cassées des réverbères encore debout.

Hubert ne tarda pas à arriver en vue de la villa occupée par Lucile, à en croire le Français. Un domicile qui n'avait rien à voir avec le modeste studio ou le petit appartement ordinairement attribué à un jeune coopérant. À moins qu'elles ne soient trois ou quatre filles à se partager les lieux et le loyer, ce n'était certainement pas son salaire qui lui permettait de s'offrir ça.

Encore que rien n'était impossible sous le règne de la bureaucratie békanaise. La villa avait pu appartenir à quelque « colonialiste » expulsé du pays. Ses dimensions et son standing risquant de donner des idées de grandeur à un fonctionnaire békanais astreint à l'indispensable ascèse révolutionnaire, on avait pu décider de l'attribuer à un étranger, solution par ailleurs idéale pour éviter jalousies et convoitises.

Il ne fallait pas oublier non plus que Lucile Pelaccini était une femme et qu'elle fréquentait journallement les Excellences de l'heure pour la rédaction de leurs communiqués et proclamations. Elle avait pu convaincre un de ces hommes que son dur labeur de travailleuse intellectuelle réclamait un vaste espace vital pour donner toute sa mesure...

Les fenêtres de la façade étaient plongées dans l'obscurité, pour autant que le grand jardin et la haie d'enceinte le laissent voir. Après un coup d'œil circulaire, Hubert escalada la grille et rebondit souplement derrière. Il tendit l'oreille, n'entendit que le sourd murmure des rouleaux qui battaient la plage. Quelque chose de confus lui disait pourtant que tout ne dormait pas dans la villa. Marchant sur la pointe des pieds au milieu des fleurs, il entreprit de la contourner.

Son instinct alerté perçut l'attaque une fraction de seconde avant qu'elle ne se déclenche. Lorsque le grand Noir se rua sur lui en brandissant un poing énorme, ses réflexes avaient déjà commencé à jouer pour placer une esquive. Mais c'était compter sans le quintal de muscles et d'os qui lui arrivaient dessus. S'il parvint à dévier le poing qui lui aurait à demi arraché la tête, Hubert ne put barrer qu'en partie de la jambe et encaissa la charge qui le déséquilibra. Crochant au vol un biceps dur comme du fer, il bascula à la renverse, entraînant avec lui son adversaire pour l'empêcher de prendre assez de recul pour doubler.

Emmêlés, ils roulèrent sur le sol, chacun cherchant à prendre le dessus. Donnant un coup de reins, Hubert réussit de justesse à éviter de se retrouver bloqué sous la masse, encaissa un marteau-pilon dans l'estomac, riposta par un direct qui lui donna l'impression de frapper contre un mur de béton.

Une lutte farouche s'engagea. Le Noir possédait une force colossale, mais ne savait pas se battre. Habitué à l'emporter grâce à ses poings, il ne s'embarrassait pas de subtilités. Pour Hubert, le problème était de ne pas encaisser un coup de plein fouet et de ne pas se laisser emprisonner entre les gigantesques bras qui lui auraient défoncé les côtes aussi sûrement qu'une presse hydraulique. À la moindre erreur, c'était le KO garanti. Il fallait guetter la faille.

Ce fut le Noir qui commit la faute. Sans doute exaspéré par cette résistance inattendue, voulant en terminer, il tenta de reculer afin de prendre assez d'élan pour lancer ce qui devait être le coup définitif.

Vif comme l'éclair, Hubert frappa en poing démon au plexus cardiaque, doublant aussitôt à la gorge. La bouche grande ouverte comme s'il manquait soudain d'air, le Noir roula des yeux qui parurent vouloir lui jaillir de la tête. Hubert le termina en triplant au plexus, et il glissa mollement sur le côté sans proférer le moindre cri.

Ouf... Tempes battantes, Hubert se dégagea et se releva pour reprendre son souffle.

Tenant sa lampe-stylo entre ses doigts à demi fermés pour réduire le pinceau de lumière, il se pencha sur le Noir sans connaissance,

ramena un portefeuille à l'intérieur duquel se trouvait des papiers d'apparence on ne peut plus officielle.

Mathieu Thotho, délégué au Plan...

CHAPITRE

10

Découvrir et assommer dans le jardin d'une coopérante un délégué au Plan en train d'y batifoler n'était déjà pas tellement courant. Cependant, Hubert n'eut même pas le temps de s'en étonner ni de se demander s'il n'était pas plus sage de déguerpir sans insister.

Alors qu'un homme de solide constitution aurait mis une bonne demi-heure à s'en remettre, Mathieu Thotho ouvrit les yeux avec un grognement au bout d'une vingtaine de secondes à peine.

— Ouiche, souffla-t-il en secouant la tête. Vous savez vous battre !

Sa gorge endommagée rendait une sonorité chuintante, mais il semblait surtout admiratif. Pourtant, Hubert jugea plus prudent d'éviter tout triomphalisme et recula d'un pas.

— J'ai eu de la chance, dit-il avec modestie. Beaucoup de chance.

— Ça c'est vrai, approuva Mathieu Thotho en prenant appui pour s'asseoir. Si je vous avais touché, je vous aurais fait avaler au moins la moitié de vos dents...

Il émit une sorte de rire coassant.

— C'est la première fois que je reçois un coup pareil. Il faudra que vous me donniez des leçons et que vous me l'appreniez. En tapant bien, on doit pouvoir tuer un type.

Il se redressa sur ses jambes. C'est à peine si celles-ci flageolaient légèrement. Hubert avait du mal à en croire ses yeux.

En constatant que son équilibre était encore incertain, voyant

surtout son portefeuille entre les mains d'Hubert, Mathieu Thotho se rembrunit soudain.

— Vous savez ce que ça peut vous coûter d'avoir molesté un membre de la révolution békanaise dans l'exercice de ses fonctions ?

La conversation s'acheminait en terrain miné.

— Je vous ferai remarquer que c'est vous qui m'avez attaqué, observa Hubert posément. Et je ne pouvais pas savoir qui vous étiez.

— Que fichiez-vous dans ce jardin au milieu de la nuit ?

— Et vous ?

Sa première réaction ayant été de témoigner une sorte de respect sportif en face de plus fort que lui, Mathieu Thotho ne devait éprouver que mépris pour les faibles ou ceux qui tentaient de se dérober de peur d'un affrontement.

Un moment de silence s'écoula, lourd d'incertitude. Puis le Noir se mit à rire.

— La même chose que vous, répliqua-t-il en désignant la villa. Rien de tel qu'une femme quand on n'arrive pas à dormir. Et celle-là, elle doit aimer qu'on vienne la réveiller pour lui faire ça à la hussarde !

Hubert n'en croyait pas un mot. Tout en renvoyant son portefeuille à Mathieu Thotho qui l'attrapa au vol, il entra dans le jeu en se frictionnant le poing de l'autre paume.

— Une deuxième manche pour savoir lequel des deux aura droit à la belle ? proposa-t-il. À moins que vous ne préfériez qu'on la tire à pile ou face ?

Mathieu Thotho ouvrait la bouche pour répondre quand un cliquetis métallique, puis quelques mots trop bas pour être distingués, se firent entendre sur la gauche, en provenance de la rue. Selon toute vraisemblance, une patrouille de soldats ou de miliciens parcourait des « carrés » de bâtisses délimités par les artères à angle droit.

La fusillade du lotissement de Pokapo pouvait avoir été imputée aux brigands du bidonville, mais ce n'était pas une raison pour que l'épidémie s'étende à Toumako même. Mieux valait prévenir que guérir.

Mathieu Thotho changea du tout au tout. Sa voix redevint sourde, grave.

— Voilà qui résout le problème, fit-il. Je n'ai qu'à les appeler et leur demander de vous escorter jusqu'à votre hôtel...

Il écarta les bras du corps, comme s'il s'excusait de ce coup bas.

— Si vous partez tout seul, ajouta-t-il, vous pourrez faire comme si vous veniez de rendre visite à la fille. Ainsi, vous ne perdrez pas la face à leurs yeux...

Hubert eut le sentiment que le Noir ne tenait pas du tout à ce que la patrouille sache qu'il était là. Mais s'il le mettait au défi d'appeler les miliciens, il risquait de réagir de manière incohérente et disproportionnée.

Mieux valait céder et se quitter à l'amiable. En se souvenant pour la suite que la présence de Mathieu Thotho dans le jardin de Lucile Pelaccini pouvait être utilisée comme moyen de pression.

— Amusez-vous bien, ironisa Hubert en s'éloignant.

*

* *

Iannis Panagoulis habitait dans le quartier du centre, un petit appartement situé au-dessus de ses locaux commerciaux, en retrait de l'avenue Clozel. Il aurait pu s'offrir une villa avec piscine, mais ce n'était pas la tradition chez les marchands grecs ou libanais.

Il n'est jamais bon de faire voir aux clients que les bénéfices réalisés sur leur dos permettent de mener grand train. En cas d'émeutes populaires ou de banal pogrome né de la hausse du coût de la vie, une apparence très modeste était le meilleur sauf-conduit.

Pana ouvrit à Hubert en pyjama, le visage brouillé par le manque de sommeil.

— Bon, soupira-t-il avec soulagement. Je commençais à croire que vous y étiez resté...

Après avoir refermé la porte et donné un tour de verrou, il introduisit son visiteur dans une pièce de séjour meublée sans ostentation, où ronronnait un climatiseur. Tout en indiquant un des fauteuils, il sortit une bouteille de *J. & B.* et alla chercher des glaçons.

— C'est bien près de chez Silvain Mbobo que cela a canardé, n'est-ce pas ? reprit-il. Officiellement, il y a eu juste un peu de ramdam au bidonville, mais la coïncidence me paraissait un peu grosse. En haut lieu, c'est le mur du silence.

Pour peu qu'on ait ramassé un Russe et un Chinois morts sur le terrain, le capitaine-président et le conseil de la révolution devaient se

poser des questions sur l'indéfectible amitié entre les deux grands peuples frères.

Hubert confirma que deux groupes s'étaient mitraillés d'abondance, sans qu'il sache avec certitude qui ils étaient et que c'était probablement Silvain Mbobo qui avait été tué.

Le Grec avait rempli deux verres. Il en tendit un à Hubert.

— Procédons par ordre, déclara-t-il. J'ai votre renseignement. Le propriétaire de la voiture dont vous m'avez donné le numéro s'appelle Georges Gantrey. Une barbouze française, à tous les coups. Il serait en train de maquiller une histoire tordue que je ne serais pas étonné...

Hubert leva son verre.

— Gagné ! J'ai fait sa connaissance un peu brutalement mais nous nous sommes quittés excellents amis. Ceci dit, il doit être déjà en train d'imaginer comment me mettre des bâtons dans les roues.

Devant la mine étonnée et soupçonneuse de Pana, il entreprit de relater ce qui s'était passé entre le moment où il avait été assommé et celui où il était ressorti du jardin de Lucile Pelaccini.

— Ce qui m'amène à me poser deux questions, conclut-il. Comment une fille comme elle peut-elle habiter une villa pareille ? Par ailleurs, qui est ce Mathieu Thotho et que vient-il faire dans cette histoire ?

L'air embarrassé, le Grec lança une main sur le haut de son crâne comme s'il voulait dénombrer ses rares cheveux survivants.

— Lucile Pelaccini est un cas un peu particulier, expliqua-t-il. Elle veut bien faire semblant de jouer le jeu avec eux, mais elle aime son confort et ne leur a jamais caché ça. Maintenant, si vous me demandez si elle a couché avec tout le conseil de la révolution pour obtenir cette villa, je vous répondrai que je n'en sais rien. Cela fait partie de nos accords. Elle veut bien travailler pour moi à condition que je ne me mêle pas de sa vie privée. Et si un jour elle décide d'arrêter les frais, elle me préviendra quarante-huit heures à l'avance pour que je puisse prendre mes dispositions. Cela peut vous sembler farfelu, mais j'ai entièrement confiance en elle et je sais qu'elle ne me doublera pas. Si elle me disait qu'elle s'est débrouillée pour ne pas coucher avec un seul de ces guignols, je la croirais...

Il haussa les épaules.

— Je ne pouvais pas vous raconter tout ça, plaida-t-il. Vous auriez pensé que j'étais dingue d'utiliser une fille pareille contre toutes les règles de sécurité.

Hubert se réserva de lui dire ultérieurement ce qu'il en pensait.

— Et Mathieu Thotho ? questionna-t-il.

Prêt au pire.

Pana leva les yeux vers le plafond.

— Je crois qu'il n'a jamais manqué une tentative de putsch depuis l'indépendance du Bohawi, indiqua-t-il. C'est l'homme de tout le monde à la fois, la bénédiction des comploteurs de tous poils. Si cinquante coups d'État se préparaient chacun de leur côté, il en serait et s'arrangerait même pour en découvrir un cinquante-et-unième. L'ennui pour lui, c'est qu'on s'en souvient au moment de la distribution du gâteau et qu'il doit se contenter de quelques miettes. Vous me direz que cela lui permet de recommencer tout en évitant d'être de la charrette suivante.

— Vous n'avez jamais songé à utiliser cette perle rare ?

Le Grec fit la moue.

— J'ai failli tenter le coup pour me renseigner sur les autres, mais je me suis méfié, répondit-il. Si ce Thotho a réussi à survivre, c'est qu'il est épaulé par quelqu'un de solide. Et à mon avis, ce sont les Français.

Hubert se frotta le menton du dos de la main, songeur. À la réflexion, Mathieu Thotho avait réagi exactement comme s'il savait qui il était. En ajoutant à cela qu'il se promenait au beau milieu de la nuit dans le jardin de l'agent de liaison du Grec, on pouvait se demander si Lucile Pelaccini ne s'amusait pas, elle aussi, à butiner plusieurs fleurs en même temps.

À en croire Georges Gantrey, Russes et Chinois étaient sur le chemin de la guerre pour s'exterminer réciproquement. Par ailleurs, sous couvert de prendre le pouls du pays, les Français préparaient un commando pour donner un coup de balai. Et cette opération semblait en réalité téléguidée par la CIA à l'insu des principaux protagonistes.

Il ne manquait plus que quelques Vénusiens aux yeux pédonculés pour achever d'obscurcir totalement le problème.

— L'accident de la voiture qui me suivait sur la route de Nueva Villa ?

Pana secoua la tête.

— Ici, à moins que le conducteur ne soit un étranger, il faut au moins la collision de plein fouet de deux cars rapides pour qu'on dresse un procès-verbal d'accident... Et encore, à condition que le nombre des victimes dépasse la douzaine.

— Essayez quand même de secouer un peu vos informateurs,

demanda Hubert.

— C'est faisable, répliqua le Grec. Mais j'ai neuf chances sur dix de me brûler auprès des flics si je presse trop le mouvement. Et Washington ne bénéficie pas d'une cote terrible par les temps qui courent.

Louable scrupule de résident qui ne tenait pas à voir son réseau anéanti pour faire plaisir à un agent « action » de passage...

— À propos de Washington, fit Hubert, combien de temps vous faut-il pour rendre votre « piano » opérationnel ?

Dans ses « instructions détaillées », il avait lu que Iannis Panagoulis disposait d'un poste émetteur-récepteur au moyen duquel il pouvait entrer directement en liaison avec les États-Unis.

— Deux heures minimum, répondit le Grec. Le matériel n'est pas ici par précaution.

Devançant de possibles récriminations, Hubert enchaîna :

— Préparez-le et vérifiez que vous obtenez un contact correct. Comme ils n'ont pas de véhicules de repérage gonio, inutile d'aller vous installer à cinquante kilomètres en brousse. Au pire, vous brouillerez momentanément quelques postes à transistors dans le secteur. Ils mettront ça sur le compte de parasites provenant de l'aspirateur du voisin.

Pana secoua de nouveau la tête, sans enthousiasme.

— À force de faire des vagues, on se retrouve trempé...

— Vous aimez mieux attendre que les autres mettent le feu au tonneau de poudre ?

*

* *

Jorge Carillo, Cubain de naissance et faux espagnol, fulminait en débitant force jurons.

Avec un mort et un blessé, l'équipée se soldait par un beau désastre. Il n'y avait pas de quoi pavoiser. Il avait pu faire récupérer les deux hommes afin d'éviter que la police ne les identifie. Néanmoins, pareille félonie réclamait une vengeance exemplaire.

Il y avait bien les instructions, fraîchement reçues, recommandant

la modération, sinon une alliance momentanée, avec les faux frères aux yeux bridés, mais Jorge Carillo savait ce qu'il fallait en penser. Officiellement, toutes les directives prêchaient l'amitié marxiste-léniniste et inaltérable avec tous les combattants de la même juste cause de l'internationalisme populaire, censés unir leurs efforts pour vaincre l'odieuse réaction.

Mon œil ! Ce genre de paperasse était exclusivement destinée à la galerie, en cas de bavure, afin de pouvoir accuser l'ennemi commun de provocation et de duplicité.

Après le traquenard de la nuit, Jorge Carillo était fermement résolu à expédier les Fils du Ciel à trois pieds sous terre.

*

* *

Derrière l'impassibilité qu'il s'efforçait d'afficher, Huong Ba crachait de la vapeur comme une bouilloire oubliée sur un fourneau brûlant porté au rouge.

Avec un mort et un blessé grave, heureusement évacués quand il avait fallu battre en retraite, il se sentait de puissantes envies de meurtre en pensant aux Cubains qui servaient de chiens courants aux nouveaux tsars du Kremlin.

Et il y pensait sans arrêt !

Certes, une toute récente directive rappelait que l'amitié constructive était la règle souveraine entre les camarades chinois et russes, unis à jamais dans un même combat.

La bonne blague ! Huong Ba rêvait de destruction. L'anéantissement des sociaux-traîtres cubains et moscovites était l'unique moyen de retrouver la face.

Cette fois, il agirait seul, sans cette pâle marionnette de Mathieu Thotho dont il allait falloir s'occuper sans faiblesse ultérieurement...

*

* *

Hubert émergea du sommeil et retrouva sa pleine lucidité en un éclair. Avant même d'avoir perçu qu'il faisait jour au dehors, il sut que quelqu'un était derrière la porte du bungalow et s'apprêtait à ouvrir.

Cela devenait une habitude !

Sans bruit, il descendit du lit. Comme il n'avait pas commandé de petit déjeuner et que sa clé n'était pas au tableau, ce n'était pas un boy apportant un plateau ou venant nettoyer.

De l'autre côté, on s'était mis à trifouiller tout doucement dans la serrure. Hubert ouvrit d'un mouvement brusque, saisit vivement le poignet tenant la clé, tira sans ménagements son visiteur à l'intérieur de la pièce.

Une visiteuse, plus exactement...

Avec un cri de surprise, Lucile Pelaccini bouscula un des fauteuils et alla rebondir contre le placard-penderie. D'un coup de pied, Hubert avait déjà refermé la porte et suivi le mouvement pour placer une immobilisation. Tandis qu'il interrompait son geste à la dernière seconde, la jeune femme n'eut que quelques centimètres à parcourir pour se jeter dans ses bras.

— Espèce de brute ! roucoula-t-elle. Tu aurais pu m'estropier !

— Quelle mouche t'a piquée d'essayer d'entrer comme ça ?

Lucile Pelaccini émit un rire de gorge.

— J'ai obtenu ma journée et je suis libre comme l'air, expliqua-t-elle. Et j'aime te regarder quand tu dors...

Admirable logique féminine qui la dispensait d'indiquer comment elle s'était procurée un passe correspondant à la serrure.

— Je sais que tu voudrais que je te dise pourquoi j'habite une villa de ministre, fit-elle en se plaquant étroitement contre Hubert. Je sais aussi que tu as cassé la figure à Mathieu Thotho dans mon jardin. Ça, il faut le faire !

L'admiration discernable dans sa voix n'était pas feinte. Prestement, elle avait entrepris de déboutonner le pyjama d'Hubert tout en le repoussant vers le lit.

— Si j'ai obtenu la villa, c'est parce qu'ils ont tous essayé de m'avoir et que j'ai refusé, murmura-t-elle. Alors, chacun multiplie les enchères. Si j'avais cédé, ils m'auraient bazardée comme une roulerie et je devrais me contenter de deux pièces aux Quarante Logements...

Ses lèvres fiévreuses effleurèrent celles d'Hubert pendant qu'elle se débarrassait de son chemisier sous lequel ses seins durs étaient nus.

— Cette nuit, poursuivit la jeune femme, ce grand machin de Thotho est revenu à la charge pour tenter sa chance. Il voulait aussi savoir qui tu es exactement.

De nouveau, elle eut un rire rauque.

— Je lui ai répondu qu'il pouvait aller se faire voir, que tu n'étais qu'un simple Canadien qui faisait bien l'amour et que j'allais m'empresser de recommencer !

Hubert n'avait pas l'habitude de se laisser violer. Aussi, toujours poussé vers le lit, prit-il la situation en main.

Lucile Pelaccini n'en demandait pas plus...

CHAPITRE

11

Lucile pelaccini somnolait avec une tranquille impudeur. Son visage, aux yeux à peine cernés, évoquait celui d'un petit animal sensuel momentanément comblé. De toute évidence, elle s'accordait une simple pause. Il lui en fallait plus, beaucoup plus, pour l'amener à crier grâce.

Drôle de fille ! Tout en contemplant ses seins en poire qui se soulevaient doucement, Hubert songeait qu'elle lui avait peut-être dit tout bonnement la vérité.

L'Afrique était encore un continent où l'aventure, même la plus folle, était toujours possible. Les Africains, si différents les uns des autres, avaient des réactions souvent déconcertantes pour un esprit européen formé au moule d'une logique rigide et structurée.

À la réflexion, Lucile pouvait très bien avoir mis la totalité du conseil de la révolution dans sa poche en jouant les intouchables pour obtenir des avantages qu'aucun de ses membres n'aurait osé revendiquer. Sa désinvolture et ses privilèges ostentatoires marquaient l'exception qui confirmait la règle. En même temps, peu importait qu'elle s'offre une partie de plaisir avec un étranger si elle se montrait toujours inaccessible envers les autres.

Son petit jeu pouvait durer aussi longtemps que le gouvernement en place, à moins qu'elle ne commette l'erreur de demander trop ou qu'une intrigante plus habile ne parvienne à la supplanter dans son rôle d'égérie.

À cet égard, la présence de Mathieu Thotho dans son jardin était une double imprudence. Si les autres l'apprenaient, ils risquaient d'en

déduire qu'elle avait donné en sa faveur un coup de canif dans le contrat collectif d'exclusion. Par ailleurs, il était terriblement imprudent pour l'agent de liaison qu'elle était d'être vue en compagnie d'un abonné des complots, passant en outre pour être l'homme de Paris.

N'était-elle pas française ? À partir de là, certaines suppositions étaient permises. Georges Gantrey et consorts avaient sans doute effectué des approches auprès d'elle, sur fond de Marseillaise et de drapeau tricolore.

Et elle était peut-être accourue à la *Croix du Sud* avec des réponses toutes prêtes à l'intention d'Hubert et une tactique éprouvée pour l'aider à gober le tout...

La sonnerie du téléphone retentit alors dans le bungalow.

Hubert tendit le bras vers le chevet pour décrocher le combiné.

— Ici l'agence qui vous a loué votre voiture, monsieur...

Pana imitait à la perfection l'accent africain local, mais c'était bien lui.

— C'est au sujet du véhicule tout terrain dont vous nous avez parlé, nous en tenons un à votre disposition quand vous le désirerez.

Autrement dit, le Grec avait établi et testé la liaison avec Washington.

— Toutefois, reprit Pana, nous ne saurions trop vous conseiller de rester à Toumako. De fortes pluies se sont abattues dans le nord et les pistes sont actuellement impraticables vers les parcs nationaux. Il ne sera pas possible de les emprunter avant deux ou trois jours...

Hubert fronça les sourcils. Non seulement Washington avait répondu au premier appel, mais le service radio tenait un message tout prêt pour lui enjoindre de cesser toute activité jusqu'à réception d'autres instructions. Comme la raison n'en était sûrement pas la fusillade de la nuit précédente, un autre événement avait dû se produire que seuls M. Smith ou Howard connaissaient.

Bizarre...

— Vous devez faire erreur, répliqua Hubert à l'intention d'une éventuelle table d'écoute. Ce n'est pas moi qui vous ai demandé le véhicule dont vous parlez. Je n'ai pas l'intention de quitter Toumako pour le moment.

— Dans ce cas, déclara Pana, veuillez nous excuser de vous avoir dérangé.

Hubert raccrochait quand plusieurs coups furent frappés à la porte.

Il ramassa son pyjama, remonta le drap sur Lucile à moitié réveillée, alla ouvrir.

Un des boys lui tendit un télégramme sur formulaire ronéotypé, sans enveloppe.

Comme ça, pas besoin de s'escrimer à la décoller puis à la recoller pour en prendre connaissance à l'insu du destinataire...

— Merci.

Le texte avait été expédié depuis le Canada par un des commanditaires de la fameuse plaquette dont le projet reposait entre les mains du camarade-délégué Paulin Yesofo. Il pouvait être sans danger mis entre toutes les mains.

« Où en sont vos démarches ? Si accord réalisé, envisagerions ouvrage grande diffusion sur art local. »

Dans la plupart de ses discours, le capitaine-président parlait de la nécessaire révolution culturelle pour se débarrasser de la pollution impérialiste et retrouver les vraies valeurs artistiques authentiquement békanaïses, chants et danses populaires. Cela ne pourrait que l'enchanter.

Dans la pratique, c'était l'ordre d'attente en *stand-by*. Ignorant qu'Hubert allait réactiver la liaison radio par Pana, Washington avait utilisé la voie du Canada.

Les États-Unis entretenaient bien une ambassade à Toumako, mais son rôle consistait surtout à comptabiliser les stocks d'invectives adressés journallement à l'Amérique. Dès qu'un diplomate mettait le nez dehors, il était escorté par plusieurs miliciens et deux fois plus de gorilles en civil. Une nomination au Békana s'apparentait plus à une mise au rencart ou à une mesure disciplinaire qu'à une promotion flatteuse.

Il était pratiquement impossible de se servir de ces gens-là pour établir et maintenir des contacts directs et rapides avec Washington. Il était presque plus facile d'utiliser la poste.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lucile en se redressant.

Hubert désigna tour à tour le téléphone et le formulaire du télégramme.

— Une erreur à propos d'une voiture... Et mes éditeurs canadiens qui voudraient savoir où j'en suis au sujet du livre. Ils doivent croire que je passe mon temps à marivauder au lieu de discuter pour arracher l'affaire...

— J'imagine leur tête s'ils pouvaient nous voir...

La jeune femme abandonna son ton amusé et déclara sérieusement :

— J'ai oublié de préciser quelque chose. Thotho a effectivement tenté sa chance et il aurait sauté sur l'occasion si j'avais accepté. Mais en réalité, il voulait m'interroger sur toi et me tirer les vers du nez. Il ne t'a pas accusé formellement d'être un agent de la CIA, mais je suis certaine qu'il est au courant.

Elle s'interrompit une seconde, continua d'une voix convaincue :

— Pour qu'il ait pris le risque de venir me relancer en pleine nuit, c'est que le jeu en vaut la chandelle. Thotho est un vieux routier des coups d'État, mais on dit aussi qu'il est l'homme des Français. Je ne serais pas étonnée qu'ils aient des projets à brève échéance et qu'ils manœuvrent pour te placer sur la touche afin que tu ne puisses pas les gêner.

Après la sollicitude manifestée par Georges Gantrey, Hubert l'aurait facilement deviné.

Son attitude changeant alors du tout au tout, repoussant le drap qui dissimulait sa nudité, Lucile écarta les bras en un geste d'invite, le regard brillant.

— Viens, fit-elle d'une voix elle aussi transformée. Viens !

L'espace d'une seconde, Hubert la considéra avec perplexité. Si c'était le prix à payer pour qu'elle parle, ils étaient bien partis pour y passer toute la journée.

Heureusement, il se sentait de taille à lui extirper tous ses renseignements l'un après l'autre.

*

* *

À l'extérieur du bungalow, la lumière déclinait pour céder la place au bref flamboiement du crépuscule tropical.

Comme prévu, ils avaient passé le plus clair de la journée à faire l'amour, s'interrompant pour faire venir un repas froid et pour s'accorder quelques quarts d'heure de récupération. Lucile Pelaccini ne semblait plus avoir de renseignements à marchander, mais ils s'étaient en quelque sorte pris au jeu, comme des sportifs cherchant à établir un record pour la gloire.

Si Howard s'était douté de la manière dont Hubert occupait son temps avant que ne lui parviennent ses nouvelles instructions, il en serait devenu vert ou serait tombé raide.

Lucile venait soudain de se souvenir qu'un camarade ministre devait inaugurer une maison du peuple et de la culture quelque part dans Toumako II, au-delà du camp militaire et du marché indigène Tam Pakio. Le discours devait être prononcé dans une des quatre langues nationales remises à l'honneur mais il fallait le rédiger en français pour que la population puisse comprendre quand il serait publié le lendemain. C'était son travail, et elle ne pouvait y couper.

Après une rapide escale dans la salle de bains, elle achevait de se rhabiller.

— Tu ne veux vraiment pas que je te conduise ? proposa Hubert pour la seconde fois.

La jeune femme secoua la tête, faisant bouffer sa coiffure des deux mains.

— Je suis venue avec ma voiture, remercia-t-elle. Et il vaut mieux qu'on ne nous voie pas trop ensemble...

Si c'était de l'humour, elle n'en manquait pas.

En plus de Mathieu Thotho, la nouvelle avait eu toute la journée pour sortir de l'hôtel et être rapportée à qui de droit.

— Je reviendrai peut-être tout à l'heure, dit-elle. Ou alors, je te téléphonerai.

Du bout des doigts, Lucile Pelaccini envoya un baiser à Hubert. Puis elle posa la main sur la poignée de la porte.

— J'allais oublier ! Sous toutes réserves, l'homme des Russes est un Cubain qui se prétend espagnol sous le nom de Jorge Carillo. Quant à celui des Chinois, il s'appelle Huong Ba...

*

* *

La nuit était chaude, lourde, poisseuse. Un orage aurait été le bienvenu, mais il ne fallait pas trop y compter. Tout au plus pouvait-on espérer une petite averse qui coagulerait la poussière pendant une dizaine de minutes. Après, le sol trop chaud se mettrait à fumer et l'humidité serait pire qu'avant.

Hubert était partagé entre plusieurs sentiments contradictoires.

Il y avait en premier lieu l'ordre qui lui enjoignait de ne plus rien entreprendre alors que son intuition lui dictait, au contraire, qu'il fallait foncer.

Mais Washington devait avoir des données qu'il ignorait, et il ne pouvait qu'obéir. Ne fût-ce qu'à cause de l'opération en préparation. Impossible de prendre le risque de provoquer son échec.

Coincer Georges Gantrey ne servirait à rien, sinon à alerter le meneur de jeu français et à lui faire comprendre qu'il était court-circuité par la CIA.

Dans le meilleur des cas, l'affaire serait purement et simplement annulée.

Ensuite, Lucile Pelaccini n'était manifestement pas un simple agent de liaison. Elle en savait beaucoup trop. Était-elle un atout dans la manche de M. Smith ? Ce pouvait aussi être une fille jouant son propre jeu et se prenant pour le Lawrence d'Arabie femelle du Békana...

Washington avait peut-être décidé de se retirer de la partie après la liquidation de Silvain Mbobo... C'était possible si on avait vu en lui le futur remplaçant du capitaine-président.

Il était évident que M. Smith et Howard n'avaient pas tout dit. Suivant la formule consacrée, leur intention avouée était de ne pas influencer sur leur agent en mission. S'il s'agissait seulement de donner un coup de torchon, il suffisait de laisser les Français opérer. Conclusion : Hubert devait découvrir ou servir à autre chose...

Mais quoi ?

Depuis la Marina, il avait marché au hasard des rues en direction de l'aéroport, s'assurant par habitude que nul ne le suivait.

On se recevait dans certaines villas d'où sortait de la musique. Parfois, une voiture passait.

Alors qu'il continuait à se creuser la tête, Hubert fut pris dans un faisceau de phares qui s'éteignirent une dizaine de mètres avant de le rejoindre. Pensant à une attaque, il faillit bondir pour escalader le mur de la villa qu'il longeait.

Ce n'était que Pana. Hubert prit place à côté de lui à l'avant.

— Je crois que je les ai « logés », déclara aussitôt le Grec. Pour les Russes, c'est un Cubain qui possède un passeport espagnol au nom de Jorge Carillo. Côté Chinois, c'est un Jaune qui se fait appeler Huong Ba...

Le doigt du destin ?

Ou bien une habile manœuvre de Lucile Pelaccini ?

CHAPITRE

12

Hubert scrutait la nuit d'encre. Tout était uniformément sombre. Aucune trace de vie, aucun mouvement n'était perceptible.

Iannis Panagoulis avait obtenu les coordonnées de Jorge Carillo et de Huong Ba par un canal qui ne devait rien à Lucile Pelaccini, même indirectement, à moins qu'il ne s'agisse d'un très vaste noyautage de l'antenne locale. En conséquence, Hubert avait résolu d'aller jeter un coup d'œil du côté du gîte des frères ennemis. Histoire de voir à quoi ressemblaient un Cubain déguisé en espagnol et un Asiatique d'origine incertaine censé émarger à l'impérialisme économique japonais...

Rien de plus !

Tout bon militaire sait la différence entre une reconnaissance de l'adversaire et une offensive, même limitée. En optant pour la première formule, Hubert ne désobéissait pas aux instructions de Washington. La preuve, il n'était même pas armé d'un pistolet à eau.

En revanche, s'il était attaqué, rien ne lui interdisait de se défendre...

Pour l'instant, dissimulé dans une haie touffue d'un « carré » après l'hôpital, il observait le repaire de Jorge Carillo, une villa de dimensions moyennes, entourée d'un jardin planté de quelques arbustes, où ne se manifestait pas la plus petite activité. Ou bien les occupants étaient de sortie, ou bien ils dormaient du sommeil du juste.

Il était possible, après l'algarade fratricide de la nuit précédente, qu'eux aussi aient reçu l'ordre de se tenir tranquilles.

Hubert était soumis à la tentation. Les lieux n'étant pas gardés, pourquoi ne pas poursuivre... Il y avait peut-être des serrures ou des fenêtres mal fermées. S'il n'y avait personne, sa « reconnaissance » pourrait englober sans danger la recherche d'éventuelles caches abritant des documents...

Évidemment, Jorge Carillo risquait d'avoir transformé son innocente villa en bunker, avec un *barbudo* armé jusqu'aux dents derrière chaque fenêtre pour parer à une nouvelle agression des déviationnistes de Pékin...

Les réflexions d'Hubert furent interrompues par une magnifique flamme rouge orange qui monta droit vers le ciel en emportant une partie de l'arrière de la villa. Une demi-seconde plus tard, tandis que les débris continuaient à fuser comme des comètes, le bruit de l'explosion déferla et l'onde de choc plaqua brutalement les feuillages de la haie.

Jorge Carillo avait dû stocker une bonne vingtaine de bouteilles de propane en prévision de possibles restrictions, quelqu'un avait dû craquer imprudemment une allumette pour se faire chauffer un peu de café...

*

* *

La petite maison de Huong Ba, située à l'autre extrémité du quartier résidentiel près de l'aéroport, était elle aussi plongée dans la plus totale obscurité.

Hubert n'avait eu aucun mal à s'éloigner de la villa de Jorge Carillo, en train de flamber comme une torche, grâce au grand remue-ménage de voitures de police et de pompiers. Ceux-ci devaient avoir fini de nettoyer les décombres car la lueur rouge s'était estompée contre le ciel sombre.

Tout ce que Toumako comptait de patrouilles de miliciens devait s'être précipité sur les lieux par curiosité.

En tout cas, le bruit ne semblait pas avoir troublé le repos de Huong Ba et de ses sbires. Personne n'était encore sorti pour voir depuis qu'Hubert s'était installé en planque. Peut-être savaient-ils à quoi s'en tenir...

Dans cette hypothèse, ils avaient pu émigrer à titre préventif afin

de se soustraire à de probables représailles...

L'attention d'Hubert fut soudain attirée par une silhouette qui se glissait furtivement sur le trottoir de terre, arrivant en sens inverse de l'autre côté de la petite maison toujours obscure et silencieuse.

La réponse du berger à la bergère ?

Hubert pensa avec satisfaction qu'il allait être aux premières loges si l'affaire tournait à l'aigre. Et qu'il lui suffirait de prendre en chasse le vainqueur de l'empoignade, si toutefois les différents protagonistes ne restaient pas en totalité sur le carreau.

Brusquement, il fronça les sourcils. Sans être réellement nyctalope, il possédait une vision nocturne très supérieure à la moyenne. La silhouette qui continuait à progresser furtivement n'était autre que celle de Mathieu Thotho.

Intéressant...

Ainsi, respectant la solide réputation de comploteur tous azimuts qu'il s'était forgée, le Békanais ne se contentait pas d'intriguer pour le compte de Georges Gantrey et des Français. S'il venait rendre visite à Huong Ba à cette heure, ce n'était sûrement pas pour lui passer commande de matériel japonais.

Si Georges Gantrey avait voulu l'utiliser pour nettoyer le terrain, il ne l'aurait pas envoyé seul, mais lui aurait adjoint une équipe de choc.

Mais l'hypothèse d'une « reconnaissance » identique à celle d'Hubert n'était pas à exclure catégoriquement.

Mathieu Thotho venait de sauter le muret d'enceinte et la haie en souplesse, et de disparaître à sa vue.

Une minute environ s'écoula dans un silence meublé en toile de fond par le sourd murmure des rouleaux de l'océan.

Puis, sans préambule, plusieurs éternuements d'arme munie d'un silencieux se firent entendre, ponctués par un râle assourdi qui s'acheva en gargouillement. Un bruit de galopade précipitée s'éleva, celui d'un homme courant pieds nus sur la pelouse, aussitôt salué par la toux discrète du silencieux. Une balle ricocha sèchement contre un obstacle métallique, s'envola avec une vibration chuintante.

En catastrophe, une ombre escalada alors la grille, sauta sur le trottoir en s'étalant à moitié, se redressa et piqua des deux pour traverser la chaussée en biais.

Droit sur Hubert !

Rien à voir avec une charge délibérée. Simplement parce que c'était l'endroit le plus sombre et que l'épaisseur de la haie de

bougainvillées offrait le meilleur masque pour disparaître rapidement au travers...

Hubert recula le pied droit et fléchit les jambes pour encaisser le choc. Le boulet qui lui arrivait dessus ne possédait ni la taille ni le poids de Mathieu Thotho, mais il avait l'avantage de l'élan et tenait à la main un objet ressemblant fort à une lame d'acier.

Le type n'était plus qu'à trois mètres quand il se rendit compte de la présence d'Hubert sur sa trajectoire. Il était trop tard pour qu'il puisse freiner ou changer de direction. Avec un grondement qui traduisait à la fois la peur et la rage, il lança son poing armé en avant.

Bien que gêné par les feuillages, Hubert avait déjà pivoté. Au vol, il détourna l'avant-bras prolongé par le poignard qui passa à trente centimètres de sa gorge, barra du pied gauche à hauteur de la rotule, sans pouvoir néanmoins assurer et accompagner le mouvement.

Il y eut des craquements de branchages quand le Noir décolla pour traverser la haie à l'horizontale, tête la première. Un gémissement plaintif lui échappa quand il prit durement contact avec le sol de l'autre côté.

Tout en vérifiant que personne d'autre ne déboulait depuis la villa de Huong Ba, Hubert plongea à son tour dans la haie pour en terminer avec son agresseur involontaire.

Inutile ! Celui-ci aurait été bien plus avisé de lâcher son couteau quand il était parti en vol plané. En retombant, il s'était proprement embroché dessus jusqu'au manche. Le cœur transpercé, il eut encore deux faibles soubresauts des jambes. Terminé...

Hubert se pencha, lui fit les poches. Il venait juste de constater que l'homme avait dû oublier ses papiers d'identité par pure négligence chez lui avant de sortir quand une lueur pourpre jaillit de l'autre côté de la haie, accompagnée par une explosion fracassante.

La villa de Huong Ba venait de partir en fumée.

Encore un accident dû au gaz...

Avec tous ces imprudents qui se faisaient sauter avec leur chauffe-eau, les miliciens allaient finir par s'énervier comme des guêpes dans un bocal. Mieux valait éviter de continuer à traîner dans les rues...

*

* *

Dans leurs planques respectives, situées à moins de deux cent cinquante mètres l'une de l'autre, Jorge Carillo et Huong Ba oscillaient entre la rage froide et la consternation, avec de brutales flambées de fureur vengeresse. Le Cubain inventait des malédictions inédites tandis que l'Asiatique était devenu d'un jaune fortement hépatique.

Le sel de la situation leur échappait complètement. À la première explosion, ils avaient caressé la vision enchanteresse d'intestins révisionnistes et déviationnistes répandus puis grillés dans le brasier. À la seconde, ils avaient brutalement déchanté. Envoyé aux nouvelles, un de leurs hommes avait confirmé qu'il ne restait plus grand chose des deux villas.

Ce que c'est que d'avoir fréquenté les mêmes écoles avec les mêmes professeurs...

En fin de nuit, à peu près au même moment, alors que chacun mûrissait de sombres stratégies pour rayer l'autre de la carte, un agent de liaison de chaque bord vint leur apporter un message rédigé en des termes sensiblement identiques.

En substance, il indiquait que les jeux de gamins étaient terminés, qu'il était grand temps de se conduire en adultes, quels que soient les griefs, fondés ou supposés, il fallait ranger le plastique au vestiaire et se préparer sans arrière-pensée à faire une bise franche et loyale à son petit camarade.

Bien entendu, l'injonction était présentée avec l'emballage dialectique de rigueur.

*

* *

La matinée n'en finissait pas et la chaleur plombée était de plus en plus pénible.

À plusieurs reprises, événement très inhabituel en dehors des déplacements présidentiels, des fêtes nationales ou des jours de putsch, on avait vu circuler en ville plusieurs *ferrets* de marque anglaise et des engins blindés de reconnaissance de fabrication française. En promenant sa force dans la capitale, le conseil de la révolution entendait montrer qu'il tenait toujours le pouvoir bien en main.

Après une dure journée de labeur, les masses populaires avaient le

droit de dormir sans être brutalement réveillées à tout bout de champ par des explosions dues à des fuites de gaz...

Hubert était arrivé à la conclusion que toute l'affaire devait être simple. Si on lui avait transmis l'ordre de se mettre en veilleuse, c'est que Washington attendait un certain événement pour lui donner le feu vert. Parmi deux ou trois hypothèses plausibles, il avait sa petite idée sur la question.

En attendant, Pana dorlotait son poste de radio et se mettait chaque heure à l'écoute suivant le programme de vacances prévues. Jusqu'à présent, les ondes gardaient le silence.

Tout comme les bulletins d'information de la radio à propos des deux explosions et des cadavres qu'on avait pu retrouver...

Lucile Pelaccini n'était pas à sa villa, et son bureau indiquait qu'il n'était pas possible de lui parler, sans autre précision.

Il n'y avait aucune nouvelle de Mathieu Thotho, en chair ou à l'état de viande froide, pas plus que de Georges Gantrey. Il n'y avait personne chez lui, et sa base de la route de Nueva Villa était déserte. À croire que son médecin lui avait recommandé un changement d'air de toute urgence.

Hubert se sentait vraiment très solitaire. Au volant de sa Simca, il était allé contempler ce qui restait des deux villas, s'était offert un stationnement prolongé aux deux entrées du camp militaire, continuant par une promenade à faible allure autour de la maison du défunt Silvain Mbobo.

Peine perdue... Personne, à aucun moment, n'avait tenté de le prendre en filature.

À son image, tout le monde à Toumako semblait attendre quelque chose.

CHAPITRE

13

L'approche du crépuscule teintait de mauve les nuages qui s'étaient formés au-dessus de l'océan. On pouvait espérer quelques gouttes de pluie si le vent du large se levait.

Hubert s'apprêtait à quitter la *Croix du Sud* en quête de Lucile Pelaccini ou de Georges Gantrey quand un des boys le héla pour lui dire qu'on le demandait au téléphone. Il alla prendre la communication dans la cabine du bâtiment principal. C'était le service de l'Information.

— Le camarade-délégué vous fait savoir qu'il peut vous recevoir maintenant, indiqua le secrétaire-planton. Il lui a été possible de dégager un créneau dans son emploi du temps.

Celui-là, Hubert avait fini par l'oublier complètement.

— Pouvez-vous le remercier en mon nom et l'assurer que j'arrive tout de suite ?

Autant savoir de quoi il s'agissait. Une fin de non-recevoir définitive signifierait qu'on souhaitait le voir quitter le pays par le premier avion puisqu'il n'avait plus rien à y faire. Si c'était une acceptation enthousiaste de son projet, on comprendrait mal qu'il demeure au Békana au lieu de se précipiter à Montréal pour concrétiser l'affaire dans les plus brefs délais.

Un quart d'heure plus tard, c'est-à-dire après avoir dû attendre sans qu'aucun autre visiteur ne sorte, Hubert fut introduit dans le même bureau que la première fois.

Les feuillets tapés par Lucile Pelaccini étaient posés devant le

camarade-délégué Paulin Yesofo. De multiples empreintes de doigts étaient venues s'ajouter à celles du planton, preuve qu'ils avaient été lus ou relus par plusieurs personnes. Ou, au moins, manipulés...

— Votre projet a été examiné et a retenu toute l'attention de la commission compétente, déclara le Noir. Je peux vous dire qu'il a été jugé intéressant, très intéressant.

Il marqua une pause tout en se renversant d'un air avantageux contre son dossier.

— Toutefois, vous n'avez peut-être pas très bien saisi le sens qu'il conviendrait de donner à l'ouvrage pour faire ressortir les authentiques fondements populaires de notre république démocratique...

En tout cas, Hubert avait déjà saisi le joint. Le télégramme de la veille avait transité par des circuits qui n'avaient rien de postaux avant de lui avoir été remis.

— Je reconnais que ma note suggérait peut-être un ouvrage un peu superficiel, concéda-t-il. Mais j'ai reçu depuis un câble de mes éditeurs avançant l'éventualité d'une seconde plaquette axée sur les bases culturelles et artistiques de la civilisation békanaise. Peut-être pourrions-nous regrouper l'ensemble en un seul volume plus important ?

Paulin Yesofo parut ravi.

— Dans ce cas, préparez-moi une seconde note que je présenterai moi-même à la commission...

Le grelottement du téléphone l'interrompit. Il décrocha d'un geste autoritaire.

— J'avais pourtant bien spécifié que je ne voulais pas être dérangé... Que dites-vous, camarade ?

Ses yeux s'étaient arrondis. Visiblement, il n'en croyait pas ses oreilles.

— Une attaque prévue pour minuit ? Des mercenaires parachutistes ? Très bien, camarade... Je vais organiser une milice d'auto-défense avec les camarades de mes services... Tous seront volontaires... La révolution békanaise et le peuple peuvent compter sur nous !

Il raccrocha, découvrit brusquement qu'Hubert était toujours là et n'avait pu manquer de comprendre la signification de l'entretien.

— Simple exercice d'alerte, dit-il d'une voix qui sonnait faux. Nous en effectuons régulièrement de semblables afin de stimuler le

patriotisme de nos concitoyens.

Il désigna les feuillets demeurés devant lui sur son bureau.

— Donc, je compte sur vous pour m'apporter une nouvelle note demain...

Quelques instants plus tard, Hubert adressait un sourire poli au secrétaire-planton et se dirigeait vers la sortie.

Dehors, précédée par un *ferret* au canon de 37 démuselé, une automitrailleuse ferrailait sur ses bandes de roulement. Du casier à munitions, une bande de cartouches de 12,7 s'incurvait jusqu'à la culasse à l'intérieur de laquelle elle était engagée. Les deux engins se hâtaient en direction de l'aéroport.

Des balles réelles pour un simple exercice ? Surprenant, pour le moins... Surtout quand on prenait bien garde de ne pas donner de munitions aux miliciens par crainte d'accidents !

Alors qu'il reprenait le volant de la Simca, Hubert fut doublé par une grosse limousine sombre, rideaux intérieurs tirés. En Afrique, les diplomates des pays socialistes faisaient venir les plus imposants modèles russes ou roulaient en Mercedes du haut de la gamme.

De fait, celle-là continua elle aussi vers l'aéroport avant de ralentir et de virer pour pénétrer dans le jardin de l'ambassade de Corée du Nord, sur la gauche.

Hubert fit demi-tour pour regagner le port et le centre.

Il semblait bien que Georges Gantrey ait disparu de la circulation pour déclencher l'opération de « nettoyage » dont il avait affirmé tout ignorer.

Et il paraissait tout aussi évident que les Békanais, au courant, s'apprêtaient à recevoir le commando prévu pour arriver à minuit...

*

* *

Iannis Panagoulis commença par entrebâiller la porte d'un air méfiant, puis l'ouvrit complètement en reconnaissant Hubert.

— Vous n'auriez pas dû venir ici à cette heure, reprocha-t-il après avoir refermé. Si les autres débarquaient et trouvaient le « piano » avant que j'aie eu le temps de le camoufler ? Vous avez sans doute vu

en ville qu'ils sont en train de s'exciter...

Hubert leva une main rassurante.

— Je peux vous garantir que personne ne m'a suivi, affirma-t-il décontracté. Ensuite, il vaut mieux qu'il y ait du monde dans les rues. J'aurais eu bien plus de chances d'être remarqué si elles, avaient été désertes.

— Que se passe-t-il ?

Rivé à son poste de radio, le Grec ne pouvait évidemment plus maintenir un contact permanent et serré avec ses différents informateurs.

— Il semble que les Français aient donné le top et que le coup de main soit imminent, expliqua Hubert. Il faut que vous préveniez immédiatement Washington.

Pana jura entre ses dents.

— Vous possédez des détails sur l'opération elle-même ?

— J'ai vu un *ferret* et une automitrailleuse rouler vers l'aéroport. L'attaque serait attendue aux alentours de minuit. Des parachutistes ou des avions déposant des commandos...

Le Grec sacra derechef.

— Ils sont dingues ! commenta-t-il. Les Békanais sont loin d'être des lions, mais ils ont des blindés. Il leur suffit de les placer à chaque bout de piste. Les zincs crameront avant même d'avoir pu déposer les gars...

— Ça peut n'être qu'un rideau de fumée pour attirer les forces d'intervention à l'aéroport, indiqua Hubert. Ils peuvent débarquer par mer. D'autre part, la frontière n'est pas loin, et ils sont peut-être appuyés par une colonne disposant d'armes lourdes. Il est aussi probable qu'ils se sont assuré l'appui de plusieurs unités de l'armée.

Pana ne parut pas convaincu.

— Bon, fit-il d'un air préoccupé, je me mets au piano pour alerter Washington.

Hubert le retint du geste. Il était capable d'imiter l'accent africain, mais le Grec y parvenait de façon infiniment plus réaliste et convaincante que lui.

— Appelez d'abord la *Croix du Sud* en vous présentant comme un membre de l'ambassade d'Angola, ordonna-t-il. Réservez trois bungalows pour des diplomates devant arriver dans le courant de la nuit. Si on vous demande les noms, prenez-le de haut et répondez

qu'ils seront communiqués en temps voulu. Au besoin, exigez de parler au directeur.

— Pourquoi trois bungalows ? s'étonna Pana. Il n'est pas sûr...

— Plusieurs sont inoccupés, coupa Hubert. Ils le resteront peut-être, mais je préfère prendre mes précautions s'il faut héberger du monde.

Deux minutes plus tard, la question était réglée. Trois bungalows attenants étaient à la disposition des « diplomates angolais ». Le gardien de nuit avait reçu des instructions formelles pour ne les louer à personne d'autre. Ils pouvaient arriver à n'importe quelle heure, on les attendait.

— Maintenant, je peux établir le contact avec Washington ?

— Allez-y...

Tandis que Pana allait s'enfermer dans le placard dissimulant le poste afin de passer le message, Hubert se servit du téléphone pour tenter de joindre Georges Gantrey ou Lucile Pelaccini, sans aucun résultat. Aux différents numéros, la sonnerie retentissait dans le vide.

Après la mise en route de l'opération, qu'il ait transmis lui-même le top ou que le feu vert ait été donné d'ailleurs, le Français possédait d'excellentes raisons pour disparaître. On lui avait probablement attribué pour rôle de réceptionner le commando, que celui-ci arrive par la voie des airs ou par mer. Ou alors, il avait tout bonnement rejoint les unités békanaïses faisant nécessairement partie de la conjuration, que ce soit pour s'y mettre à l'abri ou pour assurer la liaison avec le groupe d'intervention venant de l'extérieur.

En revanche, Lucile Pelaccini n'avait aucun motif pour s'évanouir dans la nature...

Au bout d'un peu moins d'un quart d'heure, Pana revint dans la pièce. Son expression était préoccupée, faite à la fois d'un mélange d'incompréhension et de reproches.

— Washington s'est contenté d'accuser réception, maugréa-t-il. J'ai répété le message mais je n'ai obtenu qu'un collationnement, rien de plus. Ou bien ils n'ont pas la moindre idée de ce qui se prépare, ou bien ils s'en foutent comme de leur première chemise.

Hubert était moins pessimiste, mais il ne tenait pas à entamer un débat sur le sujet. L'intuition sur laquelle il s'appuyait ne revêtait aucune valeur de preuve.

— Je retourne à la *Croix du Sud* et vous maintenez votre poste en écoute permanente, déclara-t-il. Nous allons mettre au point un code

simple pour communiquer dès qu'il se produira du nouveau.

Car la situation allait forcément évoluer au cours des heures suivantes.

Et, sans aucun doute, très vite...

*

* *

Hubert avait choisi de s'installer à couvert, derrière un épais massif de cannas, assis à même la terre, invisible dans l'ombre dense. La fenêtre de son bungalow, ouverte et protégée par la moustiquaire, était à moins de quatre mètres. Il ne pouvait manquer d'entendre le téléphone si celui-ci sonnait.

La *Croix du Sud* étant l'endroit où tout le monde chercherait naturellement à le joindre, il avait donc décidé d'y établir ses quartiers, mais avait préféré prendre position au-dehors pour ne pas être pris au piège dans le bungalow.

Une demi-heure s'était écoulée, et plusieurs clients avaient regagné leurs pénates sans se douter de sa présence. Si tout continuait à se dérouler suivant le mécanisme mis en branle, il ne restait plus guère que cent cinquante minutes avant l'intervention des commandos étrangers, à l'aéroport ou ailleurs. Chaque seconde qui passait réduisait encore le délai.

Faute d'en savoir plus, Hubert était réduit à l'expectative. Si le coup de main consistait réellement à s'emparer de l'aéroport dans un premier temps, Washington était-il en mesure d'interrompre l'opération avant qu'elle ne tourne à la catastrophe ?

Ne s'agissait-il pas d'une fausse alerte, volontairement provoquée pour tester les capacités de réaction des forces békanaïses en vue de passer à l'attaque le lendemain ou le surlendemain quand elles seraient persuadées que leur seule présence avait contribué à décourager l'agresseur ?

Mais pourquoi M. Smith persistait-il à refuser d'éclairer sa lanterne tout en lui ordonnant de ne pas bouger...

Le bourdonnement du téléphone se manifesta soudain à l'intérieur du bungalow. Avec des ruses de Sioux, Hubert quitta sa cachette pour rentrer et prendre la communication.

C'était Pana, écorchant les voyelles et consonnes comme un habitant du bidonville de Pokapo. Il importait peu que la conversation soit écoutée. La police n'était pas équipée pour localiser instantanément les appels. Dans le meilleur des cas, vingt minutes lui seraient nécessaires.

— C'est au sujet des photos de poteries traditionnelles, indiqua le Grec. Le photographe vous laisse choisir ce que vous voulez...

Autrement dit, Washington avait répondu, et Hubert avait carte blanche.

Mais pour quoi ?

— Je n'ai pas très bien compris.

— Je vous cite ses paroles, reprit Pana. Traduit, cela signifie « qu'il fasse au mieux ».

Tandis qu'Hubert réprimait un juron, il poursuivit :

— Il m'a aussi remis deux bobines de films. J'ai essayé d'en tirer des clichés, mais cela ne donne rien de bon. Autant dire zéro...

En clair, le message reçu comportait deux fréquences radio, mais aucune des deux ne répondait.

— Essayez encore, dit Hubert. Sinon, demandez-lui s'il ne s'est pas trompé. Je vais tâcher de passer vous voir...

Quelques instants plus tard, il était de nouveau en planque.

Il n'eut pas à s'interroger très longtemps sur ce que M. Smith pouvait attendre de lui. Du côté des tennis, se profila bientôt une haute silhouette qui approchait furtivement.

Mathieu Thotho...

Après s'être assuré que personne n'était en vue, le grand Noir suivit les zones d'ombre intense pour s'avancer jusqu'au bungalow. Actionnant la poignée de la porte, il constata que la serrure était verrouillée, frappa plusieurs coups légers contre le battant. Puis, comme rien ne bougeait à l'intérieur, il recommença un tout petit peu plus fort.

Il n'aurait pas procédé ainsi s'il avait été animé d'intentions homicides.

— Je suis ici, souffla Hubert en se redressant de quelques centimètres. Et je vous aligne juste entre les deux yeux. Débarrassez-vous de vos armes en les prenant entre le pouce et l'index et en me les envoyant doucement. Ensuite, avancez en gardant vos mains visibles.

Ainsifut fait. Par rapport à la veille, Mathieu Thotho paraissait

s'être voué. Il se laissa conduire sans protester vers le premier des trois bungalows que Pana avait réservés par téléphone pour les « diplomates angolais », entra après qu'Hubert ait ouvert au moyen du passe du Grec.

— Vous vouliez me voir ?

Le Noir hocha la tête.

— J'ai joué au con...

Il marqua une hésitation.

— Si vous m'aidez à quitter le pays, je vous raconte tout...

Laissant le bungalow dans l'obscurité, Hubert s'était posté près de la fenêtre afin de pouvoir observer l'extérieur. Dans sa main droite, il tenait le gros Colt 45, prolongé par un silencieux, que son visiteur lui avait abandonné sans discuter.

— Je peux vous faire quitter le pays, affirma-t-il comme si la chose eût été prévue de longue date. Mais puisque vous êtes ici, c'est que vous avez épuisé toutes les autres ressources et que vous n'êtes plus en mesure de poser vos conditions. Alors, commencez par vider votre sac.

Mathieu Thotho devait savoir qu'il lui faudrait en passer par là. Il ne chercha pas à finasser.

— J'ai voulu miser sur tous les tableaux à la fois pour être sûr de gagner, expliqua-t-il. J'étais à peu près sûr que les Français ne me laisseraient pas tomber et je comptais bien marcher finalement avec Georges Gantrey. Moi aussi, je pensais qu'il fallait profiter de la bisbille entre les Russes et les Chinois. Au lotissement de Pokapo, je me suis arrangé pour qu'ils se trouvent face à face et qu'ils se mitraillent entre eux.

Il soupira profondément.

— Le coup de balai devait être donné par un commando d'environ quatre-vingt-dix hommes débarquant à minuit d'un DC 9 et fonçant depuis l'aéroport pour prendre le palais présidentiel d'assaut en liquidant Kékoko et ses gorilles. En même temps, ils devaient s'emparer de la radio et verrouiller les issues du camp militaire en attendant que des unités ralliées arrivent de Nonsi en compagnie d'une colonne qui aurait franchi la frontière.

Sa puissante poitrine fut de nouveau soulevée par un soupir.

— Des Bohawéens ont été identifiés dans le camp d'entraînement des commandos, et Kékoko a été prévenu qu'un coup se préparait contre le Békana. Ensuite, un émissaire spécial est arrivé pour imposer la réconciliation aux Russes et aux Chinois et pour proposer à Kékoko

une aide massive en échange d'une politique de « normalisation » plus poussée dans le pays.

Hubert revit la grosse limousine qui l'avait doublé. Le déclic s'opéra dans son esprit. Cette fois, il était certain de savoir ce que M. Smith attendait de lui.

— Il ne me restait plus qu'à vendre la mèche auprès de Kékoko pour me dédouaner, reprit Mathieu Thotho. J'ai averti le conseil de la révolution que le coup était pour cette nuit. Malheureusement, Kékoko est un salaud sans parole, et les Russes et les Chinois veulent ma peau. Un ami m'a prévenu que c'était moi qui allais servir de bouc émissaire. Je suis certain que Georges Gantrey a compris que c'était foutu et qu'il a déjà contacté l'avion pour qu'il ne se pose pas. Mais je ne pouvais plus lui demander de m'aider à filer. Alors, je suis venu vous trouver.

Il valait quand même mieux s'assurer que le DC 9 transportant les paras commandos était bien alerté et n'allait pas atterrir au beau milieu du comité d'accueil.

— Vous allez rester là, décréta Hubert. À condition de ne pas bouger, vous ne risquez rien. Maintenant, dites-moi où se planque Georges Gantrey ?

CHAPITRE

14

À Toumako, tout le monde disait « l'usine » sans trop savoir ce qu'on y fabriquait. Elle était située au-delà de l'aéroport, au début de la piste des Pêcheurs qui suivait le rivage en direction de Nonsi. Un chemin de terre permettait d'y accéder, à l'angle duquel se dressait un cabanon entouré de cocotiers et d'une haie.

Conscient que le temps jouait un rôle énorme, Hubert vint carrément s'arrêter devant.

Comme il descendait, le Noir qui servait de garde du corps à Georges Gantrey apparut entre les troncs des cocotiers, braquant un pistolet mitrailleur dans sa direction.

— Levez les mains ! ordonna-t-il d'une voix sourde. Que voulez-vous ?

— Voir votre patron, répondit Hubert. C'est très urgent.

L'autre n'ayant peut-être pas digéré le coup de boule qui l'avait assommé, il préféra obtempérer et leva les mains à hauteur des épaules.

Georges Gantrey sortit alors du cabanon, armé lui aussi d'un pistolet mitrailleur. D'un geste nerveux, il balança son mégot de cigarette à terre, l'écrasa sous son talon.

— Qu'est-ce que vous venez foutre ici ? grogna-t-il entre ses dents.

— Dans un premier temps, éviter le massacre si vous n'avez pas prévenu le DC 9 qu'il est attendu par des *ferrets* et des

automitrailleuses à l'aéroport. Dans un second temps, vous aider à tirer votre épingle du jeu avec un maximum de chances.

— C'est-à-dire ?

— L'avion ? insista Hubert.

— Merde ! s'emporta Georges Gantrey. Je le sais que c'est foutu et que Kékoko est allé se réfugier à Nueva Villa au milieu de troupes « sûres ». Bien entendu, ce putain de taxi a reçu l'ordre de se dérouter. Si je suis là au lieu de prendre le large, c'est parce qu'il passerait juste au-dessus s'il n'avait pas eu les messages et que j'ai assez de fusées rouges à lui tirer pour que le pilote remette les gaz...

Il était inutile de demander sur quel terrain l'avion avait mis le cap. Ce genre d'appareil était généralement dépourvu de toute immatriculation, et il existait bien quelque part des bases susceptibles de l'accueillir.

Georges Gantrey lâcha une bordée de jurons.

— Ces connards établiront certainement des barrages sur les routes lorsqu'ils s'apercevront qu'ils ont attendu pour rien, ajouta-t-il. Mais je ne peux pas courir le risque qu'il soit tombé en panne de radio et qu'il se pointe comme une fleur ! Je tenterai de leur fausser compagnie par la mer...

Hubert intervint calmement.

— J'ai peut-être autre chose à vous proposer comme moyen de locomotion...

*

* *

Hubert effectua le tour de deux « carrés » du quartier résidentiel avant de revenir se garer sur l'arrière de la *Croix du Sud*. Une certaine animation se manifestait autour du palais présidentiel et des bâtiments de l'Entente, mais cela ne ressemblait absolument pas à des préparatifs militaires destinés à repousser une invasion.

Après tout, pourquoi dresser des barricades dans les avenues alors qu'on n'attendait qu'un seul avion et entre soixante-quinze et quatre-vingts hommes. Les blindés postés sur le terrain d'aviation n'en feraient qu'une bouchée...

Sans lui révéler ce qu'il pensait être le fin mot, et surtout sans lui

dire qu'il hébergeait déjà Mathieu Thotho, Hubert avait persuadé Georges Gantrey de conclure une alliance. Sérieuse, cette fois...

Conscient d'avoir commis la bétise de sa carrière en déclenchant l'opération de façon inconsiderée et très prématurée, le Français avait accepté de s'en remettre à Hubert pour la suite. Il tenait néanmoins à demeurer au cabanon de la piste des Pêcheurs avec son stock de fusées rouges pour donner l'alerte au pilote si l'avion se présentait quand même. Il attendrait jusqu'à une heure du matin. Après quoi, il se replierait sur la *Croix du Sud* et se placerait à la disposition d'Hubert.

Il n'y avait aucune voiture susceptible de dissimuler des gorilles devant l'hôtel, pas la moindre jeep ou Land-rover militaire sur l'arrière. Aussi discret qu'une ombre, Hubert se coula par les courts de tennis pour rejoindre les bungalows. L'instinct, seul, lui fit empoigner le pistolet de Mathieu Thotho.

Bondissant comme un fauve, prêt à frapper ou à tirer, il atterrit derrière le massif de cannas sur le côté de son bungalow.

En plein sur Lucile Pelaccini qui ne s'y attendait certes pas...

— Que fais-tu là ? demanda-t-il.

— Je t'attendais, répondit-elle.

Hubert se rendit compte alors que le devant de sa robe était maculé de sang séché.

— Tu es blessée ? s'inquiéta-t-il.

Le jeune femme secoua la tête.

— Je n'ai rien, dit-elle. C'est le sang d'un autre. J'ai dû... me défendre.

— Contre qui ?

— Un de mes révolutionnaires en chef... Il en est mort !

Alors que Lucile Pelaccini se dirigeait vers la porte, il l'entraîna vers le deuxième bungalow retenu par téléphone pour les Angolais. Ils entrèrent, et Hubert se posta près de la fenêtre.

Le jeune femme eut un rire bref.

— Ô Dieu des batailles, trempe le cœur de mes soldats, prononça-t-elle.

Hubert ne fut pas tellement surpris de l'entendre ainsi citer Shakespeare. Dans ses « instructions détaillées », plusieurs répliques de l'acte IV de Henri V servaient à identifier les agents dormants susceptibles de se révéler.

— Ne leur inspire pas de crainte, compléta-t-il avant d'ajouter

aussitôt : Le véritable but de l'opération, c'est ce coordinateur entre Russes et Chinois, n'est-ce pas ?

Lucile Pelaccini ne put dissimuler tout à fait son étonnement.

— Comment as-tu deviné ?

— Déduction... Ce ne pouvait être ce coup de main mal conçu et connu de beaucoup trop de monde. Ensuite, il suffisait de procéder par élimination dans les hypothèses plausibles.

La jeune femme hocha la tête.

— C'est un Coréen du Nord que nous connaissons sous le nom de Sung Kim, expliqua-t-elle. C'est lui le maître d'œuvre et le cerveau de toutes les tentatives de pénétrations communistes en Afrique. Washington estimait qu'il finirait par se manifester de nouveau ici pour prendre en main la révolution. Depuis bientôt dix-huit mois, j'ai joué les excentriques, dans l'espoir de parvenir à le repérer à temps pour l'intercepter.

Du doigt, elle montra le sang séché.

— Après les règlements de comptes entre Jorge Carillo et Huong Ba, j'étais à peu près certaine qu'il allait faire son apparition à Toumako pour mettre de l'ordre et inviter tout le monde à cesser de semer la pagaille pour se consacrer à une « normalisation » plus sérieuse. Encore fallait-il une certitude... Je l'ai obtenue en invitant un de mes ministres préférés à la villa et en le chauffant suffisamment avant de lui promettre de m'allonger quand il m'aurait fourni le renseignement. C'est ce qu'il a fait séance tenante.

Elle haussa les épaules.

— L'ennui pour lui, c'est qu'il a exigé que je remplisse sur-le-champ ma part du marché, continua-t-elle. Comme il voulait utiliser la force, j'ai été obligée de le tuer et il a saigné comme un goret avant que j'aie pu me dégager. De toute manière, je n'aurais pas pu le laisser derrière moi. Une fois dégrisé, il aurait réalisé et m'aurait probablement tordu le cou. À partir du moment où il avait parlé, l'un de nous était de trop...

Tout en l'écoutant, Hubert tendait l'oreille. Aucun bruit d'avion ne s'était encore fait entendre dans la nuit, ni aucune rafale ou coup de canon. Étant donné que l'aéroport débutait juste après le quartier résidentiel, les échos d'un atterrissage et d'une fusillade seraient parvenus jusqu'à l'hôtel.

— Sung Kim est arrivé en fin d'après-midi à Toumako, indiqua Lucile. Il doit rester vingt-quatre ou trente-six heures au maximum et passe la nuit à l'ambassade de Corée du Nord. Une réunion de

conciliation est prévue avec Jorge Carillo et Huong Ba pour enterrer la hache de guerre et définir une politique d'action commune en collaboration avec le capitaine-président et le conseil de la révolution...

*

* *

Le casque d'écoute ajusté sur les oreilles, Iannis Panagoulis pianotait sur le manipulateur de son poste émetteur-récepteur à grande puissance. Depuis l'arrivée d'Hubert, une demi-heure auparavant, il alternait les deux fréquences communiquées par Washington, sans le moindre succès jusqu'à présent.

Le cagibi où se trouvait son installation ne possédait pas la climatisation et devait rester fermé pour éviter que le tic-tic du manipulateur ne s'entende. Malgré la longue antenne camouflée en fil à sécher le linge sur la terrasse, il émettait en graphie plutôt qu'en phonie.

Le Grec transpirait à grosses gouttes. Son crâne brillait et des filets de sueur lui coulaient le long des ailes du nez.

— Ça y est ! prononça-t-il soudain avec excitation. Je les tiens !

Fébrilement, il actionna le manipulateur pour émettre le signal de contact.

— C'est faible, mais net, précisa-t-il. Ils doivent être assez loin.

Saisissant un crayon, il entreprit d'inscrire les groupes de cinq chiffres au fur et à mesure qu'il les recevait. Le code devant les yeux, Hubert s'était aussitôt mis à décrypter, restituant le message en clair.

« Ici Opération « Désinfection ». Suite avis annulation, nous sommes posés sur Base Alpha de déroutement en attendant éventuelles instructions. Je demande votre identification. Signé : le musicien à la corde. »

Hubert sentit son pouls s'accélérer à la lecture de cet dernière mention.

Pas besoin de faire appel à Shakespeare pour répondre... Il ne connaissait qu'un seul « musicien à la corde ». Un spécialiste de la guillotine de poche, corde à piano affûtée comme un rasoir, au moyen de laquelle il tranchait le cou des gens qui commettaient l'imprudence de se placer en travers de son chemin.

Hubert eut très vite codé ce que Pana devait émettre en retour.

— 117 !

Abréviation d'OSS 117, le matricule sous lequel il était connu à la CIA.

*

* *

Il n'était pas loin de deux heures du matin quand Hubert quitta le centre de Toumako pour regagner le quartier résidentiel.

Tout était réglé, les derniers détails mis au point pour tenir compte des circonstances. La véritable opération était sur ses rails. Pana restait en écoute permanente dans son cagibi, prêt à appeler la *Croix du Sud* en cas de modification de dernière minute.

Alors qu'il ralliait l'arrière de l'hôtel, Hubert put assister au défilé d'un certain nombre de *ferrets*, automitrailleuses et camions militaires revenant de l'aéroport et regagnant le camp militaire.

L'avion ne s'étant pas présenté à minuit, les forces armées révolutionnaires s'étaient accordé un délai d'attente. Après quoi, convaincues que leur seule présence avait sauvé le pays de l'invasion, elles rentraient au bercail pour s'octroyer un sommeil bien mérité.

Un quart d'heure plus tard, Georges Gantrey et son acolyte africain qui répondait au nom de Djallo, rappliquaient à leur tour en passant par les tennis. Hubert les conduisit jusqu'au troisième bungalow, en retrait et invisible depuis les fenêtres des deux autres.

Le Français ne chercha pas à dissimuler son soulagement.

— On a eu chaud, mais le pire a été évité, fit-il avec un geste pour s'éponger le front. À un moment, j'ai eu des bourdonnements d'oreilles et j'ai cru que c'était le sifflement des réacteurs du DC 9 qui se pointait en douce juste au-dessus de la flotte. J'ai failli déclencher le feu d'artifice.

Il souffla.

— Enfin, les autres tordus en ont eu marre et ont décampé, ajouta-t-il. Il ne reste plus qu'un *ferret* et une automitrailleuse qui sont garés près de la tour de contrôle. Les équipages se sont installés pour roupiller. Même si le zinc se pointait maintenant, ils n'auraient pas le temps de tirer que les gars les effaceraient à coup de blindicide...

Blindicide... Néologisme militaire englobant toutes les armes, charges creuses incluses, susceptibles de transpercer les blindages et de transformer les engins en feu de joie.

Hubert nota cette précision avec une satisfaction qu'il garda pour lui.

— J'aurais aimé dire deux mots à ce sale pédé de Thotho, reprit Georges Gantrey. Enfin, on ne peut pas toujours faire ce qu'on voudrait dans l'existence ! Maintenant, si vous finissiez de m'expliquer comment vous envisagez de nous tirer de là...

Hubert songea qu'il allait lui falloir énormément de diplomatie et de force de persuasion pour dissuader les occupants des divers bungalows de s'entre tuer...

CHAPITRE

15

Il n'était pas sept heures, et le ciel commençait tout juste à s'éclaircir au-dessus de Toumako. Le quartier résidentiel baignait encore en grande partie dans le sommeil.

Contrairement aux idées reçues, le soleil se lève tard et se couche tôt sous les tropiques, quelle que soit la saison. Lorsqu'on se rapproche de l'équateur, la nuit dure presque aussi longtemps que le jour.

Allongé sur le mur latéral bordant le jardin de l'ambassade de Corée du Nord, dissimulé par les branches débordantes d'un grand flamboyant, Hubert retenait en partie sa respiration, mobilisant toute son attention pour écouter, cristallisant tous ses autres sens sur l'ouïe, guettant un bruit bien particulier.

À deux mètres de lui, Georges Gantrey et son fidèle Djallo attendaient eux aussi, immobiles et silencieux. Plus loin, prêt à passer sur le trottoir, Mathieu Thotho était à peine visible dans l'obscurité. Lucile Pelaccini, pour sa part, était dissimulée à l'intérieur d'un minibus à l'autre extrémité du « carré », dans l'attente du signal qui la ferait rappliquer.

Hubert avait été obligé de se montrer très ferme pour que la réunion dans son bungalow ne provoque pas un mélange détonant. Il avait dû agiter le spectre de l'échec et de la capture par les gorilles personnels du capitaine-président Kékoko pour que le Français accepte de ne pas vider sur-le-champ sa querelle avec Mathieu Thotho et que tous lui obéissent sans restriction.

Maintenant, Hubert écoutait le « bruit ». Une action prématurée pouvait se révéler catastrophique car ils risquaient d'être traqués, sans

aucune retraite possible. D'autre part, l'effet de surprise était indispensable. La moindre explosion, la plus petite rafale donneraient l'alerte, et il ne serait plus question d'atteindre l'objectif en douceur.

— Je n'ai pas confiance dans ce pédé de Thotho, murmura Georges Gantrey. Il est capable de vendre la mèche pour se dédouaner. Je préférerais que Djallo y aille à sa place.

Hubert eut un geste d'impatience.

— Il sait que les autres ne lui feront pas de quartier et qu'il est fichu, rétorqua-t-il. Il est obligé de marcher avec nous. Et c'est le seul dont la sentinelle ne se méfiera pas.

Un garde, armé d'un Kalachnikov, circulait en permanence dans le jardin de l'ambassade nord-coréenne. Son élimination devait s'opérer en souplesse. S'il donnait l'alarme, tout serait remis en cause.

Au bout d'un moment, alors que le ciel devenait de plus en plus clair, Hubert perçut du côté de l'océan un ronronnement à peine plus important que celui d'un moustique.

Puis, très vite, le bruit devint parfaitement discernable. Un avion à hélices approchait rapidement de la côte en volant à très basse altitude.

Les Békanais attendaient un DC 9, appareil équipé de réacteurs, il avait donc été décidé d'envoyer un DC 6 conventionnel pour entretenir le doute pendant la minute ou les deux minutes cruciales de l'atterrissage et de la prise de terrain.

Le pilote, qui avait participé au pont aérien du Biafra depuis Toumako, connaissait parfaitement les lieux, piste, bretelles et aires de stationnement. Un as des transports non orthodoxes...

Tout en songeant que les équipages endormis près des deux engins blindés à l'aéroport devaient maintenant avoir été réveillés par le bruit des moteurs, Hubert fit signe à Mathieu Thotho.

Aussitôt, celui-ci sauta sur le trottoir de terre poussiéreuse et s'approcha rapidement de la grille fermée.

— Hep ! fit-il à mi-voix en interpellant la sentinelle. J'ai un message très urgent pour le camarade qui est arrivé hier soir. Je dois le lui remettre immédiatement en main propre.

Comment se méfier d'un homme essoufflé qui arrive sans chercher à se dissimuler, montrant ses paumes nues ? La sentinelle s'approcha d'autant plus facilement qu'elle se souvenait avoir vu Mathieu Thotho parmi des groupes d'officiels à l'occasion de plusieurs réceptions ou manifestations.

À l'aéroport, le pilote du DC 6 venait de plaquer son appareil tout au début de la piste et inversait le pas des hélices, plein gaz, pour freiner sa course et virer à la première bretelle afin de couper plus court vers la tour et l'aérogare...

Dans le jardin, la sentinelle n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Elle s'effondra sans un cri, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre.

Hubert sauta en bas du mur, rebondit en souplesse et se mit à courir silencieusement vers la porte latérale.

L'homme l'avait ouverte à deux reprises pour prononcer quelques mots, sans doute pour rendre compte que tout était normal autour de la villa, et elle n'était pas fermée à clé.

Derrière, Georges Gantrey et Djallo venaient, eux aussi, de prendre contact avec le sol pour s'élancer sur ses traces.

Tenant à la main l'automatique équipé du silencieux, Hubert atteignit la porte, l'ouvrit, entra sur sa lancée, photographiant la scène instantanément.

La pièce devait servir de salle de garde, et la seconde sentinelle, un Nord-Coréen au faciès lunaire, avait la main posée sur la culasse d'un Kalachnikov. Il avait dû être intrigué par cette arrivée au pas de course, aussi discrète qu'elle eut été.

Hubert n'avait pas le temps de discuter. Le silencieux toussa, et le type bascula en arrière, un troisième œil sanglant au milieu du front.

Plusieurs déflagrations sourdes retentirent du côté de l'aéroport. Les commandos devaient être en train de jaillir hors du DC 6 et traitaient le *ferret* ainsi que l'automitrailleuse au « blindicide »...

Suivi par Georges Gantrey que couvrait Djallo, Hubert fonça à l'intérieur de la villa vers les pièces dont il avait repéré les fenêtres éclairées du dehors. Un grand coup de pied dans la porte l'ouvrit à la volée, et il pénétra en trombe dans ce qui était un salon.

Trois hommes étaient en train de discuter autour d'une table. Celui de gauche, très brun, était forcément Jorge Carillo. Comme il essayait d'empoigner un pistolet dans un holster de hanche, Hubert lui expédia une balle dans l'épaule.

Les autres étaient deux Asiatiques que la stupéfaction rendait identiques. Percutant le premier sur sa lancée, Hubert assomma le second d'un coup de crosse sur le crâne. Dans son dos, Georges Gantrey acheva d'expédier le premier au pays des songes et gratifia Jorge Carillo qui s'était mis à brailler d'un coup de crosse de son pistolet mitrailleur dans la mâchoire. Le Cubain se tut et tomba

comme une bûche.

Dans le couloir, Djallo lâcha une rafale, et un type poussa un hurlement strident. Deux autres coups de gros calibre retentirent, puis une rafale de Kalachnikov régla le problème. À son tour, Mathieu Thotho arrivait en renfort avec l'arme de la sentinelle.

— On se fait l'ambassadeur en prime ? proposa Georges Gantrey.

— On s'en fout ! répliqua Hubert. Ceux-ci nous suffisent. Attachez-les pendant que Djallo et Mathieu nous couvriront en tirant dans tout ce qui bouge.

Au point où ils en étaient, ce n'était pas un secrétaire d'ambassade en plus ou en moins qui leur vaudrait les circonstances atténuantes devant un tribunal révolutionnaire !

Hubert fourra son arme dans sa poche, et ouvrit la bouche des deux Jaunes puis du Cubain pour s'assurer qu'aucun des trois ne possédait de dent à pivot dissimulant une capsule de poison. Après s'être donné le mal de les prendre vivants, ce n'était pas pour qu'ils se suicident.

À l'aide d'un rouleau de toile adhésive, le Français était en train de leur ficeler pieds et poings.

D'une des pièces où il était retranché, un des membres de l'ambassade tenta le tout pour le tout, bondissant dans le couloir en tirant avec un revolver.

Il n'expédia qu'une seule balle, qui fracassa la vitre. Les deux rafales de Djallo et de Mathieu Thotho se rejoignirent pour lui dessiner un « X » en travers du corps.

— On emballe ! ordonna Hubert en empoignant un Asiatique sous chaque bras. Vous vous occupez de l'autre.

Nul besoin d'adresser un signal à Lucile Pelaccini. À moins d'être devenue complètement sourde, elle avait entendue les coups de feu crépiter à l'intérieur de l'ambassade.

Cependant, elle n'était pas seule. Tous les soldats et miliciens de garde dans le palais présidentiel commençaient à tirer comme des forcenés, se croyant sans doute directement attaqués. Alors qu'un rien de bon sens leur aurait permis de se rendre compte qu'il ne s'agissait que d'une escarmouche très limitée à deux cents mètres de là, et d'envoyer une section ou deux pour voir de quoi il s'agissait, chacun tenait à faire plus de bruit que son voisin. Ils avaient dû entendre également les explosions de l'aéroport et, mal réveillés, ils devaient croire probablement que des groupes de mercenaires se ruaient à l'assaut dans toutes les directions.

Dans la pratique, les Quarante Logements se dressant dans l'axe privilégié, ils étaient en train d'en arroser copieusement la façade et de descendre toutes les vitres les unes après les autres, redoublant d'ardeur en prenant les cris d'effroi des civils pour les hurlements d'une troupe nombreuse sur le point de donner la charge.

Malheureusement, tout le début de la rue se trouvait en même temps pris en enfilade. Une rafale perça une demi-douzaine de trous dans l'arrière du minibus de Lucile quand celle-ci stoppa juste devant la grille de l'ambassade. L'endroit devenait franchement malsain.

Tandis que la jeune femme s'abritait tant bien que mal derrière le dossier de son siège, à moitié sous le tableau de bord, deux sifflements caractéristiques retentirent, aussitôt suivis par deux explosions comparables à la dégringolade d'énormes piles d'assiettes.

Presque tout de suite après, deux autres obus de mortier arrivant de la direction de l'aéroport percutèrent avec fracas l'esplanade située devant le palais présidentiel, soufflant les vitres et incitant les plus téméraires à refluer à l'intérieur. Par voie de conséquence, l'intensité du feu faiblit considérablement.

Hubert et Georges Gantrey ressortirent dans la partie abritée du jardin, portant leurs colis évanouis, sous la protection de Djallo et de Mathieu Thotho, prêts à rafaler les portes et les fenêtres au moindre mouvement suspect.

Ce n'était pas encore gagné. Il fallait embarquer à bord du minibus et démarrer, opération qui risquait de leur attirer une volée de projectiles divers. Avec des types tiraillant dans tous les sens, rien de plus dangereux que les balles perdues... Une nouvelle salve d'obus de mortiers chuinta et fit trembler le sol.

À cet instant, avertisseur bloqué faisant office de sirène, une camionnette des services d'entretien de l'aéroport vira à toute vitesse à l'autre extrémité de la rue.

Au volant, tenue camouflée et béret vert sur le crâne, Enrique Sagarra...

Le « musicien à la corde » arrivait pile au rendez-vous !

Après un dérapage contrôlé, la camionnette s'immobilisa en travers derrière le minibus. Une demi-douzaine de Blancs en tenue léopard avaient déjà sauté en voltige et installaient deux mitrailleuses légères qui entreprirent aussitôt de dévider leurs bandes à haute cadence vers le palais présidentiel, stoppant net le tir des soldats et des miliciens.

Il faisait désormais suffisamment jour pour qu'ils se rendent compte qu'ils avaient en face d'eux, et ils n'étaient pas fous.

Surtout qu'arrivait derrière, un pick-up avec une dizaine de Blancs et de Noirs amenant une mitrailleuse de 12,7 et un canon de 57 sans recul, pour d'éventuels *ferrets*. Un obus partit en rugissant vers le palais, histoire de montrer que ce n'était pas une imitation en bois. On devinait déjà le mouvement de retraite qui s'amorçait sur l'arrière.

— Si Kékoko ne s'était pas taillé, on se le faisait à tous les coups, observa le chef de section para qui s'était approché avec Enrique.

— Bernard, dit ce dernier en guise de présentation. Un bon copain... Il a été sacrément utile pour convaincre les autres qu'on repiquait au jeu en changeant d'objectif.

Du côté de la Marina, un excité apparut à découvert, col Mao et casquette de soutier, braillant et gesticulant pour tenter de galvaniser ses troupes. Une rafale de mitrailleuse légère le transforma en martyr de la révolution et les autres se gardèrent bien de suivre son exemple.

D'un geste, le nommé Bernard fit signe à trois de ses hommes, un Blanc et deux Noirs, d'aller prendre position avec leur arme automatique de l'autre côté de l'artère, en protection de l'angle des Quarante Logements. Spontanément, le « blindicide » s'était lui aussi déplacé vers un emplacement mieux abrité et offrant un angle de tir plus large.

Des spécialistes rompus à ce genre d'opération...

Une plaisanterie fusa avec l'accent belge, à laquelle répondit une remarque aux inflexions germaniques. En plus des Noirs, il n'y avait pas que du Breton ou du Toulousain dans le groupe d'intervention...

Bernard se retourna vers Hubert qui chargeait ses colis dans le minibus.

— Nous avons une forte section qui verrouille la route du camp militaire, annonça-t-il. Une autre devrait être installée maintenant pour bloquer la Marina. Je vous conseille quand même de rejoindre l'avion sans tarder. Vous constituez une cible trop facile avec votre minibus. Ils tirent mal, mais ce n'est pas la peine de tenter le diable.

Il tendit un talkie-walkie à Enrique.

— Va avec eux, tu nous préviendras quand vous aurez embarqué. Nous décrocherons aussitôt.

Puisqu'il n'était plus question de s'emparer de Toumako après avoir nettoyé les nids de résistance, autant éviter la bataille rangée, et donner l'impression aux forces armées révolutionnaires qu'elles avaient facilement repoussé « l'agresseur ».

C'était très important dans l'hypothèse où une autre opération

similaire aurait lieu ultérieurement. Mis en confiance, Kékoko et consorts jugeraient peut-être superflu d'aller se réfugier à Nueva Villa afin de demeurer en « première ligne ». Ce serait alors leur fête.

Enrique sortit de son treillis camouflé des cagoules de tissu noir, avec une seule ouverture à hauteur de la bouche pour faciliter la respiration.

— Il vaudrait mieux leur mettre ça pour qu'ils voient le moins de monde possible quand ils referont surface...

Sage précaution. Si l'un ou l'autre des prisonniers faisait par la suite l'objet d'un échange contre des agents occidentaux, il était préférable qu'il ne puisse identifier aucun des participants à l'opération.

Une fois le minibus chargé, Enrique prit le volant avec Lucile à ses côtés. Hubert, pour sa part, s'installa à l'arrière pour surveiller le Cubain et les deux Asiatiques, ainsi que Georges Gantrey et Mathieu Thotho qui s'observaient en chiens de faïence. Sachant les sentiments du Français à l'égard du Békanais, il préférait être là pour intervenir en cas de nécessité.

Lors de la communication radio avec Enrique, Hubert avait pensé rester à Toumako pour poursuivre son rôle de démarcheur culturel. Ce n'était plus possible. Trop de monde avait pu l'apercevoir avec les « mercenaires impérialistes ». D'autre part, il y avait la communication reçue en sa présence par le camarade-délégué Paulin Yesofo. Ce pouvait être un montage destiné à le faire intervenir auprès de Georges Gantrey en vue de provoquer l'annulation de l'opération. Par voie de conséquence, surtout après l'enlèvement du « coordinateur » nord-coréen, le coup de main déclenché à l'aube lui serait automatiquement imputé.

En outre, prendre le large prouverait sa « culpabilité » et contribuerait à éviter que des recherches trop poussées pour établir les complicités locales n'aboutissent à Iannis Panagoulis.

L'aéroport était situé à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau, et ils l'atteignirent rapidement sans incident. Sur un des parkings, un DC 6 peint en ocre sale, sans aucune immatriculation, continuait à faire tourner ses hélices au ralenti afin de parer à une panne dans les circuits de démarrage. Une mitrailleuse de 12,7 et un canon sans recul avaient été installés en haut de la tour de contrôle pour surveiller le secteur et assurer la protection de l'appareil.

Devant, un léger filet de fumée montait encore des deux blindés légers démolis sans avoir pu réagir au moment de l'atterrissage.

Enrique présenta succinctement Hubert au commandant Félix

installé près de plusieurs postes de radio en liaison avec les sections bloquant les itinéraires. Du côté de la ville et du camp militaire, retentissaient quelques tirs sporadiques, entrecoupés de courtes rafales.

Le commandant salua brièvement sans poser de questions ni paraître remarquer Lucile ou les prisonniers que plusieurs Blancs et Noirs en armes avaient déjà empoignés pour les charger à bord de l'appareil.

— Embarquez ! dit-il simplement. Je fais revenir les gars...

C'était le moment le plus dangereux. Voyant que les « mercenaires » décrochaient, les soldats békanaïs risquaient de croire à une déroute due à leur vaillance et d'avoir l'idée saugrenue de les poursuivre.

Or le DC 6 devait utiliser la piste rectiligne et ne décollait pas en cent mètres. Une rafale dans le train ou dans les réservoirs d'essence, et c'était le crash en flammes.

Finalement, le repli se passa plutôt bien. Les pertes étaient minimales, imputables à la malchance plutôt qu'à des tireurs d'élite. Quelques blessés furent allongés sur le plancher de la carlingue dépourvue de sièges.

Un *ferret* aventureux approchant, il fallut toutefois qu'un homme, suspendu dans le vide depuis la porte ouverte par des sangles et des ceinturons, le traite au « blindicide » tandis que l'appareil s'élançait sur le béton de toute la puissance de ses moteurs.

Aussitôt l'homme remonté et le train rentré, il vira sur l'aile pour franchir le rivage et piquer droit vers l'océan.

*

* *

Assis l'un à côté de l'autre sur le plancher tout à l'arrière de la carlingue, Hubert et Enrique pouvaient enfin parler librement à mi-voix.

— Pas trop de difficultés pour obtenir le changement d'objectif ?

Enrique cligna de l'œil.

— On a mis ça aux voix, répondit-II. Après avoir dû reconnaître que l'opération initiale avait foiré par manque de préparation et par

trahison, le « colonel » n'avait plus beaucoup de chances de faire valoir son point de vue. D'autant que le « commandant », qui est de notre bord, bénéficie de la grosse cote. Alors, le « colonel » n'a pas insisté et a préféré débarquer en s'en lavant les mains.

Il eut un sourire entendu.

— Les gars sont à la fois des idéalistes et des réalistes, expliqua-t-il. Le commandant leur a indiqué qu'il s'agissait de mettre la main sur un de ces grands chefs cosaques qui leur ont valu pas mal de désagréments en Angola ou ailleurs et qu'il n'y aurait pratiquement plus personne pour les attendre sur le terrain si on attaquait à l'aube. Incidemment, il a mentionné que toutes les primes seraient triplées...

Un argument non négligeable... Hubert hocha la tête, désignant les trois prisonniers allongés non loin d'eux.

— Et maintenant ? demanda-t-il. Le « colonel » a dû envoyer un rapport. Les Français risquent de vouloir nous les faucher ?

Enrique se mit à rire.

— Ils ne sont pas les seuls à bénéficier de facilités au Maroc, déclara-t-il. N'oubliez pas que nous y possédons aussi une base. Comme par hasard, le pilote est un Suédois qui a pas mal travaillé pour nous à une époque. Je ne serais pas étonné s'il se trompe de terrain au moment d'atterrir...

Les hommes en seraient quitte pour dix minutes d'escale supplémentaire, où justement leur seraient versés les compléments de primes. Il était douteux qu'ils protestent.

— Ce Thotho ? questionna Enrique.

— Quand on veut créer des ennuis à des gens en place, dit Hubert, on forme un mouvement de libération qu'on baptise « Front de Réhabilitation » ou n'importe quoi. Comme Kékoko a voulu le supprimer, il ne fera aucune difficulté à en prendre la tête pendant que nous resterons en coulisse.

En le surveillant plutôt deux fois qu'une...

De la main, Enrique montra l'arrière.

— J'oubliais... Parmi les caisses de munitions abandonnées sur l'aéroport de Toumako, il y en a une qui contient tout un tas de papiers selon lesquels les membres du commando sont des Angolais dirigés par des Cubains, avec quelques Libyens et plusieurs membres du Polisario pour faire bonne mesure...

Il cligna de nouveau de l'œil.

— Je ne pense pas que cela trompe beaucoup de monde, mais on

pourra toujours en sortir les photocopies pour semer la pagaille s'ils crient un peu trop fort...

Une campagne de presse de plus ou de moins n'avait pas grande importance.

L'essentiel, c'était ce que les spécialistes feraient raconter à Sung Kim et à ses deux acolytes toujours inconscients sous leurs cagoules.

FIN



Photo : Atelier 192. Philippe de Bretagne.

On commence à fusiller sur la place publique d'une république populaire en proie au virus de la révolution.

Innovation préoccupante.

Hubert Bonisseur de la Bath, alias OSS 117, est envoyé sur place pour voir de quoi il retourne

L'anarchie sévit entre Russes, par Cubains interposés, Chinois qui rêvent de les supplanter et Français qui veulent protéger leurs intérêts stratégiques.

Sans oublier une énigmatique égérie du Conseil de la Révolution, au tempérament ardent !

Une belle pagaille...

BRUCE
OSS 117

ISBN 2-258-00461-6

Photo : Vloo/Sirman - Bichsel

1 OSS 117 joue les mercenaires.

2 6 FF. Le franc CFA vaut 2 centimes.